N° 291 — Tome LXXX 1er Août 1909

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, GEORGES BATAULT,
GEORGES BOHN, R. DE BURY, EMILE COUVREU, GASTON DANVILLE,
ERNEST GAUBERT, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, PIERRE HIRSCH, HENRIK IBSEN,
AUGUSTE MARGUILLIER, MICHEL MUTERMILCH, MARCEL MONTANDON,
JEAN NOREL, GEORGES POLTI, PIERRE QUILLARD, RACHILDE,
MAURICE RENARD, WILLIAM RITTER,
ANDRÉ ROUVEYRE, CHARLES SAMARAN, PAUL SOUCHON.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

—

N° 291 — 1er AOUT 1909

Charles Samaran	*Les Indiscrétions de Garganello, ou la vie galante en Avignon au XVIe siècle*	385
André Rouveyre	*Visages : XXI. Docteur J.-C. Mardrus*	405
Georges Batault	*Nietzsche prophète*	406
Henrik Ibsen	*Le « Brand » épique d'Ibsen*, publié par P.-G. La Chesnais (suite)	417
Pierre Hirsch	*Le Cœur des arbres*, sonnets	438
Marcel Montandon	*Eminesco*	442
Emile Couvreu	*Lettres et Portraits de Mlle Aïssé*	458
Maurice Renard	*Le Rendez-vous*, nouvelle	469

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : XC. La Tradition*	485
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	487
Rachilde	*Les Romans*	492
Jean de Gourmont	*Littérature*	497
Georges Polti	*Littérature dramatique*	502
Edmond Barthélemy	*Histoire*	507
Gaston Danville	*Psychologie*	513
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	518
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	522
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	529
R. de Bury	*Les Journaux*	534
Ernest Gaubert	*Les Théâtres*	537
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	540
Paul Souchon	*Chronique du Midi*	549
Henri Albert	*Lettres allemandes*	553
Michel Mutermilch	*Lettres polonaises*	558
William Ritter	*Lettres tchèques*	562
Ernest Gaubert	*Variétés : un Tartarin au XVIIIe siècle*	567
Mercure	*Publications récentes*	569
—	*Echos*	571

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

OUVEAUTÉS

Camille FLAMMARION

ONTEMPLATIONS SCIENTIFIQUES

C'est là un beau et bon livre, écrit avec l'indépendance bien connue de l'un des ivains les plus aimés du public, et qui donne à tous ses lecteurs une vision lumineuse l'univers vivant.

Un volume in-18, couverture illustrée. Prix..... 3 fr. 50

Gabriel HANOTAUX
de l'Académie française

LE PARTAGE DE L'AFRIQUE

FACHODA

L'incident de **FACHODA** a produit une telle émotion dans le public qu'il impor- t de lui rendre son véritable caractère. C'est ce que M. Gabriel Hanotaux, ancien nistre des affaires étrangères, vient de faire à l'aide de documents diplomatiques éta- issant l'absolue bonne foi de la France.

Un volume in-18. — Prix..... 3.50

POUR LIRE EN VILLÉGIATURE

Collection in-18 à 3 fr. 50 le volume

ICARD (Jean), *de l'Académie française*.
Maurin des Maures
Un volume.
L'Illustre Maurin.
Un volume.

ERTHAUT (Léon).
Le peuple de la Mer.
Un volume.

AUDET (Lucien-Alphonse).
La Fourmilière.
Un volume.

ISCHER (Max et Alex).
L'Inconduite de Lucie.
Un volume.
Camembert-sur-Ourq.
Un volume.

OLEY (Charles).
Tuteur.
Un volume.

DANRIT (Commandant Driant).
Invasion Jaune.
Trois volumes.

SIMON (Jules).
Figures et Croquis.
Un volume.

GYP.
La Bassinoire.
Un volume.

SIENKIEWICZ (Henryk).
Quo Vadis ?
Un volume illustré par Jan Styka.
L'Eternelle victime.
Un volume illustré.

LORÉDAN (Jean).
L'homme aux Aigles.
Un volume.

Envoi contre Mandat-Poste

Félix ALCAN, Editeur, 108, boulev. St-Germain, PARIS (

Viennent de paraître.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Le socialisme et la sociologie réformiste, par **A. FOUILL** de l'Institut. 1 v in-8..... **7 fr.**

L'année philosophique, **19e année, 1908**, publiée sous la direction **F. PILLON**. 1 vol. in-8..... **5**

Le Pluralisme. **Essai sur la discontinuité et l'hétérogénéité des phén mènes**, par **J.-H. BOEX-BOREL**, (J.-H. Rosny aîné). 1 vol. in-8

Le Lien social, par **SULLY-PRUDHOMME**, de l'Académie française. *Publié d'ap les Manuscrits posthumes de l'auteur*, avec une préface et une troduction par C. Hémon, agrégé de philosophie. 1 vol. in-8..... **3 fr.**

Le Doute, par le Dr **P. SOLLIER**. 1 vol. in-8..... **7 fr.**

Le Problème de l'action. **La pratique morale**, par **G. RODRIGUES**, d teur ès lettres, agrégé de philosophie. 1 v in-8..... **3 fr.**

Métaphysique et esthétique **(Parerga et Paralipomena).** *Doctrine la connaissance et métaphysique ; — Spé lation transcendante sur l'apparente préméditation qui règne dans la destinée de chacun Pensées se référant à l'intellect ; — Métaphysique du beau et esthétique ; — Sur l'intél sant*, par **A. SCHOPENHAUER**. 1re traduction française, avec préface et notes, A. Dietrich. 1 vol. in-16..... **2 fr.**

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Histoire du catholicisme libéral en France (1828-190 par **G. WEILL**, professeur adjoint à l'Université de Caen. 1 vol. in-16..... **3 fr.**

La question sociale et le socialisme en Hongri par **G. LOUIS-JARAY**, auditeur au Conseil d'Etat, chargé de mission en Autriche-Hongr 1 vol. in-8, avec 5 cartes hors texte..... **7**

Le Congo français. **La question internationale du Congo**, **F. CHALLAYE**. 1 vol. in-8..... **5**

A travers l'Angleterre contemporaine. *La guerre sud-africaine l'opinion. — L'organisation parti ouvrier. — L'évolution du gouvernement et de l'Etat*, par **P. MANTOUX**. Préface G. Monod, de l'Institut. 1 vol. in-16..... **3 fr.**

La Vie politique dans les deux mondes, publiée sous la direct de **A. VIALLATE**, prof seur à l'Ecole des Sciences politiques, *2e année, 1907-1908*. 1 fort vol. in-8..... **10**

La Démocratie devant la science. **Etudes critiques sur l'hé dité, la concurrence et différenciation**, par **C. BOUGLÉ**, chargé de cours à la Sorbonne. *2e édition, rev* 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque générale des Sciences sociales*, cartonné..... **6**

La situation du catholicisme à Genève (1815-190 **Etude de droit et d'histoire**, par **W. MARTIN**. 1 vol. in-16..... **3 fr.**

MERCVRE DE FRANCE

REVUE DES IDÉES

ÉTUDES DE CRITIQUE GÉNÉRALE
Fondé le 15 janvier 1904 et paraissant le 15 de chaque mois
Direction : 26, rue de Condé, à Paris

...teur : REMY DE GOURMONT. RÉDACTEUR EN CHEF : LUCIEN CORPECHOT.
Secrétaires de la Rédaction : Georges Bohn et A. van Gennep.

Sommaire du n° 67 (15 Juillet 1909).

...ie intérieure de la terre, par M. l'Abbé Th. Moreux.
...hologie du scandale, par M. Georges Palante.
...tatistique et les sciences de la vie, par M. E. Waxweiler.
...hologie zoologique, par M. Georges Matisse.
...rvations sur le sens de la direction chez l'homme, par M. V. Cornetz.

...tes et Analyses :

Le Diagnostic humoral du cancer, par M. E. Pozerski.
De l'amour, par M. André du Fresnois.
La Cour de Louis XIV, par M. Raymond de Passillé.
Chansons de geste et poèmes homériques, par M. A. van Gennep.
A propos d'Orpheus, par M. Remy de Gourmont.

...s Livres :

La Crise du transformisme. — Code des couleurs. — Les Héritages du romantisme. — Livres nouveaux.

...es Revues :

La Parthénogénèse de l'abeille. — L'Année psychologique. — Revue française d'ornithologie. — Articles signalés.

...hronique :

Académies et sociétés. — Carnet. — Correspondance — Variétés : le Français parallèle (suite).

France, un numéro....	2 fr. »	Union postale, un numéro..	2 fr. 25
— un an.....	20 fr. »	— un an.....	22 fr. »
— six mois.....	11 fr. »	— six mois.....	12 fr. »

Envoi franco d'un spécimen sur demande — XII° ANNÉE, 1908

EMPORIUM

...vue illustrée d'art, de littérature et de science
...araissant chaque mois en livraisons de 80 pages in-4° Illustrées de plus de cent gravures.

PRIX D'ABONNEMENT POUR L'UNION POSTALE

...an. . . . . 13 francs | Six mois. . . . . 7 francs
Un numéro vendu isolément : 1 fr. 50
...ur l'abonnement s'adresser à l'Instituto italiano d'arti grafiche — Bergamo (Italie)

LE COURRIER MUSICAL

BI-MENSUEL (12e ANNÉE)

OFFICE DU JOURNAL : 29, rue Tronchet, PARIS

Direction et rédaction : *128, rue de la Pompe*

ABONNEMENT France, 12 francs par an ; Etranger, 15 francs par an
Le numéro 50 centimes

Un n° *spécimen* sera adressé sur demande faite à l'*Office du Courrier, 29, rue Tronchet, ...aris*, et accompagnée d'un timbre de *25 centimes*.

CUMIN et MASSON, Editeurs à Lyon

EN VENTE

Les 45 derniers Exemplaires

MOLIÈRE

OEUVRES COMPLÈTES

32 Pièces de format in-4°, ornées de 700 Illustrations gravées d'après les compositions de J. LEMAN et Maurice LELOIR

Notices par A. de MONTAIGLON et T. de WYZEWA

Impression en caractères du XVII^e^ siècle

MONUMENT ÉLEVÉ A LA GLOIRE DE MOLIÈ

La plus belle Édition de luxe

La plus richement illustrée

EN VENTE LES DERNIERS EXEMPLAIRES A **PRIX RÉDU**

300 fr. au lieu de 600 fr.

Payable 20 francs par mois

☞ **PRIMES AUX PREMIÈRES DEMANDES**

CATALOGUE ET SPÉCIMEN ILLUSTRÉ

Envoi gratuit franco-poste sur deman

LES INDISCRÉTIONS DE GARGANELLO
OU LA VIE GALANTE EN AVIGNON
AU XVI[e] SIÈCLE

Villo de proumission et dou cel benhurado,
Villo de tout soulas et gloutoun passatems.
(BELLAUD DE LA BELLAUDIÈRE, XVII[e] siècle.)

Lorsque, au dire de Rabelais, Pantagruel, en son jeune âge, arriva dans la Ville Sonnante — ainsi nommait-on Avignon à cause de ses innombrables cloches — il n'y fut pas trois jours sans tomber amoureux, « car les femmes y jouent volontiers du serrecroupière ». Il semble bien en effet qu'à l'époque où le curé de Meudon venait de prendre ses grades en l'université de Montpellier Avignon était la ville de l'amour par excellence, et, si l'on en croyait quelques mauvaises langues, la cité des papes ne serait point déchue de son passé glorieux. Insinuer que les filles y sont toujours d'humeur facile serait impertinent, mais on peut bien dire, puisque tout le monde le sait, qu'elles y sont encore belles (1).

C'était donc, au XVI[e] siècle, un fort agréable séjour que celui d'Avignon-Cythère. Peu de villes, en France et même en Italie, pouvaient rivaliser avec elle pour la beauté du climat, le charme et la commodité de la vie. Assise au bord de son fleuve magnifique, derrière la solide barrière de ses remparts, Avignon goûtait pleinement la joie de vivre. De France, d'Italie, d'Espagne, d'ailleurs encore les étrangers y affluaient, attirés les uns par la réputation plus qu'européenne de son marché, les autres par le renom de son université florissante. Dans les étroites ruelles qui dévalaient du Rocher des

(1) Il sied de rappeler ici que Stendhal a dit quelque part d'Avignon que c'était la ville des jolies femmes (*Mémoires d'un touriste*, Paris, 1838, I, p. 314).

Doms jusqu'au pont Saint-Bénézet et à l'île de la Barthelasse, c'était un chatoiement de costumes hétéroclites, un coudoiement de marchands affairés, de soldats arrogants, d'étudiants gouailleurs, un baragouin des idiomes les plus divers, tout le bourdonnement des cités fiévreuses que perçait parfois, en notes graves ou aiguës, le tintement des couvents et des églises. A cette époque encore, comme au temps déjà lointain où les papes l'avaient choisie pour capitale, Avignon était une ville d'opulence. Les richesses qu'y avaient accumulées les pontifes n'étaient point épuisées; les splendides demeures qu'ils avaient ornées et meublées y étalaient toujours leur magnificence; enfin le goût du luxe et des plaisirs y était resté dans les mœurs. D'ailleurs, si les papes n'étaient plus à Avignon, Avignon était toujours aux papes. Des légats, qu'entourait une cour d'Italiens passionnés d'art et de plaisir, les y représentaient et y maintenaient les traditions fastueuses de la cour romaine.

Au temps où se place notre récit, c'est-à-dire vers le milieu du XVI^e^ siècle, le personnage qui portait le titre et exerçait les pouvoirs de légat d'Avignon était le cardinal Alexandre Farnèse. Ce n'était rien moins qu'un barbon. Né en 1520 à Valentano, dans la province de Viterbe, du fameux condottière Pier-Luigi et de Gerolama Orsini, il avait revêtu la pourpre l'année même de l'élection de son grand-père — on disait oncle pour sauver les apparences — le pape Paul III, à l'âge de quatorze ans. Ce cardinal-enfant fut bientôt accablé de riches bénéfices, et comme il avait, malgré son jeune âge, l'esprit prompt et délié, déjà mûr pour les intrigues et les courtisaneries, on n'attendit pas qu'il fût sorti de l'adolescence pour lui confier en Espagne, dans les Flandres et en France plusieurs négociations délicates. Quand il reçut, en mars 1541 (1), la légation d'Avignon, il n'avait pas accompli sa vingt-unième année. Il serait trop long et d'ailleurs superflu de conter ici sa longue et aventureuse existence, tout entière remplie par les intrigues les plus compliquées et les plus périlleuses, entre l'orgueil de la toute-puissance, la terreur du poison et les tristesses de l'exil (2). Il suffira de dire qu'il aima avec la même

(1) Arch. mun. d'Avignon, registre de délibérations du Conseil de la ville, 1540-1550, fol. 31, cité par J. Girard, *les Etats du Comté Venaissin*, Paris, 1908, p. 103.

(2) Il mourut doyen du Sacré-Collège, en 1589, après avoir enterré sept papes : Paul III, Jules III, Marcel II, Paul IV, Pie IV, Pie V et Grégoire XIII.

ardeur les lettres, les arts, le plaisir et le faste, qu'il fut servi par des secrétaires comme Annibal Caro, qu'il acheva le Palais Farnèse et que devant le Capitole il dressa la statue équestre de Marc-Aurèle.

Dans le cours de sa légation, qui dura plus de vingt ans, Alexandre Farnèse, occupé à pousser ou à maintenir sa fortune, à négocier des traités, à ménager des alliances, à déchaîner la guerre ou à rétablir la paix, ne fit pas de très longs séjours à Avignon. Mais il eut le temps de goûter les charmes de cette ville au point de désirer un compte exact de ce qui s'y passait en son absence, d'en vouloir connaître au jour le jour les grandes et les petites nouvelles, quelles fêtes s'y donnaient, quels personnages de marque on y recevait, si un tel brûlait toujours d'amour pour une telle, si une telle s'était laissé surprendre aux bras de quelque amant.

De ces confidences intimes, de ces libres récits pleins de détails savoureux sur la société avignonnaise au milieu du XVI^e siècle, les Archives de Naples et de Parme, où sont conservés les papiers des Farnèses, gardaient jalousement le mystère. Qu'on nous pardonne de prêter un instant l'oreille aux indiscrétions de Garganello, le très irrévérencieux correspondant du curieux légat (1)!

§

En cette fin de l'année 1553, la venue de l'illustrissime seigneur légat, alors à la cour de France, était attendue à Avignon (2) avec grande impatience, comme le prélude de fêtes qui ne devaient point finir.

(1) Sauf quelques exceptions, nous donnons la traduction intégrale des lettres de Garganello. Il a fallu pourtant laisser de côté quelques passages, soit que le franc-parler de Garganello y frisât de trop près l'obscénité, soit que l'obscurité des allusions les rendît à peu près incompréhensibles.

On nous permettra de réclamer pour l'annotation un peu d'indulgence. Il n'était pas facile de retrouver les noms de tous les personnages, souvent fort obscurs, qui ont été plus ou moins clairement désignés par Garganello, et, malgré l'obligeant et précieux concours de M. J. Girard, conservateur de la Bibliothèque et du Musée Calvet d'Avignon, nous ne saurions nous flatter d'y avoir toujours réussi.

(2) Le cardinal Farnèse y avait déjà fait un court séjour au début de cette année. Il était entré solennellement dans Avignon le 16 mars et dans Carpentras le 16 avril (*la Magnifique entrée de reverendissime et très illustre Seigneur Monseigneur Alexandre, cardinal de Farnez... legat de la ville et cité d'Avignon, faicte en icelle le XVI^e mars 1553*. Avignon, M. Bonhomme, s.d., pet. in-4, pièce. — *L'intrata dell'illustrissimo cardinal Farnese fatta in Carpentrasso, principal città del Contado di Venissa, composée aussi en rime françoyse par M. Antoine Blegier de Carpentras*. Avignon, M. Bonhomme, 1553, in-8. Cf. une délibération du 16 juin 1553, approuvant les dépenses faites à l'occasion de l'entrée du légat.

J'avais pris la résolution de ne plus vous écrire, disait le serviteur au maître, dans sa lettre du 20 novembre, pensant que vous étiez déjà en route pour vous en venir à votre légation. Tous ceux qui arrivaient de la Cour n'apportaient pas d'autre nouvelle que celle de la venue de Monseigneur le légat d'Avignon. Ce bruit s'est si bien répandu que beaucoup de belles dames sont accourues des environs et qu'en leur honneur, voulant toujours comme un sot faire le magnifique, je me suis mis sur les bras une folle dépense en violons, torches, gâteaux et confitures! Aussi je voudrais bien savoir si, oui ou non, vous venez par deçà, car, si vous ne venez pas, je dirai à ces dames en quête de distractions de s'en aller à la Porte de la Ligne (1), cependant que, moi, je m'adonnerai à quelque travail de belles-lettres, tel que volte ou pyrrhique, pour ne point gaspiller mon temps et ma jeunesse.

Il est vrai que le même jour notre homme écrivait au secrétaire du cardinal, Francesco Gherardino, que la venue du légat ne faisait guère son affaire.

Je mangerai bien, dit-il, mais je dormirai mal; je ne sais où reposer dans ce Palais.

Et il continuait par le récit fort leste de ses exploits amoureux et des craintes que lui inspirait la redoutable approche de l'hiver.

Il y a ici au Palais beaucoup de chambrières avec lesquelles, quand le soleil était dans la constellation du Lion et celle du Petit Chien et que les chaleurs de l'été me disposaient aux ardeurs amoureuses, je me donnais, ma foi, quelque divertissement. Mais maintenant que la tramontane souffle, que je suis mal vêtu et sans feu, on pourrait me piquer dans le dos avec autant de fourches qu'il y en a à Rome dans le *Prato* pour sécher la lessive que je ne sentirais point s'éveiller mon désir. Je voudrais bien que le Prieur de Lombardie (2) ne revînt pas avant le printemps; j'ai ici une sienne fourrure de martre couverte de damas; je ne puis la porter, elle est trop longue, mais elle me sert de couverture pour mon lit et certes je lui dois la vie... Mais je ne puis être à vous plus longtemps. Quelques bons compagnons m'appellent. Il faut que j'aille me faire masquer. Nous allons à un bal où nous attendent les dames les plus parfumées du monde et des baisers autant que nous en voudrons.

Sur ces entrefaites, le jeune François de Lorraine, Grand-

(1) La porte de la Ligne, anciennement Aurose et porte du Sel, tirait son nom de ce qu'elle donnait accès au port au bois.
(2) Carlo Sforza, qui fut au service de la France « nelle cose di mare ».

Prieur de France (1), se rendant en Corse, vient passer deux jours à Avignon. On lui fait la grande chère qui convient aux gens de son rang et Garganello, persuadé dans sa modestie que « sa présence est aussi indispensable à la légation d'Avignon qu'à la cour celle de ser Ceccho (2) », de hausser son cothurne pour conter dignement au cardinal ses exploits de boute-en-train et la joie du jeune prince.

Le premier soir nous allâmes chez Montfaucon (3), où nous attendait un festin digne des dieux; le second, chez monsieur de Rochefort (4), où se trouva une belle société de dames. Le plaisir que prit Son Excellence fut tel que les gentilshommes de sa suite, transportés par les danses, s'écriaient : *O Avignon!* Cette diversité de danses, tarentelle, volte, favorite, piémontaise et pyrrhique, plut tant au jeune prince qu'il ne prit pas de repos. Il dansa presque continuellement les brandons, mais il les dansait à la mode de la cour. Je lui enseignai comment on les danse à Avignon : baiser et changer de place. Ce soir-là je fis le mascaron parfait, si bien que Son Excellence me prit pour compagnon. Il m'a dit qu'il espérait vous trouver à son retour, et il m'a conté votre étroite et fraternelle amitié. Il vous a écrit pour avoir des chevaux de la race des vôtres. S'il s'en va en Corse, il les aura vite!

Mais Son Éminence ne vient toujours pas. Elle est auprès du roi très chrétien, Henri II, en compagnie de son frère Octave Farnèse. Garganello s'en plaint, dans sa lettre du 4 janvier 1554, en termes fort congrus :

Je suis bien marri, écrit-il, de n'être pas moi aussi à la cour pour me délecter de la vue de deux illustres frères tels que vous, mais si je n'y suis pas en personne, j'y suis si bien avec le cœur, l'esprit et l'âme que très aisément je puis me contenter de mon dévot désir.

Pour lui, Garganello, il se trouve bien à Avignon, et il ne voudrait pour rien au monde quitter ce paradis terrestre. On lui a dit que, sans le plaisir qu'il prend à lire ses lettres, son maître le ferait venir auprès de lui. Il lui en écrira donc une chaque jour, de celles qu'il aime. Et ce sont, sous sa plume

(1) François de Lorraine, Grand-Prieur de l'ordre de Malte de la province de France, et général des galères, était né en 1534. Il avait donc vingt ans à cette époque. Il fit une expédition en Corse en 1558 et mourut, le 6 mars 1564, d'un refroidissement pris à la bataille de Dreux.

(2) Cecco est un diminutif de Francesco. Je ne sais de quel messire François veut parler Garganello.

(3) Gabriel de Panisse, baron de Montfaucon.

(4) Laurent d'Arpajon, baron de Rochefort.

endiablée, récits truculents de festins pantagruéliques, histoires de dames coquettes et d'amoureux transis, tous les cancans, tous les potins, tous les petits riens de la ville :

Il y a trois jours, la Caderousse (1) étant en visite au Palais, chez monseigneur Sala (2), s'invita à souper le soir suivant avec Sa Seigneurie. Elle amena madame de Tarascon, madame la baronne et toutes les demoiselles. La Spinetta (3) est plus belle que jamais et humble servante du seigneur Germanicus, à qui j'ai servi véritablement d'entremetteur. Il y eut aussi le vice-légat avec son frère monseigneur de « Turi », et nous fîmes un très glorieux festin.

Il y a en ce moment à Avignon des demoiselles très parfumées et dans huit jours il y aura Lestrange (4), Lers, La Vallée. Il y a aussi quatre troupes de violons qui jouent en grec et en latin, dont une de Placentins qui touchent un « Sant'Arcolano » ; on laisserait de boire, de manger et presque de faire l'amour pour entendre si douce harmonie.

Je ne sais quel soir après souper, comme le chevalier Grivetto rentrait chez lui, on lui lança un cric au travers du visage avec une grande violence. Au moment d'entrer dans sa maison, il se rappela qu'il n'avait pas ses pantoufles et il revint sur ses pas. Moi, j'aurais perdu un œil que je ne serais pas retourné le chercher. A tous ceux qui vont le voir il dit qu'il a été pris pour un autre. Nous lui avons fait porter dans sa chambre une épinette. Un prêtre la touche, ce qui nous épargne une sérénade. Tout le jour il est visité par les premières dames de la ville.

Notre Sutri, effrayé par la tramontane qui le gonflait dans les rues comme la voile d'un navire, si bien qu'on eût dit un dauphin ballotté par la Fortune, a pris la résolution de quitter ce pays pour un climat plus chaud. Il a choisi Fréjus, mais il reviendra ce printemps avec les hirondelles pour faire son nid. Le traître est tombé amoureux de la Réauville (5). Pauvres dames! Quels galants! La mère un misérable vieux, la fille une grosse bedaine (6)! Il m'écrit toutes ses perfections et il fait des vers en l'honneur de sa belle! Nouveau Pétrarque d'une nouvelle Laure!

Monsieur le Prieur (7) est passé par ici, pour mon malheur, car

(1) Peut-être Philiberte de Clermont, veuve de Jean d'Ancezune.
(2) Giacomo-Maria Sala, bolonais, vice-légat d'Avignon de 1554 à 1560.
(3) Peut-être Marguerite d'Urre, femme de Faulquet de l'Espine, seigneur d'Aulan.
(4) Peut-être Rose Rochette des Hoteix, mariée en 1545 à Louis de Lestrange.
(5) La Réauville est peut-être Sibille de Jarente, veuve d'Antoine Rolland, seigneur de Réauville.
(6) Le texte porte *bozzuto*. Or Annibal Bozzuti était alors archevêque d'Avignon. N'est-ce pas une allusion à ce personnage ?
(7) Le prieur de Lombardie, Carlo Sforza, dont il a été question plus haut.

s es gens ont emporté la robe fourrée qui m'était si utile comme couverture, encore que, à cause du froid, je me sois mis entre la paillasse et le matelas, ainsi qu'il arrive aux courtisans maigres mes compères. Mais c'est pour la douceur des baisers que je reste de ce côté-ci des monts.

Hier le docteur Papio (1) fut pour la première fois parrain à un baptême et la marraine fut Jeanne Donis (2).

Plus d'un an s'écoule — on est en juin 1556 — et le cardinal Farnèse ne se montre toujours pas. Aussi son correspondant le plaisante-t-il sur les faux espoirs qu'il a donnés et sur la nécessité de se débarrasser avant de venir de tous les soucis de la diplomatie pour pouvoir se livrer au plaisir corps et âme.

A présent, dit-il, je crois que vous allez venir pour de bon et que vous n'allez plus nous berner de *carottes* plus grosses que les mâts des galères que vous avez envoyé chercher. Certes, vous ne fûtes jamais plus saintement ni plus dignement inspiré qu'en faisant table rase de toutes les affaires ennuyeuses et en secouant l'ambition romaine — si toutefois vous en ressentez quelque atteinte. — Vous savez bien qu'à Avignon il ne s'agit pas d'être occupé de soucis, mais de vivre autant que possible dans la joie et l'oisiveté. Je n'attends jamais Tibaldeo avec autant d'impatience qu'on ne vous attend dans ce pays, surtout les demoiselles. Ceci sans flatterie; je suis, vous le savez, la franchise même, et la louange n'est pas mon fait. Ah! si ce n'était l'amour et mon bréviaire — deux choses dont je suis plus tracassé que ne l'était par la générosité l'évêque des Pouilles! — Sot que je fus d'aller me fourrer dans la prêtraille, comme si j'étais canoniste ou grand docteur en Sainte Ecriture! De l'amour je n'en parle pas. Je suis un beau jeune homme, aux dents très blanches, et je me figure que les demoiselles m'aiment pour de bon. Ah bien! c'est ma bourse qu'elles aiment, ma bourse toujours plus vide que l'arche de Noé n'était pleine de toutes sortes d'animaux. Bref, pour conclure, venez joyeusement avec toute la compagnie. Le jeu ne finira pas, comme dit Cosano. Nous serons tous des Garganello et je servirai de modèle. Quant à la vie mondaine, nous prendrons pour exemple le sage Salomon. Honni soit qui mal y pense! D'ici à cinquante ans nous nous entretiendrons tous dans un autre

(1) Giovanni-Angelo Papio, de Salerne, lecteur à l'Université d'Avignon, puis professeur à Bologne pendant vingt-deux ans et enfin à Rome, où il fut appelé par Grégoire XIII, est cet illustre jurisconsulte à qui un de ses contemporains, Jacques de Novarins, décernait ce pompeux éloge :

De Papio breviter si vis quod sentio dicam,
Illo nihil tellus Itala majus habet.

(2) Sans doute Jeanne de Baroncelli-Javon, femme de Pierre de Doni.

monde. Aussi donnons-nous du bon temps et jouissons de cette papauté d'Avignon, puisque le ciel nous l'a accordée.

Ici il y a un nouvel intervalle de plus d'un an dans la correspondance de Garganello. La première lettre qu'on trouve est du 11 novembre 1557. C'était l'époque où le roi catholique Philippe II, vainqueur, trois mois auparavant, à Saint-Quentin, semblait maître du nord de la France.

Les violons de Plaisance, gémit Garganello, arrivèrent ici dans un mauvais moment. Les danses portent le deuil des malheurs de la France. De tous côtés on n'entend que les cris de *guerre ! guerre !* S'il plaît à Dieu qu'un jour on apprenne quelque bonne victoire, ce n'est pas seulement avec les violons que nous ferons de la musique, mais avec les poëles et les landiers.

Que de tristesses encore ! Ne voilà-t-il pas que sévit une épidémie de coqueluche et de fièvre quarte et que les hérétiques vont au bûcher en chantant !

Je ne fais que visiter des malades survivants de la coqueluche, et si jamais quelqu'un doit par ses œuvres pies gagner le Paradis, ce sera bien moi. Il n'en arrivera pas autant à Ghigliotto. Il a montré quelque repentir de son hérésie, mais, pour voir s'il était dans son bon sens, on l'a mis en cage. Il y est resté dix-huit mois et en fin de compte il a fallu le brûler. Il discourait de la religion comme un perroquet du Souristan et il alla au bûcher avec plus d'ardeur que le cerf poursuivi ne se jette *ad fontes aquarum*. Un frère observantin essaya de le prêcher sur l'âme à ses derniers moments, mais il se moquait de lui comme je ferais de quelqu'un qui ne saurait pas ce que c'est que l'amour.

Madame de Mondragon (1) et mademoiselle de « Bordo » ont le visage un peu amaigri à cause des soucis que leur donne tous les jours la maladie de leurs maris atteints de la fièvre quarte. Mademoiselle de Lers est aussi au lit d'une petite fièvre tierce plus caractérisée encore que la bosse du chevalier Grivetto.

Mais voici un hôte d'importance : c'est le cardinal d'Armagnac (2), ambassadeur de France à la cour de Rome, qui, pour quelque temps, revient dans son pays. Précisément il va rendre visite à M^lle^ de Lers, tout heureuse de l'honneur que lui fait un si haut personnage.

(1) Jeanne de Lascaris ou de Tende, femme de Paul d'Albert de Mondragon.
(2) Georges d'Armagnac avait quitté l'Italie à Civitavecchia et avait débarqué à Marseille.

Ce fut toute une affaire que de mettre le cardinal *in brevibus* pour cette visite. On ne trouvait pas de manteau assez long. On chercha par la ville, chez Javon (1), chez Brancas (2), tous deux grands personnages. Enfin notre Portugais dénicha un manteau bordé de velours qui lui arrivait au milieu de l'échine, mais il ne put être assez long que le justaucorps ne le fût davantage, si bien que le bon cardinal dut le retrousser tout autour de lui. On eût dit une jardinière de chez nous, et il se déroba *per posticuloni*, accompagné de Monsieur de Rochefort et de Monsieur Bianchetti (3) qui étaient, comme par hasard, magnifiquement vêtus.

Voilà, n'est-ce pas, assez prestement croquée, la silhouette un peu ridicule de ce cardinal embarrassé ! Mais la verve maligne de Garganello n'épargne personne, et tout le Sacré Collège y passerait pour peu que l'occasion s'en présentât. Il lui est revenu que son maître allait à Padoue. Padoue, la grande ville universitaire ! Alexandre Farnèse y va-t-il pour prendre ses grades en droit canon ? Et notre homme de rire :

Avant que vous ayez terminé vos études et que vous soyez gradué, il y en aura pour un moment. Ah ! si j'avais vingt ans de moins, je ne dis pas que je me débaptiserais, mais je me réjouirais d'avoir une si belle occasion d'étudier en votre compagnie et de passer docteur par la porte de derrière pour ne pas faire honte à l'ignorance de mon défunt professeur.

A Avignon, l'automne finissant a ses charmes encore. Les femmes ne laissent point d'y être belles sous les rayons tièdes d'un soleil adouci quand, se promenant à leur bras, on se penche vers elles pour leur parler d'amour. Et Garganello fait sa petite revue de la société féminine et détaille complaisamment les charmes de la vie galante.

La Montfaucon a eu un fils ; du baptême il n'est pas question encore. La Philippine (4) et la Baptistine sont comme un couple de juments de Barbarie, belles comme le soleil. La Bruyère (5) embellit aussi ; vraiment elle sera comme sa sœur Réauville. Nous faisons maintenant nos promenades en dehors de la porte du Pont (6) jus-

(1) Pierre de Baroncelli, seigneur de Javon.
(2) Honoré ou Jean de Brancas (sans doute Jean).
(3) Giovanni Bianchetti était bolonais, comme Garganello.
(4) Il semble que cette dame soit cette « belle Philopine » qui, d'après Brantôme (éd. Lalanne, II, p. 25), se serait fait épouser à Avignon par le prince de Salerne.
(5) Suzanne de Jarente, mariée en 1553 à Jean-Baptiste de Jarente, seigneur de La Bruyère.
(6) La porte du Pont se trouvait devant le pont Saint-Bénézet, à 600 mètres

qu'à celle de la Ligne, en donnant le bras aux dames et en devisant du *Salve regina*. Pour nous rafraîchir des chagrins d'amour et des doux entretiens avec les demoiselles, nous mangeons à bouche-que-veux-tu des pommes et des nèfles. C'est la véritable saison de ce passe-temps qui dure jusqu'à Noël.

Mademoiselle d'Oraison(1) va dans deux jours à Marseille, où sa sœur l'appelle. Certes j'en éprouve un grand déplaisir. M. Lorenzo sait à merveille combien cette gente dame me voit volontiers et me fait fête. Elle voudrait bien m'emmener avec elle, car la comtesse désire me connaître. Ah ! il vaut mieux pour moi n'être pas connu. Je fais rire tout le monde, sauf ceux de chez moi, mais il suffit que vous me regardiez comme la perle de votre trésor et certes je vous en suis grandement obligé. Je sers, je le sais, un prince qui m'aime. Il est vrai qu'il est bien loin de moi. Tant mieux ! nous ne ferons pas beaucoup de bruit ensemble. Pardieu, m'ont dit par deux fois ces demoiselles, nous aimons mieux te voir pauvre auprès de nous que riche avec le légat. Lui, il n'aime que les tarots. Puisse-t-il être malade de nouveau, je ne dis pas de coqueluche !

Le seigneur Paul-Antoine Guadagne (2), sorti des forêts touffues de la philosophie, vous baise les mains.

Le zèle épistolaire de Garganello s'est-il ralenti et le légat a-t-il dû le rappeler à son devoir? Il commence en tout cas par des excuses sa lettre du 15 mai 1558. Ce n'est pas sa faute s'il n'écrit pas plus souvent; il faut s'en prendre à l'extravagance des temps et à la sottise des princes qui ne savent pas vivre en paix.

Plût à Dieu, s'écrie-t-il plaisamment, que je pusse, moi, vivre sans guerre d'amour comme ils pourraient, eux, s'ils le voulaient, en finir avec ces querelles ! De tout cela le monde est plus las que la Philippine de sa grossesse.

Et puisque voilà notre homme, de par cette transition inattendue, sur le chapitre des femmes, il y reste et s'y étend avec complaisance.

L'oisive demoiselle — c'est de Philippine qu'il s'agit — reste presque continuellement au lit, ce qui fournit à Monsieur le prince (de

environ de la porte de la Ligne. Elle était le centre des communications et du commerce ; on allait de là droit au Palais.

(1) Peut-être Marthe de Foix, qui avait épousé en 1542 Antoine d'Oraison, enseigne à la compagnie de Tende.

(2) Paul-Antoine de Guadagne, qui fut capitaine de Châteauneuf-des-Papes, est qualifié par Louis de Pérussis, dans son *Discours des guerres du Comtat*, de « docte et vertueux gentilhomme ».

Salerne)(1) l'occasion plus que douce et agréable de l'entretenir à toute heure du jour. Elle s'appelle maintenant Mlle de Verclos, du nom d'une terre que M. de Suze (2) a achetée au capitaine de Courthézon, à trois lieues d'ici. On dit qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus agréable. Déjà Monsieur le prince y est allé avec elle en partie de plaisir. Heureux ceux qui jouissent de la vie sans avoir d'inquiétude !

La présidente Panizza (3) est toute joyeuse d'avoir quitté la Corse, où elle restait de si mauvais gré, et d'être grosse pour la première fois. Les dames à qui j'ai coutume de faire ma cour à toute heure sont toutes dans leurs châteaux. N'était que, de temps en temps, je me laisse glisser en bateau sur le Rhône, le matin, pour jouir de la fraîcheur, bercé par le doux chant des rossignols et par l'amoureuse pensée barbentanesque (4) de voir Madame de Mondragon avec qui je reste trois ou quatre jours, par ma foi, je serais désespéré.

Quand je ne vois pas des dames à mon gré, je suis plus mortifié que ne sont marris ces seigneurs napolitains de quitter Avignon pour s'en aller à la cour. Ils s'en vont en se retournant, comme le serpent quand il obéit au charme. Qu'ils aillent au diable ! Ce Decio (5) m'a donné un tel tourment et de tels soucis que j'y ai consumé vingt ans de mon existence. Je ne suis plus Marco-Tullio, je suis son ombre.

Par bonheur plusieurs dames de qualité sont annoncées, et Garganello redeviendra Garganello.

Dans quatre jours nous aurons ici Mesdemoiselles de Lers et de « Berucuol », qui reviennent de Gascogne ; Mademoiselle d'Oraison revient aussi. Elles doivent rester longtemps et alors il ne manquera pas de société. Lorsque la baronne, qui se trouve en Languedoc, saura que ces dames sont ici, elle accourra à tire d'aile. La Bruyère est revenue : elle aussi avait été absente quelque temps. La Baptistine, plus belle que jamais, est grosse. Mademoiselle d'Oraison a eu un fils et la Falette une fille. La marraine sera Madame Falette, sœur du

(1) Ferrante de San-Severino, prince de Salerne, d'une des plus anciennes familles du royaume de Naples, s'était jeté dans le parti français après avoir servi longtemps Charles-Quint. Il commandait l'armée navale de France. Il mourut à Avignon en 1568.

(2) François de la Baume, comte de Suze, né en 1528, avait épousé, en 1551, Françoise de Levis-Ventadour. Il était lieutenant de la compagnie du prince de Salerne et chevalier de l'ordre depuis 1553. — Verclos se trouve un peu à l'Est de Courthézon (canton de Bédarrides), sur la rivière de l'Ouvèze.

(3) Pierre de Panisse avait été nommé par Henri II garde des sceaux et chef de la justice en Corse, par brevet du 24 août 1556, lors de la réunion de cette île à la France. Sa femme était, d'après Pithon-Curt, Yolande de Perez, fille de Marc, espagnol d'origine, et de Jeanne de Martinis.

(4) Les Mondragon étaient coseigneurs de Barbentane.

(5) Decio Pagano, frère de Ferrante Pagano, un de ces Napolitains qui avaient accompagné en France le prince de Salerne.

président d'Oppède (1), et le parrain, monsieur le prince de Salerne.

Notre épistolier continue sa longue lettre en donnant quelques détails sur le vice-légat et sur la façon dont on a passé la Semaine Sainte, mais la pensée des belles dames ne le quitte pas ; elles reviennent sans cesse sous sa plume :

Cette semaine sainte, Monseigneur le vice-légat (2) alla à Viviers chanter sa messe, comme vous savez. Je ne le suivis pas, car je n'aurais pour rien au monde fait à Madame de Mondragon cette injure de la laisser toute seulette. Elle était restée à Avignon pour passer les fêtes de Pâques, et son mari eut le bienheureux caprice de s'en aller à Barbentane pour changer d'air, encore qu'il eût laissé la fièvre-quarte à Pont-de-Sorgues, lorsqu'il alla voir le comte de Tende (3) qui y logea un jour entier quand il partit pour la cour. Pour revenir au *quia*, étant resté seul au Palais, Son Excellence me fit l'honneur de me vouloir toujours auprès d'elle. Ce n'est pas une plaisanterie. On allait aux offices aux Jacobins, où nous avions en face de nous de si honnêtes, chastes et saintes dames qu'à les regarder il semblait qu'on vît autant de Saintes Vierges et qu'il n'entrait pas dans l'esprit la moindre pensée de luxure. Vous, quand vous étiez ici à pareils jours, vous me faisiez rester aux sermons de frère Barthélemy de Macerata, comme si j'entendais quelque chose aux Saintes-Écritures. Si je n'étais pas plus instruit des choses de l'amour, la Mondragon serait dans de jolis draps, ainsi privée d'un vieux serviteur, j'entends d'un serviteur d'âge.

Il y avait alors à Avignon, comme en beaucoup d'autres villes, une de ces confréries de Flagellants dont la vogue, déjà fort ancienne, s'était encore accrue au XVI^e^ siècle. Les membres de cette confrérie, où il était fort à la mode de s'enrôler, avaient coutume de faire des processions en se frappant de lanières de cuir le jour du Vendredi-Saint, et ces cérémonies assez burlesques obtenaient le plus grand succès. On pressait notre Garganello d'entrer dans les rangs des Flagellants. Lui ! pas si bête ! Regarder les autres et en rire sous cape, à la bonne heure ! Écoutons-le :

Monsieur le prince de Salerne a voulu donner à cette ville un

(1) Le président d'Oppède était Jean Meinier, seigneur d'Oppède, premier président du Parlement de Provence.

(2) Giacomo-Maria Sala.

(3) Claude de Savoie, comte de Tende, sénéchal de Provence et lieutenant-général du roi dans cette province. On l'appelait aussi comte de Sommariva ou Sommerive.

rand témoignage d'amitié. Il est entré dans la compagnie des Flagellants blancs en compagnie de Monsieur le comte de Rossi et de Monsieur Ferrante Pagano. Pour moi, les demoiselles ont eu beau ne prier de m'y faire recevoir. Je ne plaisante pas avec la religion. Il suffit bien que je me sois trouvé la nuit du Jeudi Saint à Saint-Agricol, où était Monsieur le prince avec toutes les dames pour voir passer les Flagellants qui se frappaient horriblement. Nous, personnes pieuses, nous réconfortions par toute sorte de gestes tragiques les esprits fatigués et exténués par de nombreux jeûnes.

L'incorrigible railleur, qui n'épargne rien ni personne ! Se douterait-on qu'il soit capable d'autre chose que de se moquer de son prochain ? Voici pourtant que naissent sous sa plume nonchalante quelques savoureuses descriptions de paysages et qu'il se laisse aller à traduire sa joie de vivre, non plus par l'étourdissante fantaisie de sa verve caustique, mais par des phrases musicales où perce un sentiment très vif des charmes de la nature provençale. Témoin ce fragment de lettre de la même année 1558 :

Nous allions par une vallée ombreuse, et le chant des rossignols nous faisait cortège. Nous cueillions des fleurs et des feuillages, et la mère de ce *cardotto*, qui ne quitte jamais ce lieu, nous faisait toutes les caresses imaginables. Il y a de très beaux jardins, ornés de toute sorte de fruits, des viviers précieux, des fontaines, des ruisselets, et cela dans le plus magnifique paysage de toute la Provence, au milieu d'un nombre infini de châteaux. Je laisse à penser aux esprits aimables quels honnêtes plaisirs étaient les nôtres, et quand je me rappelle les faveurs que j'ai reçues en ces lieux de Madame de Mondragon, je suis l'homme le plus heureux du monde. Je suis bien sûr qu'avec toutes ses rimes François Pétrarque ne fut jamais l'objet de tant de courtoisies de la part de Madame Laure.

Mais ce n'est là qu'une échappée, et le naturel, comme dit le poète, revient au galop. Il a beau, dans sa lettre du 22 février 1559, demander en raillant à son maître s'il n'est pas encore las de ses billevesées, lui affirmer qu'il aimerait mieux composer un argument en théologie qu'une lettre en *garganellesque*, que d'ailleurs il est malade des jeûnes qu'on lui a imposés à cause d'un certain pardon institué par « *ceste Nostre Sainct Père* », il continuera à tenir le cardinal au courant de la chronique scandaleuse d'Avignon, et il le fera avec le même entrain.

Aussi bien en ce temps de carnaval la matière ne lui manque-t-elle pas. Une belle société de seigneurs et de dames est arrivée à Avignon, et ce n'est pas pour rien que le carnaval vient avant le carême. Ce sont tous les jours festins, chants, danses, et, pour varier les plaisirs, deux baptêmes qui viennent à point nommé, où chacun s'en donne à cœur-joie et que Garganello raconte avec force détails curieux et piquants :

Passe pour le bon temps que je me suis donné ce carnaval. Le vendredi gras arrivèrent ici Monsieur le comte de Ventadour (1), Messieurs de Suze, de Mondragon (2), de Caderousse (3), de Vinay (4) avec un grand nombre d'autres gentilshommes et capitaines, et en outre Mesdemoiselles de Suze (5) et de Vinay. Le lendemain ce fut Madame de Lestrange avec une très grande compagnie de gentilshommes et de demoiselles, entre autres ses deux fils, l'un marié, l'autre évêque d'Alet (6), sa bru, la vicomtesse de Cheylane, et ses deux filles, très belles. L'une est mariée et s'appelle Mademoiselle de Tresques (7); l'autre est encore à prendre. Il y avait plus de trente équipages et tout cela logeait chez Mademoiselle de Verclos autrement dit la Philippine. Les montures et vingt laquais ou domestiques étaient à l'auberge à ses frais; les dames et les gentilshommes étaient chez elle, bien logés et magnifiquement nourris du premier jour jusqu'au dernier. Une princesse n'aurait pu mieux faire. Tous les jours, matin et soir, c'étaient de grands festins. Monsieur de Suze habitait chez Lauris avec ses dames, monsieur le comte chez Guadagne, les autres seigneurs dans le voisinage, chez « Tiletti ».

Ils se festoyaient continuellement les uns les autres. Monsieur de Suze donna sa fête le dimanche, Monsieur le prince s'y trouva avec toutes les dames. Le lundi Monsieur le comte fit de même. Ce jour-là on courut la bague; des cavaliers s'y montrèrent, hardis et braves, avec de magnifiques livrées. Le jour de carnaval, Monsieur le prince festoya seul toute la troupe de ces seigneurs et Mademoiselle de Verclos les dames.

Le matin, avant d'aller dîner et après avoir entendu la messe aux Frères Prêcheurs, tous, hommes et femmes, s'en allèrent chez Madame Fortia (8), qui demeure au jardin « de Lauri », pour faire le baptême de son fils tout fraîchement né. Dans la chambre où elle

(1) Gilbert de Lévis, comte de Ventadour, gouverneur de Limousin.
(2) Paul d'Albert de Mondragon, coseigneur de Mondragon et de Barbentane.
(3) Rostaing d'Ancezune-Cadart, seigneur de Caderousse.
(4) Aimar d'Ancezune, seigneur de Vinay.
(5) Françoise de Lévis-Ventadour, femme du comte de Suze.
(6) François de Lestrange.
(7) Suzanne de Lestrange, femme de Jean de Montcalm, seigneur de Tresques.
(8) Sans doute Françoise Filleul, mariée, le 9 janvier 1559, à Marc de Fortia

était couchée il y avait un autel pour de vrai avec des flambeaux allumés et le curé en habit de baptême. Monsieur de Suze fut parrain et Mademoiselle de Tresques marraine.

Après la cérémonie, seigneurs et dames prirent tous en chœur le chemin de la maison de Verclos, et quand on eut accompagné les dames, Monsieur le prince et toute la compagnie s'en allèrent dîner. Moi, je restai avec les dames pour ne pas aller à mal, puis, le repas terminé, l'eau versée sur les mains et les cure-dents à la bouche, les gentilshommes vinrent trouver les dames, dont ils ne pouvaient se passer même une heure, et on dansa joyeusement jusqu'à vêpres.

Dans cette maison s'était réunie toute la noblesse de la ville que Monsieur Philippe avait invitée à faire honneur au baptême de sa fille. Le prince fut parrain et Madame de Lestrange marraine. A la sortie de sa demeure, Monsieur Philippe marchait en avant, suivi des gentilshommes de la ville selon leurs rangs; puis venaient les violons et les autres instruments dont la musique était si belle qu'on se serait cru au Paradis terrestre. Derrière, suivaient trois gentilshommes appartenant à Son Excellence; ils portaient, Monsieur Giovardo un bassin, Monsieur Francesco-Antonio le bocal, et Monsieur Gioan-Mattheo Grillo une éponge placée sur une assiette. Ensuite venait Monsieur Emilio avec un coussin, puis, d'un côté, Monsieur Fortia avec la chandelle, et, de l'autre, Monsieur Copola (1) avec la salière. Monsieur Ferrante suivait, portant l'enfant dans ses bras, accompagné d'un côté de Monsieur Decio, de l'autre de Monsieur Sartorio tenant chacun une extrémité du voile placé sur l'enfant. Monsieur le prince fermait la marche, donnant la main à Madame de Lestrange, et les autres seigneurs suivaient Son Excellence, donnant chacun le bras à sa dame (en cette occasion je ne fus pas une oie). On alla ainsi jusqu'à Saint-Agricol, avec un tel faste et une telle pompe que tout respirait l'allégresse. Le baptême fini, on s'abandonna aux violons, aux fifres, aux tambours, aux cymbales, et, après souper, on dansa presque jusqu'au jour.

Février passe; le carnaval n'est déjà plus qu'un souvenir et l'été resplendissant nargue le printemps timide. C'est l'époque où, au bord du Rhône miroitant, Avignon se pâme sous l'ardente caresse du soleil caniculaire. Gloire aux frais ombrages de Barbentane, gloire à la cave de la Béone et au puits de la Grande Cour d'où les bouteilles à peine plongées sortent couvertes d'une buée admirable! Buvons frais, devisons d'amour et prenons aux cheveux le bonheur qui passe! C'est Garganello qui nous y invite :

(1) Jean-Baptiste Copola, gentilhomme napolitain.

Monsieur de Caumont (1), jeune homme excellent, s'en allant par delà, je n'ai pas voulu manquer de l'accompagner de cette lettre, bien qu'il fasse nuit, que je sois déchaussé et sur le point de m'aller mettre au lit pour partir au matin, s'il plaît à Dieu, à Barbentane. J'y resterai cinq ou six jours à jouir de cette douce et noble compagnie qui m'est si chère et délectable. Becfigues et perdreaux, arrosés de votre petit muscat, comme hors-d'œuvre ; comme complément, pigeons, poulets et levreaux ; vins délicieux comme il ne peut y en avoir de meilleurs et très frais de leur nature : c'est ainsi que nous passons la journée en l'agrémentant de promenades pour nous tenir en bonne santé, autant qu'il se peut en ce mois d'août.

Avec tout cela, un de ces jours, revenant de l'endroit où l'amour m'éperonne, et voulant passer la maudite Durance, je trébuchai de telle sorte sur un bateau que je faillis me rompre le cou et me briser l'échine. A présent, grâce à Dieu, me voici redevenu un honnête homme.

Et vous, maintenant, êtes-vous bien remis de votre petite fièvre tierce ? C'est une maladie tout à fait cardinalice qui assure à son homme une longue santé. Mais ménagez-vous, et, si vous ne le faites pas pour vous, que ce soit au moins pour ne pas donner de déplaisir à tant et tant qui tiennent de vous leur existence et dorment *sub umbra alarum tuarum*.

A boire neige et glace, moi qui suis le corps le mieux organisé du monde, je ne me crois pas capable de résister à un pareil régime. Il y a ici la cave de la Béone et le puits de la Grande Cour qui donnent à la boisson une telle fraîcheur qu'on n'en peut trouver ailleurs de meilleure. Rien de plus naturel et vous ne connaissez pas le séjour idéal pour la saison caniculaire. Ce serait votre santé ; vous avez les moyens de le faire, et puis, si vous tombez malade, je m'engage à payer le médecin qu'il vous faut. Est-ce que Roberto croirait jamais qu'en dix ans je n'ai pas une seule fois souffert, je ne dis pas de la bourse — c'est l'amour qui en est cause — mais de la tête.

Donc, bien que nous soyons encore entre Charybde et Scylla, soutenus par l'espérance, mais abattus en même temps par la crainte, et que la guerre nous arrive d'où la paix nous devrait venir, jouissons de la vie et des plaisirs, au diable les soucis et laissons faire la nature !

Hélas ! hélas ! c'est bientôt fini de rire. La légation d'Avignon n'est plus ce présent du ciel que Garganello chantait il y a quelques années à peine. Les soi-disants réformés, les maudits hérétiques ont fait de terribles progrès depuis la mort du

(1) Louis de Pérussis, le futur historien des guerres du Comtat.

roi Henri. « Un coup de lance fut cause de tous ces malheurs. Je pleurai le roi Henri, moi qui ne pleurai jamais personne ; mon cœur me prédit tout ce désastre de la religion. » Et Garganello se reproche, à part lui, de s'être endormi trop longtemps dans l'insouciance. Il passe encore à Barbentane un mois qui lui a paru un jour, tant la compagnie a été agréable et douce. Mais les seigneurs partent pour ces guerres de France, « non pas civiles, mais inciviles en vérité, cruelles et bestiales comme il n'y en eut jamais au monde; les Goths en comparaison devaient être des anges descendus du ciel ». Lui, il tient compagnie aux dames restées seulettes ; dans sa tristesse il trouve une consolation à voir les gens de Barbentane faire le guet nuit et jour, tout armés, sur les remparts, et à visiter les sentinelles en compagnie de Mme de Mondragon, une vraie Marphise. C'est en vain qu'il essaie de rire encore. Le seigneur Fabrizio (1) l'a chargé de donner du cœur aux dames que le meurtre de Lamothe-Gondrin (2) et la prise de Lyon ont affolées — « il fallait commander cela à un jeune et non à un vieux gâteux comme moi », — mais il ne peut voir sans que son cœur se serre l'ardent Caumont, botté et éperonné, se lancer aux aventures, et le nouveau vice-légat (3), « malgré qu'il soit jovial, plaisante sans cesse et soit généreux comme César », parcourir à cheval les rues d'Avignon pour entrer en contact avec les habitants et s'assurer de leur fidélité. « Ce vice-légat, s'écrie-t-il, serait capable d'aller à la brèche la pique à la main, mais Dieu nous en préserve ! »

Pour comble de malheur n'a-t-on pas vu se glisser jusque dans la ville des papes l'hérésie triomphante? Perrinet Parpaille, qui avait été, en 1560 et 1561, primicier, c'est-à-dire premier dignitaire de l'Université d'Avignon, venait de se déclarer calviniste. Le 30 mai 1562 il avait été pris à Viviers et conduit au château de Mondragon. Mais laissons la parole au désabusé Garganello :

(1) Fabrizio Serbelloni, généralissime des troupes pontificales en deçà des monts. Il était arrivé à Avignon le 19 décembre 1561.

(2) Blaise de Pardaillan, seigneur de La Mothe-Gondrin, chevalier de l'ordre du roi, lieutenant du duc de Guise en Dauphiné, avait été tué à Valence par les protestants, le 29 avril 1562.

(3) Lorenzo de Lenzi, évêque de Fermo, était arrivé à Avignon le 16 avril 1562, remplaçant Alexandre Guidiccioni, évêque de Lucques. « Monseigneur révérendissime vice-légat, dit Louis de Pérussis, monté sus ung cheval du règne, marchoit la nuict par la cité, suivi de gentilzhommes de sa maison, et entre autres du bon seigneur Marc-Tulle Garganello ». (*Discours des guerres du Comtat*, p. 463.)

Hier Parpaille me fit demander un office de la Vierge. J'en avais un seul que je lui ai envoyé. Je ne sais s'il se moque de moi. Quand sa courtisane, qu'il avait fait venir de Rome, fut prise à Orange, la pauvrette, il ne lui restait plus que sa chemise. Ce qu'elle a perdu monte à la valeur de cinq cents écus. Elle est ici à Avignon chez une personne — je ne sais laquelle — qui est à l'armée du Christ. Ce matin elle m'a fait prier de la recommander à Monsieur le Vice-légat et à Monsieur Fabrizio, et cela bien que je ne l'aie jamais vue ni connue. Car c'est moi qui raccommode les pots cassés dans cette ville ; chacun recourt à moi ; je m'entremets pour tout le monde et personne ne s'entremet pour moi.

Parpaille eut la tête tranchée le 9 septembre (1), entre trois et quatre heures du matin, dans le Palais, devant le grand puits de Trouillas, et les affaires n'en allèrent pas mieux. Elles allèrent même si mal que le cardinal Farnèse, qui aurait autrefois, dit Garganello, rendu son chapeau rouge pour garder sa légation, ne songea plus qu'à s'en défaire. Les habitants d'Avignon eux-mêmes, jusqu'alors sujets modèles, se remuaient. Aussi le marché fut-il vite conclu avec le cardinal de Bourbon (2), à qui la légation fut cédée.

Quand la nouvelle en arriva à Garganello, des sentiments contraires se partagèrent son âme. Comme serviteur soumis et respectueux, il ne pouvait qu'approuver la décision de son maître :

Magnanime seigneur, lui écrivait-il le 13 février 1563 — c'est sa dernière lettre — j'ai toujours approuvé et j'approuve encore toutes vos actions. Je suis certain que si cette légation était dans l'état habituel, vous ne vous en déferiez jamais. On en avait, d'ailleurs, déjà vu au temps passé des signes manifestes, d'abord pour le cardinal de Lorraine le Vieux (3), puis, dit-on, pour le cardinal de Tournon (4) et enfin pour le cardinal Bertrand (5). Malgré les plus grasses propositions, vous ne voulûtes rien entendre. Mais maintenant vous voyez la France courir à sa perte et vous savez parfaitement que ce Etat de l'Eglise ne peut aller loin malgré les provisions et les secours de Sa Sainteté. Vous avez eu l'heureuse idée de céder la légation

(1) D'après quelques auteurs, l'exécution de Parpaille aurait eu lieu le 15 août 1562. Louis de Pérussis lui assigne la date du 9 septembre (le lendemain de la Nativité Notre-Dame). C'est cette dernière date qu'il faut accepter.

(2) Charles de Bourbon-Vendôme, cardinal en 1548, mort en 1590.

(3) Charles de Lorraine-Guise, cardinal en 1547.

(4) François de Tournon, cardinal en 1530, mort en 1562.

(5) Jean Bertrand, cardinal en 1557, archevêque de Sens, garde des sceaux de France.

au cardinal de Bourbon, homme de sang royal et catholique. On dit que, grâce à l'autorité qu'il a en France, il défendra facilement les possessions de l'Eglise contre la maudite secte de ces hérétiques. Plût à Dieu que vous pussiez faire de même pour les autres églises que vous avez en France ; vous auriez moins de soucis. Mais le beau mérite que d'être vertueux par nécessité !

Garganello comprend donc à merveille que les dangers sont trop graves, l'avenir trop sombre pour que la solution adoptée par son maître ne soit pas parfaitement justifiée. Mais si son esprit se plie à cette fatale logique, son cœur déborde de regrets et de récriminations qu'il ne peut se tenir de déverser. Quels sots que ces gens d'Avignon ! Ils verront bien quelle différence il y a d'un gouvernement à l'autre !

Quelle extrême douleur est la mienne, s'écrie-t-il ! Je jure qu'en d'autres temps, où la nécessité ne nous aurait pas poussés à conclure cette affaire, je me serais, de désespoir, débaptisé et fait Turc. Je sais bien qu'on vous arrache le marché comme si on vous tirait les cheveux avec des tenailles.

Et il conclut mélancoliquement :

On ne peut jamais dire : je m'en vais par ce chemin.

Mais ce qu'il regrette par-dessus tout dans cette terre bénie, c'est la société des dames. Comme elles vont lui manquer ! Comme il va leur manquer aussi !

Ces dames me font un raisonnement, mais non de médecine. Elles disent : si tu restes ici, nous autres dames nous gouvernerons cette légation et comme c'est toi qui nous gouvernes, *ergo* tu gouverneras tout.

Le raisonnement est subtil, la perspective admirable. Qui sait ? Tout n'est peut-être pas perdu.

Je ferai ce que vous voudrez, écrit-il au légat ; je resterai encore quelques jours ici au Petit Palais pour voir comment vont tourner les choses.

§

Dès lors plus de traces de Garganello dans les papiers des Farnèses. Il a dû rejoindre son maître et quitter Avignon la mort dans l'âme en se retournant de loin en loin pour apercevoir encore le rocher des Doms, comme avaient fait en des temps meilleurs les Napolitains du prince de Salerne. Mais, au fait, qui

était-ce donc ce bon vivant incorrigible doublé d'un homme d'esprit, auquel allait si bien ce nom truculent, rabelaisien, de Garganello ? Un petit gentilhomme de Bologne, né par conséquent sur les terres du Saint-Siège et tout dévoué à la papauté, instruit d'ailleurs et maniant mieux, semble-t-il, que l'épée, la plume et la fourchette. Tel il se peint au naturel dans ses lettres, tel nous le retrouvons dans le *Premier discours des guerres du Comtat* de Louis de Pérussis : « Le bon seigneur Marc-Tulle Garganello, gentilhomme bolongnois (1), lequel, pour sa courtoisie, s'escartoit bien souvent pour aller consoler les dames (1). » Peu importe d'ailleurs ! Ce que nous avons cherché dans ces lettres, ce ne sont pas des renseignements sur la vie d'un Garganello : c'est l'Avignon de son temps où le désir d'épuiser les jouissances de la vie semblait fouetté par la peur instinctive des bouleversements prochains, l'Avignon des fêtes incessantes, des amours faciles, l'Avignon galant. C'est, en un mot, un peu de ce XVI^e siècle, étincelant d'ors et de broderies, à la fois sensuel et railleur, aux mœurs libres, au franc-parler, le XVI^e siècle de *Pantagruel*, de l'*Heptaméron* et des *Dames galantes*.

CHARLES SAMARAN.

(1) On trouve les noms de quelques membres de cette famille Garganello ou Garganelli, du XIV^e au XVI^e siècle, dans Mazzetti, *Repertorio dé professori della Università di Bologna*, 1848, p. 141.
(2) Ed. d'Anvers, 1564, fol. 53 v°.

DOCTEUR J.-C. MARDRUS

NIETZSCHE PROPHÈTE

La récente publication de l'*Ecce Homo* (1) de Nietzsche, si impatiemment attendue, vient nous apporter, sur l'œuvre et la vie du grand poète-philosophe, quantité d'aperçus nouveaux. Non point tant au point de vue bio-bibliographique qu'au point de vue de l'interprétation qu'on doit donner de la doctrine qui se dégage de l'œuvre entière. On retrouve dans ce ouvrage les grandes qualités de Nietzsche, la phrase lapidaire courte et emportée, l'argument incisif, et la véhémence d'une passion qui emporte tout avec elle. Ecrites dans les derniers mois de sa vie consciente, ces pages nous montrent combien sa lucidité resta parfaite jusqu'à l'heure de la catastrophe qui devait obscurcir à jamais sa pensée; malgré l'exaltation dont elles témoignent, elles sont d'une intelligence très claire, d'un pathétique puissant, et nous donnent cette satisfaction de voir Nietzsche s'en aller, sûr de sa destinée future et de sa gloire.

L'*Ecce Homo* témoigne d'un parti-pris curieux, mais point inattendu pour ceux qui connaissaient bien le reste de l'œuvre, celui d'un Nietzsche foncièrement religieux, d'un Nietzsche fondateur de religion. Nietzsche, gagnant de plus en plus les penseurs par son incontestable originalité, et riche de toutes les idées plus ou moins erronées qu'on lui prête de partout, occupe dans le monde de la pensée contemporaine une place unique, que nul ne serait en état de lui disputer. Les raisons de sa gloire, pour multiples qu'elles sont, ne me semblent pourtant pas difficiles à discerner; sa vie d'abord, si lointaine et solitaire, ses merveilleuses qualités de poète et de polémiste, sa fin tragique, lui créent une atmosphère mystérieuse et attirante; enfin par-dessus tout la conviction que l'on a, dans notre époque malade de doute, éperdument négative, où l'on voit défaillir les religions et gronder les révolution, de trouver chez lui des affirmations nouvelles, des raisons de vivre et de vivre en beauté.

(1) Frédéric Nietzsche : *Ecce Homo, suivi de Poésies*, trad. par Henri Albert, 1 vol., « Mercure de France ».

Nietzsche se pose un problème et l'*Ecce Homo* nous apporte un puissant adjuvant pour en chercher la solution. La question religieuse, qui embrasse en elle la presque totalité des autres pour les coordonner, est, en dernière analyse, celle à laquelle aboutit Nietzsche, et dont il nous donne la solution.

Nous ne voulons pas le connaître ici en philosophe, mais seulement en homme de notre temps. Nietzsche peut nous apparaître maintenant comme un prophète. La pure doctrine ne nous importe guère : ce qui nous intéresse et qui est hautement significatif, c'est ce qu'est devenue sa pensée en se diffusant dans le monde, en se déformant selon les désirs et les besoins de chacun. Son influence est plus profonde et plus étendue que l'on ne peut le croire d'abord. Pas plus que nous ne pouvons nous affranchir d'un coup de tous les préjugés, de toutes les notions dans lesquelles notre esprit macéra, dont notre individu est pénétré, de toutes nos conceptions d'origine religieuse, pas plus nous n'échappons à l'emprise de la pensée de Nietzsche. Quelques penseurs seront toujours là qui redresseront la doctrine, qui la transformeront peut-être, mais c'est faussée de cent interprétations diverses, modifiée au gré des temps et des individus qu'elle prendra, qu'elle gardera sa valeur religieuse. Si les philosophies sont des monuments d'airain impérissable, elles ne se prêtent pas non plus à ces transformations que nécessite l'évolution de la vie ; seules les religions sont assez souples pour diriger, dans un même élan profondément logique, les multitudes vers un but déterminé, en se prêtant à des transformations multiformes, sans que l'essence même varie. La faute dialectique imputée à Nietzsche tourne ici à son avantage ; l'incohérence apprêtée de son système lui donne toute la souplesse désirable et l'essence même se dégage parfaitement pure. C'est l'affirmation de la vie, la volonté d'être heureux et d'être fort, la liberté qu'a l'être de s'épanouir, le paradis transporté sur la terre non pas comme un lieu élu de repos, mais constitué par la tourmente même de l'existence, c'est le monde formé à l'image de l'homme, c'est la conscience de la volonté toute puissante, c'est l'expression totale, libre, éperdument belle de l'individu, et c'est enfin, tant la vie apparaît désirable, la mort considérée comme un repos, en attendant le retour d'une existence toujours semblablement aimée.

Qu'il y ait là matière à une religion, nul ne nous le contestera impartialement. Sans doute, les individualités tout à fait supérieures se contenteront-elles toujours de la sagesse philosophique avec ce qu'elle comporte de scepticisme et leurs certitudes sont assez hautes pour orienter leur vie. Mais la foule elle aussi a besoin de certitudes ; il est nécessaire qu'on les lui apporte; elle ne saurait les créer d'elle-même ; ce sont toujours, à bien considérer l'histoire, de hautes idéologies qui ont mené le monde. Et c'est pourquoi dans notre temps de doute, où les religions sont mortes étouffées par les apports incessants de la science qui ruinaient leurs bases mystiques, Nietzsche est venu à son heure et peut prétendre à prendre une place qui ne saurait jamais être vide. Qu'il vienne une contre-doctrine plus adaptable, plus adéquate aux nécessités présentes, peut-être; mais la légende de Nietzsche s'accrédite, son influence s'étend à ceux-là mêmes qui l'ignorent, on n'est plus en droit de ne le considérer que comme une force éphémère, sa pensée est plus vivante que jamais, et cela seul nous importe.

L'anarchie n'a jamais contenté personne; elle repose sur une utopie de l'homme différent de ce qu'il peut-être ; le socialisme résoudra, peut-être, quelque jour le problème social, jamais le problème religieux ; et la religion n'est plus qu'une vaine planche de salut à laquelle s'accrochent désespérément certains êtres avides de certitudes. Nietzsche nous apparaît dès lors comme prophète en nous apportant une solution, la seule qui soit à l'heure actuelle, du problème religieux. Car il ne faut pas qu'on se le dissimule, l'histoire de l'humanité est là qui nous montre l'importance première et irréductible de ce problème, comment se crée la légende, comment Nietzsche lui-même l'a préparée de toutes ses forces, ce sont là des choses assez intéressantes pour que nous nous y arrêtions.

Dans les derniers mois de sa vie consciente, le grand voyant de Zarathoustra, ayant l'air de deviner le sort qui l'attendait, écrivit dans la fièvre de l'ultime départ une biographie de soi-même, qui est un monument de sincérité et d'orgueil, tel qu'il semble impossible qu'un homme l'ait pu faire. Avant d'être à jamais requis par l'ombre, Nietzsche a forgé en phrases de feu les éléments de sa propre légende, et nous a jeté ce livre comme un flambeau pour embraser un nouveau soleil. Vue au travers de l'*Ecce Homo*, l'œuvre de Nietzsche se montre à

nous sous un jour nouveau; ce n'est plus ni une œuvre philosophique ni une œuvre d'art merveilleuse, c'est une œuvre prophétique, inspirée, religieuse. La haute figure du penseur et de l'écrivain a sombré dans la nuit; de Nietzsche mort surgit Zarathoustra, éternellement vivant.

A tout bien considérer les idéologies ne naissent pas divines, elles le deviennent; l'épreuve du temps est pour elles la suprême épreuve. Que les idéologies présentent une matière assez adaptable pour satisfaire à la fois aux aspirations vagues et mystiques du peuple et au scepticisme latent des intellectuels, elles portent en elles cette chance rare de devenir une religion. Car on n'impose pas une religion, c'est elle qui s'impose.

Que Nietzsche soit un esprit religieux, un rapide examen ne tarde pas à nous enconvaincre. Sa dialectique tout d'abord, violente, emportée, s'adressant plus en somme au sentiment intérieur qu'à la raison. Sa méthode consiste en effet plus à réveiller au fond de l'esprit quelque chose qui y sommeille qu'à développer logiquement des propositions. Nietzsche n'aime pas à discuter, il nie ou il affirme, il jette des arguments et de la lumière; à nous de les saisir et d'être illuminés. Nietzsche a pénétré plus profondément que personne dans le tréfond de nos âmesmodernes; c'est un prestigieux psychologue et nul ne prend connaissance de son œuvre sans en ressentir un frisson. Qu'on l'accepte ou que l'on s'en défende, peu importe, on a frémi, on a senti quelque chose d'inconnu et de très fort palpiter en soi. Nous n'éprouvons nul étonnement de voir avec quelle violence certaines gens se défendent du prophète de Zarathoustra; les croyances dont leur mentalité est pétrie sont vraiment trop loin de cette chose nouvelle. Cependant, nous ne pensons pas qu'il soit impossible que Nietzsche gagne du terrain; le contraire nous étonnerait. Les nouveaux systèmes philosophiques tendent de plus en plus à rendre facilement adaptales la prestigieuse synthèse nietzschéenne. Tout, dans la vie moderne, prépare le terrain à une conception nouvelle ; les vieux cadres se brisent de tous côtés, la science elle-même aboutit à des doutes, les conquêtes succèdent aux conquêtes, et le vieil édifice de la pensée en est ébranlé. La certitude n'est plus où la découvraient jadis ceux qui n'étaient pas des croyants; on se heurte maintenant de tous côtés à de

grands problèmes infinis. Les penseurs religieux, aux yeux de qui cette incertitude se décèle, se hâtent trop cependant d'en tirer une conclusion avorable à un retour vers les superstitions dont nous avons vécu, dont ont vécu nos ancêtres, et qui n'ont pour elles que la force d'être traditionnelles. Ce ne sera bientôt plus assez. Nos âmes désemparées auront besoin demain de superstitions nouvelles, quand l'homme sentira la nécessité de se ressaisir, ou de s'abandonner à de nouvelles certitudes. L'inquiétude contemporaine est un signe de renouveau, et des tourmentes scientifiques, intellectuelles et sociales surtout, sortira une foi nouvelle, plus vivante, plus personnelle.

Nous voici revenu à cet *Ecce Homo* que l'on différa de publier pendant près de vingt ans et qui aussitôt paru en Allemagne a été épuisé. Une traduction française vient de nous en être donnée par M. Henri Albert. Ce livre de confession hautaine nous est un précieux renseignement sur la manière dont Nietzsche lui-même voulait que l'on considère son œuvre; et le point de vue d'orgueil auquel il se place est tellement différent de ceux auxquels nous sommes habitués qu'on est dès l'abord saisi par la frénésie de ce style prophétique et messianique. Ce n'est pas un homme qui propose et défend des idées que nous trouvons, c'est un demi-dieu qui proclame la religion nouvelle. Dès la préface il est question du *Zarathoustra:* « Avec lui, dit Nietzsche, j'ai fait à l'humanité le plus beau présent qui lui fut jamais fait. Ce livre, avec l'accent de sa voix qui domine des milliers d'années, n'est pas seulement le livre le plus haut...il est aussi le plus profond (1). » Il dit encore plus loin : « Pour pouvoir comprendre quelque chose à mon *Zarathoustra*, il faut se trouver dans une position analogue à la mienne, avec un pied *au delà* de la vie (2). » Il parle à plusieurs reprises du devoir que l'on a de se considérer soi-même comme une fatalité, et cherche à tout bout de champ à se faire connaître comme tel. Notre philosophe veut se placer hors du temps, hors des peuples; Allemand écrivant en allemand, il revendique une origine polonaise que semble prouver son nom, et se réclame de la culture française. Nul n'a jamais été plus dur que lui envers l'Allemagne. Ainsi faisant,

(1) *Ecce Homo*, p. 14.
(2) Id., p. 27.

le chantre de *Zarathoustra*, le critique de la *Généalogie de la Morale* donne à ses écrits un caractère d'universalité qui les doit rendre sympathiques à tous les peuples. On peut encore noter dans ce sens son amour pour l'Italie, et toute la partie de son existence qu'il a vécue en Suisse. Si Frédéric Nietzsche a atteint à une renommée universelle il faut reconnaître qu'il s'est placé dans les meilleures conditions possibles. Chacun reconnaîtra volontiers pour sien ce génial *heimatlos* (1).

La très sincère antipathie que portait le philosophe antidécadent à l'art automnal et merveilleux de Wagner a fait beaucoup, et sans que cela soit voulu cette fois, pour faire connaître Nietzsche. Partout où pénétrait l'œuvre du musicien, et l'on sait quelle fut sa vogue, quelle est encore son influence, partout il y restait attaché le nom des pamphlets nietzschéen : *le Cas Wagner* et *Nietzsche contre Wagner*, réunis dans un même volume avec *le Crépuscule des Idoles* (2). Mais ces explications-là m'apparaissent vraiment comme trop secondaires quand j'étudie un aussi haut génie que l'auteur du *Zarathoustra*. L'*Ecce Homo* nous montre tout l'orgueil du poète-philosophe, cet orgueil si hautain à la fois et si sincère qu'il semble surhumain.

Du désordre social et intellectuel, dont sont tissues nos vies contemporaines, d'un chaos prodigieusement riche, il est nécessaire que jaillisse une discipline, qui lui donnera sa pleine valeur en lui substituant un état d'ordre. Le fait est si patent qu'un coup d'œil même fort rapide sur notre époque a bien vite fait de mettre en lumière les efforts que l'on tente de tous côtés pour aboutir à quelque résultat positif. On cherche dans toutes les voies des solutions sociales. Les uns peuvent faire abstraction du besoin religieux, natif chef l'homme, et tablent sur l'impossibilité d'un homme différent en tous points de l'homme humain. La plupart des tentatives anarchistes, dont les seules outrances ont attiré l'attention, et que l'on condamne sans les connaître, sont toutes nées d'une généreuse et vaine utopie. D'autres à qui n'échappe pas non plus le désarroi de l'âge moderne, se tournent vers le passé et font le

(1) Sans patrie.
(2) A noter ici le jeu de mot allemand dirigé contre Wagner : Götterdämmerung et Götzerdämmerung.

rêve illusoire de retourner en arrière, d'abolir toute une période d'histoire, pour revenir à un état que l'éloignement des temps fait apparaître d'autant plus désirable que riche en certitudes et dégagé à nos yeux de ses contingences contemporaines.

Voici avec Nietzsche une solution religieuse.

Laissant de côté les questions du progrès scientifique, qui influe moins qu'on ne veut le dire sur la direction de notre vie, Nietzsche s'est attaqué directement et avant tout au domaine moral, qui est le plus essentiellement vital. Il faut considérer ici le terme de moral dans son acception la plus large, avec tout ce qui se rapporte aux domaines de la sociologie et de l'esthétique. Nietzsche n'a eu comme ennemis que les contempteurs de ses idées, que les piliers du christianisme. Tous ses efforts ont porté contre la religion chrétienne. Il n'a attaqué Kant et Wagner avec tant de virulence que comme représentants et restaurateurs religieux. Rien ne lui déplaisait plus que la tentative kantienne de justifier rationnellement la morale du christianisme, ou que celle de Wagner dont le génie musical rendait dangereuse l'inspiration chrétienne et mystique. C'est à la religion, à l'esprit religieux des temps révolus, que Nietzsche a livré ses batailles. Il sentait impérieusement l'insuffisance actuelle des disciplines religieuses. Il s'est proposé de donner à l'humanité nouvelle une doctrine plus adéquate à ses aspirations, plus concordante à son état. On peut faire un système nietzschéen des objections d'ordre divers et de réelle valeur logique. Mais il y a trop loin de la logique raisonnable aux besoins de l'évolution. Je me propose cependant d'examiner plus loin les principales objections que l'on a pu formuler. Je veux m'occuper pour l'instant du problème psychologique que le cas Nietzsche nous propose, et de l'aspiration qu'avait le philosophe de la Volonté de puissance à se poser en prophète.

Qui, hors lui, a jamais osé écrire, aussi simplement, des phrases comme celles-ci : « Celui qui m'a vu durant les soixante-dix jours de cet automne, où sans interruption je n'ai écrit que des choses de premier ordre, des choses que personne ne pourrait imiter ou m'enseigner avec la responsabilité des milliers d'années qui vont venir... (1). » Ou encore comme

(1) *Ecce Homo*, p. 70.

celle-là : « A l'âge de sept ans, je savais déjà qu'aucune parole humaine ne pourrait jamais m'atteindre... (1). »

Dans un chapitre suivant, le caractère prophétique que Nietzsche veut que l'on attribue à son œuvre dans l'avenir se dessine bien nettement et ne saurait laisser de doute à se sujet. « Il viendra un jour — dit-il — que je ne saurais préciser, où l'on aura besoin d'institutions qui enseigneront ma doctrine, qui enseigneront à vivre comme je m'entends à vivre. Peut-être alors créera-t-on même des chaires pour l'interprétation de *Zarathoustra* (2). » A quelques lignes de là, ce passage encore où notre philosophe rappelle une réponse qu'il fit à propos du même *Zarathoustra* : « En comprendre six phrases, c'est-à-dire les avoir vécues, cela suffirait à vous élever parmi les mortels à un degré supérieur à celui que les hommes « modernes » pourraient atteindre (3). »

L'*Ecce Homo* nous présente ensuite une histoire des livres de Nietzsche, et en ce qui concerne le *Zarathoustra* on voit qu'il le représente presque comme lui ayant été révélé : « J'ai été surpris par Zarathoustra (4). » L'ouvrage que je viens de citer tant de fois, et qui est capital au point de vue de la connaissance psychologique de Nietzsche et de son œuvre, est plein de renseignements très intéressants au point de vue auquel nous nous sommes placé ici. Cependant, je ne veux pas accumuler les citations, il ne me semble pas que cela soit utile. J'ai voulu indiquer le caractère prophétique que l'éloignement des années pourrait conférer à la révélation nietzschéenne. On ne sait jamais comment se forme une légende, mais les précisions ont vite fait de disparaître, et les récits contradictoires ennemis de toute certitude finissent par revêtir la figure d'un grand homme de je ne sais quoi de lointain, d'attirant et de vague. Et cela ne va pas, comme on le pourrait croire, en raison inverse de la célébrité d'homme, bien au contraire. Plus on parle, plus on disserte sur quelqu'un, plus chacun apporte quelque contribution personnelle, involontairement faussée, à l'édification d'une réputation. Si le cercle d'influence s'élargit et atteint au peuple, ce dernier a bien vite fait de prêter au grand homme qui le subjugue tous les traits qui comportent

(1) *Ecce Homo*, p. 71.
(2) *Ecce Homo*, p. 72.
(3) *Ecce Homo*, p. 73.
(4) *Ecce Homo*, p. 124.

quelque matière à son étonnement. La personne d'un fondateur de religion, pour peu que sa doctrine ait du succès, ne tarde pas à s'enrichir de nombreux traits étrangers, de traits impersonnels qu'on lui attribue, et de toutes les fables, de tous les contes dont est imprégnée l'âme du peuple, et dans lesquels le nom du héros seul varie. Je sais, quant à moi, une touchante légende — déjà — au sujet de Nietzsche ; je l'ai entendu raconter à plusieurs reprises par des Allemands, et je ne puis l'affirmer, mais je ne crois pas beaucoup trop m'avancer en ajoutant qu'elle a même été publiée. On m'a assuré qu'elle émanait de Mme Lou Andréas Salomé; néanmoins je ne puis donner aucune précision à ce sujet. Nietzsche, au dire de ce récit, n'aurait pas naufragé dans la folie ; ce que l'on rapporte de sa crise et de son internement ne serait qu'une histoire mensongère ; considérant son œuvre comme terminée, il se serait retiré dans la solitude pour voir, sans plus se mêler à la fièvre des luttes, ses idées les plus chères fructifier et conquérir le monde. Il n'est pas nécessaire que je démente ces dires ; je ne les rapporte ici que pour montrer comment déjà une légende tente de se former autour de Nietzsche, et je pense que cela est très significatif. On a de même commencé à parler, en Allemagne, d'un Nietzsche rénovateur du christianisme; je me garderai d'insister sur une telle interprétation. J'ai indiqué dans le début de cet article les raisons pour lesquelles une religion nouvelle ne me paraissait pas impossible, pas improbable même, et comment, le cas échéant, l'œuvre splendide de Nietzsche et sa personne un peu lointaine pourraient avoir des chances d'être considérées comme prophétiques.

La principale objection que l'on puisse présenter à cette thèse réside dans le caractère individualiste de la philosophie de Nietzsche. Je ne veux naturellement parler que du génie intellectuel; on en trouverait sans doute une foule de l'ordre sentimental. Mais le fondement individualiste du nietzschéisme paraît à de nombreuses personnes, même fort bien disposées pour ce genre de philosophie, un écueil infranchissable. Je ne pense pas qu'il faille y attacher une si grande importance. Sans doute pris au pied de la lettre dans son état actuel, le système nietzschéen n'est pas adaptable à la foule : son mépris des faibles et des esclaves ne peut convenir au peuple. Mais

il ne faut pas perdre de vue que si jamais ce système philosophique se transformait en religion, il perdrait ce caractère et présenterait immédiatement un dédoublement. Il y a dans toutes les religions deux disciplines, une pour la masse, une pour l'élite, les exemples ne manquent pas et l'histoire est là pour nous le prouver.

Tandis que, dans sa vitalité, dans sa forte joie presque mystique, dans son dionysisme qui illumine la vie, la doctrine de Nietzsche pourrait pénétrer jusqu'à la foule, au contraire la partie plus hautement philosophique prendrait un caractère ésotérique et deviendrait l'apanage de l'elite. Zarathoustra, prophète du Dieu nouveau, fondateur de religion, resterait pour les initiés, c'est-à-dire pour les intellectuels, un philosophe génial. La nouvelle doctrine prêterait à une nouvelle théocratie, et supposant que la question sociale si pressante à l'heure actuelle trouve enfin une solution comme il est nécessaire qu'il se fasse, dans la paix retrouvée après un bouleversement profond, la foi nouvelle s'établira fortement. Tant il est vrai que jamais un peuple ne peut se passer d'une religion ; l'histoire est là, et l'archéologie même, qui nous prouvent cette impossibilité. Les notions les plus diverses sont susceptibles d'être faites religieuses, et Nietzsche avec son surhomme et son retour éternel, transformés comme ils le seront par l'interprétation populaire, offriront une voie nouvelle et suffisamment large au mysticisme latent dans les âmes des plus simples.

Je crois à la possibilité qu'il y a de tirer de la pensée nietzchéenne une discipline nouvelle assez généreuse et assez souple pour satisfaire à la fois aux besoins de croyance du peuple et aux âmes des plus hauts penseurs.

Qu'on veuille bien ne voir dans les lignes qui précèdent ni un vain jeu de dialectique, ni un tissu de prophéties. Le problème dont j'ai esquissé une solution est des plus graves et des plus actuels ; je n'aurais pas l'outrecuidance de prétendre y apporter une réponse définitive. Mon but n'a été que d'exposer le plus nettement possible la situation actuelle que nous occupons vis-à-vis du problème religieux, que de faire la psychologie d'un grand poète philosophe considéré comme prophète, que d'indiquer enfin la possibilité d'une solution. Il y a dans Nietzsche une part de lyrisme grandiose et mystérieux qui lui permettrait plus qu'à nul autre de conquérir les masses

populaires chez lesquelles la raison sentimentale sera toujours plus forte que la raison raisonnante.

Nietzsche prophète, fondateur de religion, ou seulement philosophe, que nous importe, sa figure restera toujours, pour ceux qui l'ont lu et aimé, aussi belle et aussi pure. Mais étant donné le problème religieux que notre époque nous propose et dont demain réclamera impérieusement la solution, peut-être n'était-il pas complètement inutile d'en indiquer une qui n'a tout au moins contre elle que d'être possible.

GEORGES BATAULT.

LE « BRAND » ÉPIQUE D'IBSEN

(*Suite* [1])

—

AU TEMPS DE L'ADOLESCENCE

C'était un samedi soir de paix et de calme,
cette paix merveilleuse que chacun a connue, —
cette paix bien reposante et pleine de douceur,
quand le soleil est bas et la semaine finie, —
cette paix qui ressemble au sentiment d'attente
dans une maison, quand on va chercher la lampe,
car tout est prêt pour la fête, la table mise,
et l'heure sonne : les hôtes vont arriver. —

Mi-voilée dans la brume solaire est la grande ville (2)
au fond du fjord parmi les jolies villas d'été.
Elle est si blanche, si luisante, si neuve !
un enfant de l'époque en toilette du dimanche.
Des banderoles flottent sur la rive et le port,
où l'on voit les vaisseaux en foule, par rangées, —
mais une seule flèche monte vers le ciel,
et désigne celui qui lui donne son nom.

On dirait que la marche hâtive de la vie
n'a laissé qu'un doigt pour indiquer le ciel —
que le peuple a construit tout en bas dans la foule
en vue de mille buts de valeur plus grande :
car voyez comme la ville prend de l'embonpoint, —
comme elle s'étale dans la grasse vallée ;
elle a pour ce travail des bras sans nombre,
et elle croît toujours, mais non pas en hauteur.

Des îles couvertes de feuillage sortent du fjord
et se bercent comme des têtes de tritons couronnés,
lorsqu'on voit le pays du haut des larges collines
qui montent du fond de la vallée, au nord.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 290.

(2) Il s'agit de Kristiania, dont la population, à l'époque où Ibsen écrivait Brand, n'était pas de 50.000 habitants (aujourd'hui 280.000). L'unique église existant alors, qui eût une flèche, est la peu intéressante « église de Notre-Sauveur ».

Mais en arrière, allant de l'autre côté,
on descend vers une région fermée
avec lac d'eau douce, forêts, rivières rapides,
landes et une ceinture de sommets abrupts.

Sur l'arête d'où cette double vue apparaît,
deux enfants de douze à treize ans sont étendus.
L'automne approche. Seul le chaume est encore
dans les champs, où l'on est en train de le lier.
Mais le soleil donne encore une chaleur d'été,
il y a du feuillage aux arbres jaunis ;
on est au samedi soir, on a congé :
c'est pourquoi notre couple est étendu dans l'herbe.

L'un des deux était un blond clair, — de ceux
qui regardent le monde avec des yeux vifs,
profonds, un peu petits, mais hardis et légers,
ivres de soleil, faits pour réussir en se jouant.
A l'ombre du chapeau placé sur l'oreille,
les deux mains croisées sous le menton,
couché sur le ventre, à son aise, il regardait
le fjord, le pays, la ville, où le soleil brillait.

L'autre, assis, tournait le dos au soleil.
Il regardait vers le nord la région fermée
où le torrent bondissait, où les meules de charbon fumaient,
où le lac s'assombrissait dans l'ombre du soir.
On entendait tout là-bas les coups de la forge,
mêlés au bruit des chutes et au battement des roues.
Un bateau glissait à lents coups de rames ;
alerte, un canard sauvage volait sur l'eau.

A peine pourtant jouissait-il de la vue,
à peine savait-il même ce qu'il voyait.
Assis, un genou ramené contre sa poitrine,
il sifflait quelques mesures d'une chanson.
Il semblait que sa pensée errât au hasard, —
qu'il chantât un chant de lui-même oublié, —
qu'il regardât au-delà de ce qu'il voyait, —
que quelque chose d'invisible fût caché derrière.

C'était un enfant, de ceux qui paraissent vieux, —
que la troupe turbulente des camarades

ne parvient pas à rallier à ses jeux, —
qui, tranquilles, regardent et se suffisent.
Ses cheveux étaient noirs, mais fins, longs et lisses ;
ses traits étaient musclés, saillants, tendus ;
pourtant ils étaient empreints de gravité.
Ainsi, quelqu'un qui veut, mais qui sait attendre.

Un nuage blanchâtre monta derrière la ville, —
puis un autre, et les détonations suivirent,
tant que ville et côte furent cachés sous la fumée,
comme sous l'aile d'un vaste cerf-volant.
Cela fit tressaillir le garçon blond ;
couché, il compta : « Seize, dix-sept, dix-huit — »
et ainsi de suite, jusqu'à ce que le tonnerre se tût, —
alors il cria : « Attention, la frégate va partir !

« Il y a de la musique à l'arrière. Quel bruit !
Regarde comme l'écume jaillit autour de l'étambot !
Oh ! elle peut trotter ! Avant que la cloche sonne
demain matin, elle sera au port.
Pense, si alors on était chez soi !... Si l'on pouvait
aller avec les autres, monter à bord !...
Là-bas il y a de grands bois de hêtres,
et la ville est au bord du large fjord.

« Là-bas, derrière les montagnes qui bleuissent
au-delà du fjord, je t'assure que c'est beau.
Mon père a une ferme dont la pente descend
au midi jusqu'à une baie boisée.
Le dimanche matin, c'est charmant chez nous.
Surtout en été, comme tu penses.
Sur la table, la bible illustrée est sortie,
et tout le monde a mis ses plus beaux habits

« Les portes vitrées sont ouvertes sur le jardin,
sable et genièvre sont répandus sur les marches ;
le drapeau est hissé sur la hampe de la haie,
la palissade des rosiers brille toute rouge ;
et les pigeons sont nourris de pois ; —
il y en a un bleu qui est tout familier.
Nous leur faisons les honneurs. Nous recevons,
et l'on se tient dans la grande véranda d'entrée.

« Dans la galerie est un brick avec voiles et mâts.
Il a des cuisines qui soufflent de la fumée.
Nous devons jouer avec. Puis arrive tante
avec les enfants de la ville en visite.
Il y a un vieux qui les conduit d'habitude ;
il a une voiture jaune très grande et large.
Longtemps avant de les voir, nous les entendons ;
et si nous allons au devant, nous montons avec eux.

« Puis nous sautons dans le jardin toute la journée
et jouons à la chasse autour de la grande haie.
Et tante a une fille ; — elle est gentille ;
elle s'appelle Agnès ; on ne la prend jamais.
A midi, on nous donne des confitures avec le rôti,
et nous devons manger à la table des grands ; —
mais le plus amusant vient après ; maman,
papa et tante sont alors toujours du jeu.

« Tard dans la soirée, la voiture est à la porte ;
ils ne veulent pas partir, car personne n'est las ; —
mais il y a loin jusqu'à la ville, il faut rentrer,
et on nous permet de les accompagner jusqu'au tournant.
Là nous disons bonsoir, et ils peuvent trotter.
Quel calme ! Que la brume est blanche sur les prés !
Sur la colline nous entendons le râle de genêt.
Mais maman nous appelle. Il faut aller au lit. »

Il écoutait, celui qui avait le dos au soleil.
Il se tourna vers son camarade à demi,
et dit : « Raconte-moi d'autres histoires pareilles
de là-bas — avant ton arrivée à l'école.
Fais bien attention de te rappeler tout.
Ce que tu as rêvé, il ne faut pas l'oublier. —
Mais dis-moi d'abord si c'est l'habitude
de jouer avec sa mère, dans ton pays ? »

Et l'autre raconta toutes sortes de choses
en désordre, comme elles lui passaient par la tête.
L'ami le regardait. Ses yeux étaient fixes,
comme s'il eût voulu voir au dedans de lui.
Soudain, il rit et cria : « Non, arrête-toi !
Je ne le croirais pas, quand le prêtre le jurerait.
Tu l'auras lu, sans doute, et tu le racontes !
Fi, ce n'est que mensonge à chaque mot ! »

Il se coucha sur le dos, les pensées hérissées ; —
son cou reposait sur la paume de sa main,
il glissa son bâton dans la bride de son chapeau,
qu'il fit tournoyer en larges cercles.
Il regardait en l'air tout en jouant couché.
Mais soudain, — comme si le jeu lui eût paru vide, —
il jeta son bâton, se tourna à demi,
et désigna le Nord par delà les collines :

« Chez soi — c'est toujours loin dans le Nord »,
dit-il, faisant à peine attention à l'autre,
et il répéta les mots échappés de sa bouche
en écartant ses longs cheveux noirs de son front. —
« Un samedi soir — ces mots ont un son de cloche ;
un chant — ce mot sent les aiguilles de sapins ;
mensonge — mot à se frotter contre, comme la soie ;
un foyer — c'est toujours fermé au midi.

« Maintenant je peux voir, il me semble, un foyer.
C'est l'hiver. Pas de neige, mais un froid sec.
Sur la grève gît un vaisseau hors d'usage.
Le névé brille à la crête du mur de la montagne.
Comme le fjord est triste et noir ! Il dort.
Les grands nuages s'y réfléchissent. —
Qu'il serait bon de s'envoler et d'être libre ! —
Mais il n'y a personne qui fasse le saut.

« Oh ! les vilains rêves qu'on peut avoir au foyer !
Je sais un garçon qui rêva tant qu'enfin
le soleil et les chansons n'existaient plus,
et tout ce qui était chez lui lui était étranger.
Car son rêve le forçait à regarder en lui-même,
comme le tourbillon fascine qui regarde le courant ; —
et le garçon y regardait, les yeux fixes,
et tournait avec lui.... Voici le rêve qu'il eut.

« C'était un soir de Noël, il était malade.
Il sentait un cercle de fer lui serrer la tête ;
ses tempes battaient, ses bras étaient las et mous ;
dans ses veines coulaient du feu et de la glace.
Sa mère, plus malade, était dans la chambre voisine,
et dans la troisième on entendait râler.
Son père y était couché, tordu par la goutte ;
car il était le plus malade des trois.

« On avait eu beaucoup à faire toute la journée,
car le médecin était venu, et le prêtre.
Tout était de nouveau calme, comme avant une fête ;
seul le son de la cloche traversait le fjord.
Elle sonnait la Noël et le garçon l'écoutait,
les yeux clos, tandis qu'il grelottait en sueur.
Alors il entendit qu'on entr'ouvrait la porte ; —
un moment passa — il entendit qu'on pleurait.

« C'était la vieille servante, entrée à pas de loup.
Elle croyait son sommeil lourd et profond.
Il perçut des larmes tomber ; elle soupira :
« Voilà que ton père est mort, pauvre insecte ! »
Elle arrangea son lit qui n'avait pas été fait
depuis bien des jours, lui tapota la joue,
tira l'oreiller, ramena la couverture,
et glissa hors de la chambre, légère comme un souffle.

« Il entendit la pendule pendant qu'elle était là.
Ses pensées bouillonnaient comme un torrent fangeux.
Il essaya de discerner, — mais c'était difficile, —
ce qui était vrai et ce qui était rêve.
Il dormait. Et il rêva qu'il était éveillé, —
et qu'il faisait sombre. Il cria ; — pas de réponse.
Il perçut, comme une lueur nébuleuse dans la brume,
ce que la servante avait murmuré sur son père.

« Il rêva qu'il se levait, qu'il était debout.
Personne ne venant, il voulut voir lui-même.
A tâtons, il sortit. Tout son corps frissonnait ;
les oreilles lui tintaient ; les genoux lui manquaient.
Il rêva que l'âtre était sombre et éteint, —
que tous dormaient, — que la nuit était avancée.
Mais de la lumière brillait dans la chambre du père ; —
il s'y dirigea, mit la main au loquet.

« Il se glissa — longeant le mur — jusqu'à un coin —
Deux chandelles étaient placées au pied du lit.
Son père était étendu sur le dos, un livre
sur la poitrine, serré entre ses deux mains.
Son visage semblait plutôt jaune que pâle ; —
sa peau était tendue, ses poignets tout minces ;
ses jambes s'allongeaient, nettes, lamentables ; —
et sur elles, souples, tombaient les plis du drap.

« C'était tranquille et froid comme dans une église.
Il sentit l'odeur de la toile moite.
Puis il y eut sur la galerie des pas légers : —
on ouvrit doucement la porte de la chambre.
Il tressaillit. Epouvanté, il regarda autour de lui,
et se recula davantage dans son coin ; —
à ce moment, il lui sembla voir entrer
une femme en chemise de nuit, un bougeoir à la main.

« Elle alla vers le lit. Elle chancelait ;
il vit qu'à chaque pas elle s'affaissait ;
d'une main elle se protégeait contre la lumière ;
il pouvait entendre comme elle haletait.
Soudain elle leva le bras, droit et raide, —
et cria d'une voix rauque et enrouée :
« Voilà pour avoir gâché ma vie ! » — —
et elle frappa le cadavre sous l'oreille.

« Comme si fût achevée sa journée de travail
par ce coup de poing sur la joue du mort,
elle se retourna et partit, — et la lumière
tomba sur un visage qu'il reconnut.
Elle ressemblait à deux êtres qui l'avaient effrayé
avant qu'il pût exprimer la terreur en paroles.
Elle ressemblait à l'aigle sur la porte du grenier (1) ; —
mais elle était plus semblable encore à sa mère. —

« Il se réveilla, fort comme l'acier, trois jours après.
Son père était mort, bien que le reste fût un rêve.
Il n'en souffla mot. Toutes les filles cousaient
les robes noires ; — elles paraient le deuil.
Et le tailleur du village arriva, le matin ;
il fallait habiller le garçon ; pense, quelle joie !
Puis une voiture part pour la ville. Tout est calme.
On prend le café sans parler, on est triste, on chôme.

« Un soir vint le cercueil. Il était cher et beau.
Avec de l'argent sur le couvercle, je me rappelle.
Puis il vint de la ville des coiffes crêpées neuves,
on acheta partout des feuillages pour couronnes.

(1) Le grenier (stabbur) d'une ferme ou d'une habitation de la campagne, en Norvège, est un bâtiment distinct, construit en bois sur des pieds de maçonnerie ; un pont de bois ou un remblai de terre conduit à sa porte. Le stabbur est souvent le plus orné des bâtiments de la campagne.

Puis les aiguilles de sapin. Quand tout fut prêt,
la maison de la veuve fut si pleine d'odeurs
de fleurs, d'aiguilles, de verdures variées, que le garçon
depuis lors a senti, dans l'été, une odeur de cadavre.

« Vint enfin le jour de l'enterrement. Les barques
amenèrent à la rame les gens de la paroisse.
On entendait dans la maison des larmes à demi étouffées ;
dans la grand'salle était placé le noir cercueil.
On s'y réunit, et le prêtre parla
des souffrances, de la mort, du repos de la tombe ;
mais surtout il peignit si bien le deuil de la veuve
que les femmes de la maison pleuraient, — mais le garçon riait.

« Il en rit bien des jours ; mais en cachette.
Pourtant une fois il rit tant qu'il éclata.
C'était un jour où, suivant son habitude,
il mit la main sur les journaux de la ville.
Il vit imprimé, avec croix et bordure noire,
dans le numéro du sept janvier :
« Le vingt-quatre du mois dernier,
la mort m'a séparée de mon époux aimé. »

« (1) [Comme elle fut active, dès qu'elle fut sur pied!
Depuis le grand matin jusque tard le soir
elle allait, occupée à diriger la maison ;
elle-même mettait la main à tout, ne se fiait à personne.
Et tout était fait en silence et vite
comme par un malade qu'un devoir ronge;
il semblait qu'elle eût une terreur du repos,
de l'obscurité, des pensées, et de tout cela].

« [Il y avait à la maison un petit chien tacheté,
que le garçon aimait de tout son cœur.
Un jour, vers la fin du printemps,
le garçon jouait avec le petit chien.
Ils étaient couchés sur le sable, dehors, contre le mur,
le chien remuait la queue, le garçon le caressait ; —
je ne sais quelle lubie lui traversa la tête ;
il se leva, et alla chercher le marteau.]

(1) Cette strophe est biffée dans le manuscrit le plus ancien, et le manuscrit le plus récent, pour ce chant, s'arrête là. Les quatre dernières strophes, pour cette raison, sont placées entre crochets. Il en est de même des dix-huit premières strophes du chant suivant, qui figurent seulement dans le manuscrit le moins définitif.

« [Il le brandit ; le chien grogna ; le garçon le frappa ;
le chien roula, cria, se releva et tomba,
il semblait implorer ; puis il se retira
sous l'escalier, en hurlant et boitant.
Mais, à ce moment, alors qu'il n'avait pas
encore pleinement compris la barbarie de son acte,
sa mère, debout près de lui à la porte du grenier,
grande, maigre, grise, lui demanda ce qu'il y avait.]

[« Dis, pourquoi le frappes-tu ? » criait-elle en colère ;
il frissonna ; de la glace lui coulait dans les veines ;
d'une mère émane de l'effroi, comme on sait, —
pourtant il se raidit et leva la tête ;
il tenait encore le marteau derrière lui,
la main crispée sur le manche, le bras raide,
et répondit avec un regard de défi :
« C'est parce qu'il a gâché ma vie! »]

[*Ici s'arrête le fragment de ce chant.*]

SUR LA GRANDE MONTAGNE

[Il est en Norvège une haute région (1) ;
à l'est elle monte lentement de la vallée,
à l'ouest elle tombe brusquement au fjord ;
cette région est l'empire morne du désert.
La bruyère brune y remplace la forêt,
la mousse seule y prospère parmi les pierres,
le glacier y étend son manteau de neige,
là vit le renne, sans alarme et solitaire.]

[Nul chemin n'est tracé dans ces parages,
terre d'égarement pour le pied et l'esprit ;
tantôt le névé tournoie comme la fumée d'un incendie de forêt,
tantôt il s'étend comme une toile plissée,

(1) La description qui suit, et qui sera reprise dans le chant suivant, est celle d'un pays qu'Ibsen avait parcouru deux ans avant de commencer Brand, dans les premiers jours de juillet 1862, ayant obtenu une subvention pour y étudier les chants et contes populaires. Le paysage décrit est d'ailleurs composé. D'après M. L.-M.-B. Aubert, professeur à l'université de Kristiania, compagnon d'Ibsen dans ce voyage, il paraît s'agir ici surtout de la descente d'une vallée de montagne, la Fortun, vers le Lysterfjord, bras extrême du Sognefjord, qui s'enfonce dans la région de l'immense glacier du Jostedal. C'est là que se place la scène du premier acte du *Brand* dramatique.

tantôt des cimes nues font signe au plateau,
tantôt elles s'enveloppent d'un épais voile de brume ;
un bâton, un tas de pierres, montrent le chemin
par la gorge emmurée au nord et au sud.]

[C'était un matin d'été frais et paisible.
Près de l'endroit, sur la croupe large du plateau,
où le ruisseau, réduit à une double source,
s'écoule du marais vers l'est et vers l'ouest, —
un petit groupe de gais amis était assis
avec des jeunes filles pour un festin ;
la bruyère brûle sous la bouillotte,
et le vin scintille à la claire lumière.]

[Sans doute gens fortunés, ceux qui sont là ;
car ils ont guide, cheval et bagage,
drapeau hissé, chapeaux parés de feuillage,
et la nappe est mise sur le molleton de bruyère.
Parmi les jeunes gens en voici un qui chante ;
il y a comme du soleil dans sa chanson ;
près de lui repose une jeune fille, légère
comme l'oiseau qu'une branche de saule balance.]

[Tantôt on plaisante, le rire éclate par salves,
puis la gaieté s'apaise au moment le plus fort,
paroles et attitudes montrent bien
que notre banquet est une fête d'adieu.
Dans le groupe un homme est debout, non pas âgé,
pas jeune non plus, mais fort, en pleine vigueur ;
il se tourne vers deux des jeunes gens, ce couple
dont les fronts sont auréolés de joie.]

[Il remplit son verre et le choque pour demander le silence,
il rit en lui-même, puis il commence ainsi :
« Notre Seigneur savait très bien ce qu'il faisait,
lorsqu'il vous a fait rencontrer chez moi.
On t'avait envoyée languissante de la ville,
Agnès, pour respirer l'air sain de la montagne,
pour humer le soleil, la rosée, les sapins, —
et puis *il* est venu, comme tombé du ciel.]

[« Il est venu, sa boîte de couleurs sur le dos,
il rentrait chez lui du sud, de longs voyages,

il était fort et sain, hardi et confiant,
et son cœur était plein de mille chansons.
Il cherchait la beauté, disait-il, sur le fjell,
parmi les pins de la lande, près du ruisseau des bois,
dans la fuite éperdue des nuages au ciel, —
il t'a rencontrée, — il a trouvé la source de beauté.]

[« Alors, il a peint son plus beau chef-d'œuvre,
il a peint les roses de la santé sur tes joues,
il a peint deux yeux brillants de bonheur —
et puis un sourire qui pénétrait l'âme ;
je compris bientôt que moi, ton vieux docteur,
j'étais inutile pour cette cure-là ;
ses chants valaient mieux que des décoctions,
mieux même qu'un bain dans la nature de Dieu.]

[« Inutile, vraiment ? Non, je ne le fus pas ;
ce fut bien moi qui l'arrêtai un jour,
en habits de voyage, son sac prêt,
et qui lui rappelai un acte nécessaire,
un acte que tous deux vous perdiez de vue
parmi les rêves, dans vos ébats et vos jeux ;
quel acte ? Tout simplement de vous fiancer ; —
Pourquoi ? Il avait oublié de demander ta main.

[Il avait oublié sa demande, toi de répondre ;
vous jouissiez de l'heure qui vous était donnée ;
vous pensiez bien que le jeu pourrait durer
autant qu'une fête d'été, un jour entier.
Vous pensiez ? Non, justement, vous ne pensiez pas,
et surtout pas à édifier votre avenir ;
vos âmes chantaient, vos bouches et vos yeux riaient, —
semaines passaient dans l'ivresse d'une nuit de fête.]

[« Alors il me fallut bien agir, n'est-ce pas ?
Je demandai pour lui, je répondis pour toi.
Je pris vos deux mains et les réunis,
tout fut ainsi réglé, et bien en ordre.
Puis une fête se prolongea pendant trois jours ;
nous avons escorté le jeune couple qui part ;
maintenant, amis, c'est l'heure des adieux ;
car nous devons les quitter ici, elle et lui.]

[« Bientôt notre vallée sera calme comme avant,
seule la rivière chantera sa vieille chanson,

le soleil va baisser, l'hirondelle fuir (1),
nous n'aurons plus qu'un écho du souvenir ;
ainsi le coudrier jaunit à la chute des feuilles.
champs et prés gèlent et l'hiver arrive, —
une nuit, — et plaines et coteaux sont blancs, —
mais vous entrerez au clair été du bonheur.]

[« Vous irez d'abord par les hauts sommets muets,
puis vous descendrez au fjord profond à l'ouest ;
là vous attend le cheval d'Égir (2), tout fumant, —
il vous conduira chez vous pour la noce ;
puis vous gagnerez ensemble les pays du midi,
tels de jeunes cygnes à leur première envolée ;
vous y vivrez une vie d'été toute de joie,
exquise comme un rêve, belle comme un conte.]

[« Car le bon vent de l'allégresse protégera
votre barque voguant sur la mer de la vie ;
c'est au drapeau du bonheur que vous devez le serment, —
un ban de deuil vous aurait conduits à la tombe ;
vous étiez faits, et de cela soit louée
la main qui tresse les fils des destins,
pour être pèlerins de la route du paradis
à travers de beaux pays et en chantant.]

[« Aussi je veux, par ce matin de dimanche,
bien que médecin, et profane, et non prêtre,
conjurer pour vous la douleur et le deuil,
et vouer votre vie à la fête de l'allégresse.
Au grand soleil cinglez à travers la foule,
que les étoiles pour vous scintillent chaque nuit,
que votre vie soit un jeu perpétuel,
enfants, et en jouant trouvez le ciel ! »]

[Il se tut. Derrière les mots rieurs
la pensée sérieuse épiait comme cachée ;
d'un doigt rapide il s'essuya les yeux
et vida son verre jusqu'à la dernière goutte.

(1) Le soleil va baisser, non parce que le soir va venir, mais parce que viendra l'hiver pendant lequel le soleil, à chaque midi, s'élève moins haut au dessus de l'horizon, phénomène surtout sensible en ces vallées étroites et escarpées, qui souvent, en hiver, ne connaissent le soleil que dans leurs parties orientées de l'est à l'ouest.

(2) Égir, le Neptune de la mythologie scandinave.

Cependant la jeunesse se pressait toute
avec les coupes pleines autour des deux,
tout souci fut banni qui pouvait peser sur
la frondaison légère qui couvrait leur ménage.

On raya de la langue tout mot évoquant
la seule pensée d'un lointain bruit d'orage,
on les couronna de feuilles et on les sacra
authentiques enfants de l'allégresse.
Et, de plus en plus impétueux, le groupe
fait une ronde sur la bruyère brune ;
on dresse haut la perche contre les lutins de nuit,
on évoque tous les elfes de lumière.]

(1) Puis une torpeur s'empara de ces agités.
Tarie était la source des transports joyeux.
Avec des poignées de mains vigoureuses et calmes,
on dit au couple un long adieu très sérieux.
Puis la troupe descendit à l'est dans la vallée,
et le guide lentement mena son cheval vers l'ouest ; —
mais debout sur le haut plateau restait, faisant des signes,
le jeune peintre seul avec sa fiancée.

Il agitait son chapeau, elle faisait flotter son voile,
en remercîment de chaque adieu envoyé,
en remercîment de chaque salut, toujours plus faible,
jusqu'à ce que la troupe eût disparu dans un tournant.
Ils se regardèrent alors, immobiles, un moment,
grave prolongement de la séparation ; —
puis un sourire frissonna sur leurs deux bouches,
tel le soleil frissonne entre les feuilles dans les bois.

Et ce sourire s'épanouit, tant que tout un monde
de bonheur, de jeunesse y brilla.
Oubliés, la troupe des amis et leur conduite,
comme on oublie le nuage sitôt qu'il est passé.
Ils ne regardaient pas devant eux, ni en arrière ;
ils voyaient seulement l'éclatante minute présente.
Ils ne voyaient pas les oiseaux de tempête effrayés,
fuir, ailes éployées, le fjord et la mer.

Ils bondissaient, gais frère et sœur, mains unies,
vers l'ouest, sur le brun tapis des hauteurs.

(1) De nouveau, à partir d'ici, le poème existe en deux manuscrits.

Il était mince et souple comme une bagnette,
elle touchait à peine la terre de ses pieds.
Elle se dégagea, et, riant, lui échappa,
lorsque, rapide, il voulut la ressaisir, —
la course devint une fuite, la plaisanterie un jeu,
et leurs paroles et leurs rires devinrent chant :

« Agnès (1), mon exquis papillon, —
je veux te prendre en jouant;
je tresse un filet aux mailles fines,
et les mailles sont mes chansons.

« Si je suis un papillon petit et sans tache,
laisse-moi boire dans les fleurs;
et si tu es un garçon qui as envie de jouer,
cours après moi, mais ne me prends pas!

« Agnès, mon exquis papillon,
maintenant j'ai tressé les mailles;
peu te sert ta fuite voltigeante,
bientôt tu seras prise au filet.

« Si je suis un papillon jeune et brillant,
j'ai plaisir au jeu et prends mon vol;
mais si tu me prends dans le filet; —
ne va pas toucher à mes ailes!

« Non, doucement ma main t'enlèvera,
et je t'enfermerai dans mon cœur;
là tu pourras jouer toute ta vie
le plus joli jeu que tu connaisses.

[« (2) Non, si je suis un papillon libre et joyeux,
la cage ne me convient pas;
je ne sais si la vie est longue ou courte,
mais je sais que la vie de papillon est exquise.] »

Ils s'arrêtèrent soudain. Ils étaient sur la pente
qui vers l'ouest se précipite en une crevasse.
Très bas au-dessous d'eux volait le milan,

(1) Dans le plus ancien manuscrit, Agnès s'appelle Dagmar.
(2) Cette strophe, biffée sur le plus ancien manuscrit, ne figure plus sur le plus récent.

et le guide, prudent, descendit de cheval.
« Allez lentement ici, dit-il au couple,
et, si vous voulez vous prémunir contre
tout ce qui peut vous arriver de mal sur cette rampe,
jetez deux bouts de bois en croix à vos pieds. »

Il marcha devant, les deux jeunes gens suivirent,
leurs cœurs battant d'une crainte silencieuse,
lorsque parfois un coup de vent chassait la brume
et montrait l'abîme, bientôt de nouveau voilé.
Elle s'accrochait à lui comme les enfants peureux, le soir ;
elle murmurait : « N'est-ce pas comme descendre
jusque hors la vie, hors la source chaude de lumière
descendre au plus profond, aux régions de la mort? »

Un nuage se leva, qui avait couvé
dans les plis de l'orage, au sein de la montagne,
et derrière le pays d'ombre, au fond du gouffre,
un monde se montra, miroitant et chaud.
C'était un spectacle que nulle main ne peut peindre ; —
c'était la grande mer infinie
qui brillait, au delà de toutes les vallées
comme l'éternité brille au delà de la tombe.

L'or solaire tremblait sur les eaux vastes,
et les blanches voiles éclatantes quittaient la rive,
telles de claires nostalgies sur le front du monde,
s'envolant vers le pays de l'infini.
Et, comme cadre à ce grand tableau
les murs sombres de l'abîme, le plafond de nuage, —
tandis qu'au premier plan le chaos désertique
opposait ses lourds traits d'ombre à la lumière lointaine.

Alors une brise s'éleva dans l'atmosphère,
et fouetta la mer dont les vagues écumèrent.
Puis le tapis de brume s'étendit sur la vue
et la voila aux yeux du large espace.
Le sentier descendit plus étroit et abrupt ;
le torrent à côté bondit plus fougueux ;
le mur du mont devint plus noir, et ferma
la vallée ; la clarté du soleil disparut.

Comme des restes d'un monde dévasté,
des éboulis grands comme des églises longeaient le sentier,

nulle herbe ne poussait dans ce fond de décombres,
et nul voyageur ne croisait leur chemin.
Pâle, elle marchait à son côté, l'esprit malade;
il entendait son cœur battre dans sa poitrine;
elle le regarda, comme regarde l'enfant en peine;
alors il sourit, et à pleine voix chanta :

« Agnès, ma sœur charmante,
dis pourquoi ton cœur bat?
la montagne ne doit pas t'effrayer;
tu es dans la maison de ta mère.

« Agnès, ma fille de l'air libre, —
nous deux n'avons rien à craindre;
les enfants sages peuvent aller le soir
dans la sombre chambre aux revenants.

« Tu es dans la chambre aux revenants de ta mère;
mais n'aie pas l'esprit angoissé; —
ton frère t'accompagne en chantant,
et te tient fidèlement la main.

« Ne te laisse pas effrayer, quoi que tu entendes, —
soit hurlements, soit gémissements de chiens;
ce n'est pas le soir, ce n'est pas la nuit;
rien que la vitre embrumée.

« Dehors le soleil brille, le jour luit;
bientôt la porte s'ouvrira;
courage! traversons en chantant
la sombre chambre aux revenants. »

Et, à mesure que s'élevait le chant,
le voile se dissipait de la vue de la jeune fille.
Elle ne marchait plus engoissée, le cœur serré;
ses lèvres souriaient et fredonnaient.
Elle prit deux pierres, jeta l'une au torrent,
et lança l'autre contre le mur droit de la montagne.
où la roche se dressait menaçante, Jutul (1)
de glace pétrifié à la barbe de Moïse.

Hardie et chaude elle cria : « Nixe du torrent,
suis ton cours de sanglots et de soupirs ;

(1) Jutul, troll de montagne.

tu ne nous feras jamais geler ni trembler :
car nous n'entendons que les chants de joie !
Méchant troll de montagne au front rugueux,
tu peux nous menacer quand nous passons,
mais tu ne barres pas la route ; sache que nous
allons vers les jeux du pays de bonheur ! »

Alors du mont résonne une voix de chanteur,
pleine, comme lorsque l'orgue emplit l'église.
Couvrant le fracas du torrent, le bruit de la cascade,
elle étend au loin ses larges ondes.
Elle arrête les joyeux enfants sur le chemin
où ils avancent malgré la nixe et le Jutul ; —
ils s'arrêtent, écoutent, regardent le sommet,
d'où la voix gronde les paroles du chant :

« Seigneur, fais-moi riche en douleurs ;
cache dans l'ombre toute joie tentante !
Cingle-moi sous le fouet du renoncement !
Seigneur mon Dieu, père des cieux,
apprends-moi à souffrir et à prier !

« Apprends-moi à traverser le pays de la chair,
sans yeux pour le soleil et pour l'été.
Apprends-moi à vouloir plus que je ne peux.
Crie après moi, Seigneur, mon Sauveur, —
et courbe assez mon esprit, pour que je vienne !

« La terre est comme une nuit d'hiver ;
tous les deuils sont des étoiles scintillantes,
lumières placées là pour guider qui erre ; —
si elles s'éteignent, je marche abandonné ;
je ne connais personne qui me protégera.

« Le deuil trône, roi splendide,
dans son manteau glacé de lumière boréale.
Suivez-moi tous, dehors, dans la nuit !
Seigneur, seigneur, ô toi Dieu du ciel,
apprends-nous à souffrir et à prier ! » »

Ainsi résonnait la voix, là haut, où un sentier
sinueux à travers le chaos débouchait.
Elle attirait par sa gravité de trompe

les troupeaux humains par monts et vaux épars.
Alors les deux se rappelèrent, avec une secrète crainte,
qu'ils avaient oublié de jeter une croix devant eux.
Trop tard. Nul bois ne sortait d'aucune racine, —
et vers eux descendit le puissant chanteur.

C'était un homme vêtu de noir aux traits fins,
pâle un peu, d'aspect rude, le front un peu chauve ; —
de la main droite il essuyait la sueur,
tout en marchant, son chapeau dans l'autre.
Ses yeux rappelaient un étang à l'ombre,
quelque chose de profond, de caché.
Il portait un sac attaché sur le dos,
et tenait son bâton serré sous son bras.

Il descendait au bourg comme les deux jeunes gens.
Il salua poliment lorsqu'il les croisa ;
mais il eut dans son geste une hésitation,
comme s'il eût pensé : « Nous connaîtrions-nous ? »
et la même idée vint au jeune peintre ;
il arrêta, doutant, l'homme qui passait,
et lui demanda : « Brand, est-ce à toi que je parle ? »
L'autre répondit : « Oui. — Ejnar, est-ce toi (1) ! »

C'étaient ces deux amis des années d'école,
autrefois aussi intimes que des frères,
puis séparés et qui jamais ne s'étaient revus,
avant de se rencontrer là, presque étrangers. —
Quelle distance entre maintenant et l'école !
Chacun poursuivit sa route par le monde ;
chacun à sa façon s'efforça vers Dieu, —
l'un avec la palette, l'autre dans la chaire.

Ejnar fut le premier qui trouva des paroles
pour tous les souvenirs dans l'âme endormis.
Il saisit les mains de l'ami comme un butin
qu'il ne voulait partager avec nul au monde.
Puis, avec la hâte fiévreuse de la joie,
il parla du lien noué en cet été,
de tous ses espoirs, — et crut fermement
avoir trouvé le chemin du cœur de son ami.

(1) Dans le plus ancien manuscrit, Brand s'appelle Koll, et Ejnar, Axel.

Mais Brand se taisait. Il dégagea doucement
sa main de la chaude étreinte de l'ami.
Autour de sa bouche un faible frisson joua ;
il semblait être en lutte contre lui-même.
il répondit, mi-étranger, mi-confus :
« Il est bon de se savoir à l'abri du port.
Tu es peintre aujourd'hui et tu as un nom ; —
toute route est droite pour qui suit bien la sienne.

« Mais la volonté peut choisir deux sortes de voies :
l'une est à comparer au fleuve navigable ; —
le voyage y est facile comme au jeu ;
un autre est le chemin que tu te frayes toi-même ;
l'un s'étend large devant toi et mille autres ;
l'autre, il faut, hardi, le violer avec le fer.
Un seul doit le parcourir, et nul autre,
tant que l'on n'a pas vu qu'il conduit à un but.

« Deux sortes de vocations suscitent les forces de l'homme.
L'une l'attire suivant son penchant, son plaisir ; —
l'autre invoque cet esprit du baptême
qui ouvre la poitrine à la langue de flamme.
Fort par elle, il parle un idiome inconnu ;
fort par elle, la victoire est à lui ; —
et si tu as reçu la grâce de ce feu, —
alors je comprends que tu te sois fait peintre.

« Alors tu peux aller vers les pays païens,
exprimer la lumière en formes et en couleurs,
pour que des âmes déliées s'essorent vers Dieu,
comme des papillons hors des larves brisées.
Alors tu peux dégeler les cœurs de glace ;
car alors tu es d'accord avec le ciel.
Mais rappelle-toi que, si tu as cette puissance,
tu es certes le seul parmi les tiens ! »

Il parlait avec une sorte de hâte inquiète,
d'une voix sourde et les joues chaudes ;
l'éclat de ses yeux était celui du sang qui brille
par la foudre à la pointe d'un trait.
On eût dit qu'il se tordait sous les paroles,
qu'une puissance mystérieuse le frappait,
que ses pensées avaient grand'peine à se frayer
un chemin, avant de résonner sur ses lèvres.

La jeune fille l'examinait, les yeux fixes,
comme on espionne le camp d'un ennemi (1).
Puis, confiante, elle chercha les yeux de l'ami,
exigeant, bien qu'en silence, une réponse victorieuse.
Elle était sereine, parfaitement tranquille,
lorsque le peintre, d'un ton grave, commença :
« Mon ami, c'est la seconde fois aujourd'hui
que tu tentes de tuer notre humeur joyeuse.

« Tu nous as d'abord enténébrés de ton chant,
puis tu veux nous assombrir avec ton discours ;
appelle comme tu voudras l'ardeur joyeuse
qui souffle en moi : la vie, c'est de peindre !
Je n'ai nul besoin d'explication formelle ;
je n'attends aucun ange du bleu du ciel ;
Dieu n'envoie pas à tous sa révélation :
il me suffit de suivre la voie que je *dois* suivre.

« Et tu n'as guère compris l'énigme du beau, —
tu sais mal ce que l'art peut faire et fera, —
si tu veux que la loi de salut gouverne
au gai pays d'enfants du poème des couleurs.
Crois-tu que le droit de la fleur à être belle
soit plus grand, si elle porte une vertu curative
dans la sève de sa tige ou dans les feuilles,
que quand elle a seulement éclat et parfum ?

(1) Sur la page du manuscrit le plus ancien, où sont écrits ces deux vers, se trouvait, lorsque M. Karl Larsen a pour la première fois examiné les manuscrits du *Brand* épique, un bout de papier découpé, portant les quatre vers dont voici la traduction :

LE PREMIER
Vois, elle l'examine les yeux fixes,
comme on espionne dans le camp ennemi.
LE SECOND
Maintenant elle cherche les yeux de l'ami,
attend, muette, la réponse victorieuse.

Ce dialogue semble indiquer que les deux vers du *Brand* épique ont été la transposition d'un *Brand* antérieur, écrit déjà sous la forme dramatique, à laquelle Ibsen finalement revint. Cette explication en effet est tout à fait d'accord avec les procédés par lesquels Ibsen a utilisé pour le *Brand* définitif un grand nombre de vers du *Brand* épique. Il serait par contre difficile d'expliquer la présence à cette place du bout de papier découpé par la transposition inverse des deux vers du *Brand* épique en deux répliques d'un *Brand* dramatique venu plus tard. Ces vers ne subsistent d'ailleurs pas dans le *Brand* définitif. Et comme il y a plusieurs indices qu'Ibsen aurait cherché à composer d'abord un drame avec le sujet qui le tourmentait en 1864, et dont l'ampleur l'a obligé à prendre la forme d'un poème épique, le bout de papier ainsi oublié semble démontrer que la première forme dramatique de *Brand* n'a pas été seulement l'objet de réflexions et d'une composition dans l'esprit du poète, mais qu'elle s'est assez précisée pour être, au moins en partie, écrite.

« Crois-tu que l'oiseau sera muet dans les bois,
si sa voix ne peut apaiser nulle souffrance ?
Que tout, si tu n'en tires nul enseignement,
soit dénué de sens dans le livre de la Nature ?
Je crois au droit de l'âme à jouir de la vie,
au droit de la voix au chant, pour le chant même ;
que le même droit est donné à l'anémone
et aussi bien au sureau ou au merisier.

« Et dis-moi donc enfin, la main sur le cœur,
confessant la vérité sans fard, entière,
as-tu cette vocation de la grâce qui t'apprit clairement
que tu es élu porte-drapeau de la lumière ?
La Pentecôte du Seigneur a-t-elle pénétré en toi ?
As-tu senti la colombe descendre en ton esprit ?
As-tu entendu la voix du fond des cieux
consacrer toute l'œuvre de ta vie ? »

HENRIK IBSEN.

(*A suivre.*)

LE CHŒUR DES ARBRES

—

A Max Lazard.

I. — L'ANCÊTRE

Mille ans n'ont pas vaincu la vigueur de mon torse,
Et je me sens l'égal des dieux qui sont sur moi,
Quand je secoue, avec ses nids remplis d'émoi,
Mon feuillage nouveau sur mon antique écorce.

Aux branches de mon tronc si j'ai légué ma force,
Je n'ai pas laissé choir le sceptre que reçoit
L'arbre, né pour grandir, régner et mourir droit,
Exempt des maux qui font la vieillesse retorse.

L'homme présomptueux ignore mon passé
Et s'épuise à courir vers un but insensé :
Moi je reste dans mon isolement superbe,

Sentant parfois, malgré ma sereine grandeur,
Quand à mes pieds s'agite aussi quelque brin d'herbe,
L'angoisse du présent monter jusqu'à mon cœur !

II. — LE PIN

A la pointe du cap sauvage, tel un phare
Sur le roc le plus haut dressé comme un défi,
Le pin qui dans le ciel immense resplendit,
Crispe ses pieds pour retenir la terre avare.

Les vents venus du large, et dont l'humble s'effare,
Passent dans ses cheveux que leur souffle agrandit,
Et chargés des parfums et des chants du midi,
Le font vibrer ainsi qu'une antique cithare.

Ses racines au cœur du roc même ont planté
Les griffes de son inflexible volonté,
Pour qu'en face des vents, de la mer et des nues,

Avec son long corps grêle et son énorme front,
Il atteste, devant les forces inconnues,
L'orgueil de la pensée et de l'effort fécond.

III. — L'ARBRE MORT

Les siècles ont détruit la pierre des cités
Dont il ne reste dans le vent que des poussières,
Mais l'arbre mort, enfant des forêts séculaires,
Lève toujours ses bras par le temps respectés.

Cependant, comme aux jours anciens de ses étés,
Il n'épanouit plus ses frondaisons altières,
Et, vêtu seulement d'un habit de lumières,
Semble un des dieux que Zeus sur la terre a jetés.

Il ne faudra creuser nul tombeau pour l'étendre,
Car quel impie aurait l'audace de prétendre
Qu'il doit être couché pour l'éternel repos?

Il a vécu debout, affrontant la tempête,
Et dans la mort, gardant son geste de héros,
Il a voulu rester debout, dressant la tête!

IV. — LE SAULE

La rivière qui passe et ne revient jamais
Emporte les accents de ma mélancolie
Vers mes frères captifs, dont la face pâlie
Mire aussi dans ses eaux l'ennui que je connais.

Je ne changerai plus mon destin désormais,
Et la nuit, quand la lune entend mon élégie
Et croit voir surnager les cheveux d'Ophélie,
Je pleure sur moi-même et sur ce que j'aimais.

Oh! partir sous des cieux nouveaux, vers d'autres rives,
Se sentir rajeuni d'espérances actives,
Et libre comme l'onde au joyeux clapotis...

La vie avec le flot passe et moi je végète,
Etendant par pudeur sur mon rêve incompris,
Un feuillage éploré qu'aime seul le poète!

V. — LE HÊTRE ROUGE

J'ai jailli de la terre éternelle où repose
L'homme dont l'âme ailée a repris son essor,
Et je me suis nourri pour devenir plus fort,
De substances qu'un sang pur et fertile arrose.

Feuille à feuille, je sens qu'en moi se recompose,
Par le travail obscur des germes, dont l'effort
Ne s'arrête jamais et vainc même la mort,
Une vie admirable en sa métamorphose.

Ma sève rouge a teint mon feuillage royal
De tous les tons pourprés et riches du métal,
Et quand au soir le ciel splendide et pathétique,

Dans un linceul de flamme enterre le soleil,
J'éprouve avec fierté, beau comme un bronze antique,
La gloire de survivre au grand astre vermeil !

VI. — LE JEUNE ARBRE

L'homme qui m'a planté m'a dit : « Vis et prospère.
« Je suis vieux et mon front s'incline vers le soir,
« Mais je ne prendrai pas mon repos sans t'avoir
« Remis aux fils lointains dont je suis solidaire.

« Lorsque pensant à moi qui serai sous la terre,
« Ils prendront conscience à leur tour du devoir,
« Ils voudront que leurs fils viennent aussi s'asseoir
« Sous ton ombre toujours plus large et tutélaire.

« Ils transmettront ainsi d'âge en âge, par toi,
« La tradition pure et noble de la foi
« Qui relie au passé le futur qu'elle ignore.

« Alors, sentant passer mon âme dans la leur,
« Ils comprendront pourquoi, jeune arbre que j'honore,
« Je t'ai voué pour eux à l'avenir meilleur. »

PIERRE HIRSCH.

EMINESCO

Eminesco est le plus grand poète dont s'enorgueillissent jusqu'ici les Lettres roumaines. Il n'est pas un accident subit, un « événement inexplicable », comme le pense un critique de la *Viata Romaneasca*. Qu'on parle de génie, on en a le droit, mais le terrain était longuement préparé. D'autre part Eminesco apparaît tellement supérieur à tout ce qui l'a précédé qu'il ne saurait non plus être question simplement du dernier résultat d'une évolution. Eminesco représente à lui seul toute une phase de l'histoire littéraire roumaine : il est une cime. Après lui c'est un monde nouveau qui s'ouvre. Son plus récent et plus complet biographe, le Dr Ioan Scurtu, l'appelle « le génie de notre littérature moderne », et c'est l'avis en définitive de tous les hommes de lettres du pays, amis et rivaux, contemporains et après-venants.

Avant lui, le rôle des écrivains avait été de ressusciter la langue, de la forger et de l'affirmer viable, d'enrichir la sensibilité et la pensée roumaines, de chanter les grands idéals qui relèveront la nation. Les premiers en date traduisent et imitent, en particulier la littérature française : les Vacaresco, Conakhi, Héliade. Un V. Cârlova connaît le sentiment de la nature, l'amour du passé, la mélancolie des choses qui meurent : ses *Ruines de Tergoviste*, influencées de celles de Volney, sont un petit chef-d'œuvre et la seule pièce éminescienne d'avant Eminesco ; mais il disparaît trop jeune. Les Mumuleano, Cretzeano à la sentimentalité geignarde, Nicoleano à la tristesse emportée, qui s'indigne contre la lâcheté et la médiocrité de ses contemporains tout en ayant confiance en de possibles temps meilleurs, se modèlent sans envolée sur Lamartine et Hugo ; ils contresignent le romantisme roumain. L'idéal poétique se précise chez Grégoire Alexandresco, un autre lutteur mécontent qui est déjà un artiste créateur, connu en France depuis le remarquable article de M. Pomp. Eliade à la *Revue des Deux Mondes*. Alexandri enfin, le premier, s'inspire de la poésie populaire dont les trésors sont mis au jour par les Russo,

Balcesco, Negruzzi, Cogalniceano; il donne un tour national à la culture roumaine naissante et reflète le caractère roumain tout entier, jovial et espiègle, mélancolique et naïf. Mais tous, et Bolintineano encore, négligent la forme; indulgents avec eux-mêmes, ils écrivent file à file, tantôt bien, tantôt mal, comme cela leur vient.

Après Eminesco, il serait ridicule de pondre encore comme Alexandri ou Bolintineano. C'est M. G. Ibraileano qui le constate : la conscience artistique est apparue. On peut n'être ni plus ni moins doué qu'avant, du moins soignera-t-on son écriture.

Mais quelque chose de bon peut-il venir de Nazareth? Nul n'est prophète en son pays.

Mikail Eminesco est mort à Bucarest, le 16 juin 1889, dans un hospice de fous.

Et si la Roumanie littéraire commémore déjà, au bout de vingt ans à peine, ce triste anniversaire, c'est qu'elle a hâte de réparer ses torts envers le poète.

Dans un pays qui n'est pas moins riche qu'un autre en sinécures pour les intrigants, il ne s'est pas trouvé un gouvernement qui songeât à mettre Eminesco à l'abri du besoin. L'Académie roumaine, comme toutes les académies, n'a sans doute pas jugé mûr pour elle ce talent, incontestable, mais qui évitait les ornières frayées. M. N. Petrasco, dans ses *Scriitori romàni contemporani* (vol. IV), nous dit qu'elle ne lui a jamais accordé un signe d'estime. Il n'a reçu le secours d'aucun prix, l'aumône d'aucune distinction honorifique. Sa folie était déclarée quand on s'avisa de réunir ses œuvres en volume. Que n'aurait-il donné, s'écrie encore M. Ibraileano, s'il n'avait pas été abattu à trente-deux ans, ou si du moins, avant la catastrophe, il n'avait pas été obligé de s'occuper de tant de choses étrangères à la poésie, mortelles pour un homme comme lui!

Certes la Société et l'Académie roumaines ont des excuses : M. Titu Maioresco, l'ami et le guide d'Eminesco, l'éminent propagateur d'une saine critique en Roumanie, s'est chargé de les faire valoir (*Critice*, vol. III, *Minerva*). Eminesco n'avait pas de besoins; il vivait comme perdu dans le monde des idées générales; son sort matériel le laissait indifférent; il était modeste et désintéressé; le luxe et l'ambition ne l'ont jamais aiguillonné. Il se contentait de peu et quand il n'avait rien,

ses amis y pourvoyaient. Parler de la misère d'Eminesco serait une expression « impropre » et il n'y faudrait voir rien moins qu'une des causes de sa folie. Les prix, les décorations il les eût accueillis avec un de ces éclats de gaîté des jours où il poussait la moquerie jusqu'à la mystification ou avec le sourire de dédain des heures noires :

> A continuer d'écrire en vers, je craindrais que par hasard
> Les fats du jour ne se missent à me louanger.
> Car je porte allègrement leur haine et j'en souris,
> Mais certes leurs éloges me peineraient outre mesure (*Lettre II*).

Il a refusé catégoriquement une médaille de Bene Merenti ; mais pourquoi? demande M. Vlahoutza, dans ses souvenirs *Après Eminesco :* quand le temps est passé des honneurs, une âme fière rend mépris pour mépris.

Pourtant on ne lui a pas marchandé trois petites *places* dans sa vie. Il est vrai que de la dernière il mourut. Son protecteur, M. Maioresco, en ce temps-là ministre des Cultes et de l'Instruction publique, lui avait trouvé d'abord, à l'Université de Jassy, une Bibliothèque à garder : n'était-ce pas justement ce qu'il lui fallait pour achever de meubler sa prodigieuse mémoire? On le bombarde inspecteur scolaire : belle occasion pour lui de faire adopter quelques-unes de ses excellentes idées et des méthodes d'enseignement nouvelles. Transbordé rédacteur au journal *Timpul* (Bucarest), le labeur spécial qui l'y attend ne saurait être tenu pour « contrainte imposée par la nécessité ». Eminesco n'était-il pas l'homme du monde le plus travailleur, toujours lisant, méditant, écrivant? Sans prétentions égoïstes, il s'intéressera à toutes les manifestations de la vie nationale, jusques y compris les luttes politiques. Se vouer à de telles questions, n'était-ce pas conforme à son genre d'esprit? Eminesco ne nageait-il pas là dans son élément?

Il y avait à ces raisons quelque fond de vérité. Dans tous les domaines du journalisme, Eminesco a pu, grâce à sa vaste intelligence et à une érudition passablement assimilée, mettre en circulation des idées infiniment plus avancées que celles régnant autour de lui. On doit ainsi le considérer comme l'un des premiers écrivains, même politiques, de son pays. Pour ce qui est de son élément... — une note de ses papiers posthumes répondra : « Oh! ces grands! ce poète réduit à se nourrir de rêves, à mourir de faim avec tout son génie, ne pourraient-ils

as l'encourager, le soutenir ? » et de même une lettre de 1882 un ami de Jassy : « Tu dois te représenter, sous mon aspect aujourd'hui, la très grande fatigue d'un homme qui est seul diriger ce trafic de principes, un malade auquel un minimum de six mois de repos serait nécessaire pour reprendre on assiette. Eh bien, c'est depuis environ six ans que je vis e cette vaine besogne, depuis six ans que je me débats comme ans un cercle vicieux, depuis six ans que je n'ai plus ni paix i calme, et j'en aurais tant besoin pour pouvoir faire enfin utre chose encore que toujours de la politique. *Quelle vie, on Dieu, quelle vie!* » (sic en français). Il ne peut s'accorder ois jours de congé; il perd toute énergie et toute volonté : Je suis toujours le déçu en affaires; car j'ai travaillé avec onviction, dans l'espoir d'implanter mes idées et de fonder n avenir meilleur. Mais cela ne va pas. Depuis huit ans que e suis revenu en Roumanie, je suis allé de déception en déception, et je me sens tellement vieux, tellement épuisé qu'en ain j'essaie de prendre la plume pour écrire quoi que ce soit. e simple repos d'un ouvrier de fabrique, je ne sais ni où ni hez qui le trouver. Je suis à bout, je ne me ressaisis plus, e ne me reconnais plus... J'attends les télégrammes Havas our écrire de nouveau, pour écrire par métier! Puissent-ils nfin annoncer mon nom sur ma tombe, qu'ai-je à faire de ivre! »

L'élément d'Eminesco! Le poète Alex. Vlahoutza, qui fit a connaissance à peu près à cette époque, nous le dépeint insi (*Din goana vietii*, vol. III, Alcalay) : « Consciencieux t travailleur à l'excès, Eminesco portait souvent seul tout le oids de la gazette. Combien de nuits passées la plume à la nain! Et le lendemain, la mine défaite, les cheveux en désordre, les doigts pleins d'encre, une liasse de papiers à la main, il entrait à la typographie, il ordonnait la matière, rédigeait les informations, corrigeait les épreuves, et le soir seulement, quand les feuilles commençaient à voltiger sous les presses, il se rappelait qu'il était fatigué et qu'il n'avait rien mangé ce jour-là... » Quand venaient les intolérables chaleurs roumaines, les patrons du *Timpul* partaient aux bains. Eminesco ne bougeait pas de Bucarest, fondant sur place et luttant jusqu'à l'abnégation pour l'honneur et le triomphe des autres. « Si je pouvais m'envoler trois jours à Jassy, j'en

reviendrais fort! » L'hiver on le rencontre recroquevillé de froid, allant au café pour se réchauffer. En juin 1883 il est fou. Des amis le font soigner à Vienne. Il paraît se rétablir; mais sous l'impression du grand malheur qui l'a frappé, il garde la conscience qu'il est perdu, qu'il ne vaut plus pour lui la peine de vivre. Et l'idée qu'il n'a pas de quoi se suffire le tourmente jour et nuit. Absorbé dans une tristesse déchirante, d'humeur douce comme autrefois, longuement pensif, dépourvu de toute volonté, il passe des heures sans parler, ne faisant que lever les yeux au ciel, mains jointes, et soupirer : « Oh! Seigneur, Seigneur... » Souvent il murmure d'une voix qui semble venir d'un autre monde : « Que je voudrais donc m'endormir et ne plus me réveiller ! » Le 10 novembre 1887, il écrit de Botosani à un ami : « Je vous prie de vous souvenir de moi et du dénuement presque absolu où je me trouve. S'il vous est possible de me venir en aide, je vous prie de le faire au plus tôt, car la plus noire misère me menace. » Mais au printemps de 1889 la maladie le refrappe, s'accentue : il est interné à l'hospice Schoutzo, rue des Plantes. C'est là que M. Vlahoutza, en disciple fervent, le revoit une dernière fois : vêtu d'un long paletot par-dessus sa chemise de nuit, traînant aux pieds de vastes chaussons de caoutchouc, il se promène dans sa chambre, les mains derrière le dos. Il parle de ses amis avec pitié, comme de gens perdus ou d'infortunés; il développe d'un ton important un plan de *réorganisation sociale* auquel il pense depuis longtemps, œuvre colossale qui lui donne un violent tintouin; puis, à propos de poésie, il tire de sa poche un chiffon de papier sur lequel il n'y a d'écrit que deux mots : *le glorieux Voévode*, et il fait mine de lire avec cette joie enfantine de l'artiste créateur; c'est une improvisation d'une vingtaine de strophes, sans suite, mais d'une sonorité et d'un rythme merveilleux, d'une langue choisie et musicale, où reviennent constamment les mots *feu* et *or*. (*Clipe de liniste*, Socecu, 1899.)

Cette belle tête n'avait, sans doute, pas été construite pour la folie, pas plus que celle d'un Smetana en Bohême. Dans leurs deux cas, le désordre est né surtout de la disproportion entre l'effort tenté et le résultat auquel il était humainement possible d'atteindre. Arriver à des vues assez hautes, à des idées assez générales pour pressentir la conciliation désirable

d'un idéal avec la réalité et manquer de la force et des moyens nécessaires pour imposer l'accord, se butter à l'incompréhension et au mauvais vouloir, c'est assez : le déséquilibre extérieur engendre l'amer découragement, le doute final et le pessimisme. Abandonnant le monde à ses destinées, le génie se replie sur lui-même, tout à des visions insoupçonnées.

§

Fils de vieille famille paysanne, Eminesco est né dans le nord de la Moldavie, près de Botosani, selon toute vraisemblance le 20 décembre 1849. Après une enfance heureuse, son père, bucovinien, veut qu'il reçoive, comme lui, une instruction allemande et l'envoie au gymnase de Czernowitz. Il passe tout son temps dans la bibliothèque de son maître Aron Pumnul, philologue et historien, mais par surcroît il apprend aussi l'allemand. Au bout de deux ans, la réputation des écoles où avaient professé les Sincai, les Maior, les Clain l'attire en Ardéal. Quand il arrive à Blaj, mai 1866, il a déjà publié quelques poésies amoureuses dans la revue *Familia* de Jos. Vulcan (à Oradia-mare). Il porte avec indifférence un pardessus élimé, court de manches, troué aux coudes et, malgré la chaleur, une lourde *catchioule* d'agneau noir sur la tête. C'est un beau jeune homme aux traits réguliers, au front découvert, aux cheveux noirs flottant jusque sur les épaules. Son talent l'auréole déjà et sa présence met la jeunesse en rumeur. Il ne possède rien, mais il ne demande rien et ne se plaint jamais. Il se laisse recueillir par un camarade, Stefan Cacovean, qui a consigné ses souvenirs détaillés dans la belle revue *Luceafar* (Sibiu, 1904, 3; 1905, 3). La vie des étudiants roumains à Blaj, à cette époque, était simple : on habitait en commun une chambre à plusieurs lits où l'on dormait deux à deux ; on mangeait au bout des provisions apportées du village dans des bissacs : du pain, des gaudes, du lard, du fromage à gogo pour deux ou trois semaines, mais l'argent était rare. Chaque soir, on improvisait un lit à part pour Eminesco ; vigoureux comme les pierres, content de tout, il dormait longuement ; toute la matinée il se baignait dans la Tirnava ; il se coiffait en se passant les doigts dans les cheveux. Un jour que son ami lui tend son peigne : « Ah! merci, frère, car moi, c'est comme si j'avais échappé à l'incen-

die de Troie, je n'ai aucun de ces objets. » Il ne paraissait nullement se soucier des examens que son père lui avait demandé de préparer. Il aimait, sur la place du Marché, acheter des fruits plein sa catchioule et les manger à l'écart en riant des farces et drôleries des étudiants, mais sans y prendre part. Il est « comme une jeune fille », ne boit, ni ne fume, ni ne joue aux cartes. En revanche, volontiers il prend part aux discussions et, fort de ses deux seules classes de gymnase, il en sait plus que ceux de VI^e^, de VII^e^ et que les bacheliers. Il parle avec assurance, sans jamais se reprendre ni hésiter, et dans une langue d'une pureté d'autant plus surprenante qu'il sort de l'école allemande ; il semble lire, ou réciter des choses apprises par cœur. Mais quand on le contredit ou qu'on essaie de lui imposer une opinion contraire à la sienne, sa voix se fait douloureuse : « Laisse-moi, frère, donne-moi la paix. » Il connaît déjà ce qu'il y a de mieux dans tous les poètes roumains et le récite avec emphase. Il se lie facilement, mais ne recherche l'amitié de personne, ne parle jamais de lui ni de ce qu'il fait. Quand on lui demandait plus tard ce qu'il avait le mieux aimé à Blaj, il répondait : « L'Ânier du séminaire. — Comment, l'Ânier ? — Il savait des contes magnifiques et je l'écoutais avec plaisir. »

Vers le mois de septembre, porté par de grands espoirs, à en juger par la poésie *Speranta*, il suit la troupe théâtrale de Fanni Tardini, passe à Sibiu, où Joan Lepadatu, Nic. Densusian demeurent émerveillés de cet enfant admirable ; il parcourt ainsi la Transylvanie, le Banat, entre en Roumanie ; partout il écoute, il étudie la langue, il pénètre la pensée populaire, à l'école de la vie journalière. Il lit toujours ; à Giurgiu, Caragiale le rencontre, couché sur le foin dans une écurie d'hôtel et débitant Schiller à haute voix.

En automne 1868, « l'air d'un jeune saint descendu d'une vieille icône », il arrive à Bucarest avec la troupe de Pascaly, après une tournée en province. Il est deuxième souffleur au Théâtre National et loge chez son directeur : sa chambre, de quatre pas sur cinq, est meublée d'un fourneau en briques, d'un petit canapé qui lui sert de lit et sur lequel il dort sans autre literie, les pieds tournés vers le feu, d'une table et d'un escabeau en sapin blanc. Ses livres, près de 200 volumes, surtout allemands, traînent à terre. Sur la table des monceaux de

paperasses et une petite machine en fer blanc à faire le café turc. Là jamais on ne balaye, ni n'époussette, les araignées tissent leurs toiles dans les coins sans être dérangées, les souris courent furtives parmi les bouquins et les rongent ; il en faut une poésie : *Solitude*, et ce sera le taudis de son *Poème Dyonisiaques*.

Le métier de souffleur convient à ce passionné de lecture. Mais il doit en outre copier les rôles des pièces, et ces cahiers-là traînent indéfiniment sur sa table. Il trouve très difficile à faire la traduction en roumain que lui a demandée Pascaly : *l'Art de la représentation dramatique*, de H. T. Rietscher, retrouvée parmi ses manuscrits. Une seule fois il paraît sur la scène, dans le petit rôle du berger de *Barbu-Vodă*, de Hasdeu (II, 2), et c'est un pâtre d'une rare beauté. Mesuré dans ses gestes et lent dans ses paroles, il continue à n'être pas mondain et malgré ses rapports continuels avec le théâtre, son éloignement pour les femmes est notoire ; il n'en parle pas, si ce n'est de celles des livres. On ne l'a jamais entendu dire une chose obscène, même par plaisanterie. Un jour que, dans un cercle de camarades, chacun avait raconté une aventure amoureuse, quand vint son tour il demeura troublé. Nature ascétique, il avait coutume de dire : « Nous sommes les esclaves du corps. Que ne ferait-on pas s'il n'y avait pas un corps à vêtir et une bouche à nourrir ? » Caragiale nous le montre tout à la fois « gai et triste, communicatif et renfrogné, doux et rude, mélancolique et passionné », dyscole de tout point « encore qu'amateur de distractions légères... » (?). Il n'avait d'emportements qu'au sujet des misères du pays, qui le révoltaient et le faisaient éclater. Il parlait déjà de ce qu'il devait plus tard exprimer dans ses vers.

En 1869, son père le rappelle à Botosani et l'envoie reprendre ses études à Vienne. Il est ravi. Il se met sérieusement à la philosophie, à l'histoire, s'intéresse beaucoup aux lettres et fréquente assidûment le théâtre. Il prend une part active à la vie des étudiants roumains ; ses envois, publiés dans les *Convorbiri literare*, fixent l'attention de la Société *Junimea* de Jassy ; c'est lui qui, en 1871, avec son ami Joan Slavici, l'excellent nouvelliste, et A.-D. Xénopol, organise les fêtes de Putna en Bucovine pour le quatrième centenaire de la fondation du couvent par le glorieux voïevode moldave Etienne le

Grand. Ramené à la maison par une grave maladie, il repart en automne 1872 pour Berlin.

Ses travaux de journaliste, par la suite, feront foi de l'intérêt avec lequel il a approfondi, à côté de la philosophie de Hegel et de Kant, l'histoire égyptienne et romaine, la physiologie, le droit, l'économie nationale.

De retour, il s'établit à Jassy, où l'attirent la Société Junimea et une grande passion pour la poétesse Veronica Micle : cet amour fournira à tous deux l'inspiration de quelques-unes de leurs meilleures pièces lyriques. En août 1874, Eminesco est nommé bibliothécaire ; neuf mois après, réviseur scolaire; le gouvernement libéral, qui arrive au pouvoir, le destitue et le traîne en justice ; il ne trouve qu'avec peine à se caser au *Curierul de Iasi* : moyennant cent francs par mois, il y donne, en 1876-77, des nouvelles, des critiques théâtrales, des articles de tous genres, où il dépense autant de science que de conscience. A l'automne 1877 le voilà rédacteur, puis directeur, — nous avons vu dans quelles conditions, — au *Timpul*, l'organe du parti conservateur à Bucarest. Il vit là dans la misère, « la misère de tous les journalistes roumains », dit son confrère et ami T. Frincu. Toutefois, c'est de cette dernière période de sa vie cahotée que datent ses ouvrages les plus achevés, les vers les mieux frappés, les pensées les plus profondes, les avertissements les plus âpres, les cris les plus douloureux. Il a atteint le complet développement de sa personnalité, il a donné le meilleur de lui-même. Il ne lui reste plus qu'à s'éteindre : il le fait misérablement. Impitoyable rançon de la gloire qu'il lègue à son pays ! Soigné à Vienne, il en revient assez remis pour prendre au printemps de 1889 la direction de la feuille hebdomadaire : *Fantâna Blandusiei*. Cela ne dure pas. Enfermé cette fois à Bucarest, un autre fou lui assène un coup sur la tête, le 15 juin, et il meurt le lendemain. Il repose au cimetière de Bellio, comme il en avait exprimé le « dernier désir », à l'ombre d'un tilleul qui secoue ses fleurs sur sa tombe. Peu de temps après, Veronica Micle finissait aussi ses jours dans un couvent retiré.

§

La production d'Eminesco est très abondante pour une vie de trente-neuf ans. Elle comprend deux volumes de vers : les *Poésies* définitives (qu'il projetait d'intituler *Lumière de lune*,

vers lyriques) et les *Poésies posthumes* ; trois volumes de prose, *Littérature populaire*, *Génie solitaire* et un premier tome d'*Écrits politiques et littéraires* qui seront suivis de deux autres, recueils de ses articles épars dans les périodiques et quotidiens. Les principales éditions de ses œuvres sont celles de M. Maioresco, la première (1888, revue en 1885), de V.-G. Mortzun, interrompue et retardée par la mort du poète (*Prose et vers*. Jassy, 1890), de la maison Saraga, dite complète, mais pleine d'erreurs (1893), de la *Bibliothèque pour tous*, assez défectueuse (Alcalay), enfin les volumes des œuvres complètes que la maison Minerva publie par les soins plus minutieux qu'expérimentés de M. J. Scurtu. Depuis des années, celui-ci a pris la peine de collationner les manuscrits originaux conservés à l'Académie roumaine, de relever et de confronter *toutes* les variantes. Le premier il donne des textes intégraux. Cependant, M. Dragomiresco (*Convorbiri critice*, III, 5) a pu lui reprocher, à bon droit, d'être à la fois trop complet pour une édition littéraire et trop concis pour une édition critique : la plupart des variantes auraient dû figurer ici *in extenso*, au lieu d'être simplement mentionnées dans des notes qui renvoient aux numéros des manuscrits, sans que le lecteur puisse s'en faire une idée ; certaines pièces, au contraire, vers de jeunesse, fragments abandonnés, eussent pu être reléguées sans inconvénient aux œuvres posthumes. En outre, dans les textes adoptés comme définitifs, se sont glissées quelques erreurs d'appréciation et aussi quelques vers faux... Il sera facile d'y remédier. Du moins peut-on savoir plein gré à M. J. Scurtu d'une chronologie dûment établie, sans détriment d'une ingénieuse ordonnance sentimentale. Carmen Sylva et Mme Mite Kremnitz ont traduit un grand nombre des poésies en allemand, et le conteur Em. Grigorovitza, Mme Dr Joh. Minckwitz, MM. Dr A. Francken, L. v. Fischer, S. Dische ont suivi, de même que MM. Neuschotz, N. Al. Daniel, ou Rudow dans son *Histoire de la littérature roumaine* et en dernier lieu M. V. Tecontzia. En français, il n'existe, à ma connaissance, que les traductions inédites de M. Léo Bachelin. Une thèse de doctorat du même M. Scurtu, à l'Université de Leipzig, a porté sur la vie d'Eminesco et ses œuvres en prose, préparatoire à une biographie monographique du poète.

M. Scurtu divise l'œuvre poétique, chronologiquement, en

trois périodes : une de première jeunesse ou d'essais, allant de 1865 à 1869 : exercices de versification, très inféodés à la manière des Bolintineano, des Héliade, sans nulle trace au contraire de celle d'Alexandri. Sentiments vagues, affectés, idées banales encore, sujets de circonstance (*Mort du prince B. D. Stirbey*) ; cependant fréquence de la note patriotique. La nostalgie lui fait chanter *la Douce Bucovine*. Il souhaite à sa Roumanie une « vie de gloire et de joie, des armes puissantes » ; il célèbre Pumnul, son maître bucovinien, Muresea-nu, Héliade, celui-ci en une ode de style déjà classique. Quelque peu de sa vie ambulante de théâtre se retrouve dans les strophes passionnées *A une artiste*, *Amour pour un marbre*, celles inégales de *la Chevauchée à l'aurore*. Ajoutez-y quelque velléité philosophique et de la verve satirique dans *les Jeunes corrompus*, les « morts-vivants », et *les Mystères de la nuit*.

Seconde période (1870-1878). Il s'est émancipé. De Vienne, il lance ses fameux *Epigones*, premier triomphe de sa personnalité. Preuves d'une sérieuse culture littéraire, philosophique, historique, sociale, de réflexion personnelle, cela qu'on chercherait en vain chez ses prédécesseurs, dans les poèmes *Egypte*, *les Revenants*, *Empereur et prolétaire* écrit sous le coup des événements : chute de Napoléon, Commune. Puis les admirables ballades, sur des données populaires, *Bel-Enfant du Tilleul*, *la Légende de la forêt*. Des accents d'une intense mélancolie dans *Loin de toi*. L'annonce de son pessimisme dans *Ange et Démon*, dans *Mortua est* :

> Rire comme les fous ? maudire ? pleurer ?
> A quoi bon ? Tout n'est-il pas folie ?
> Y a-t-il un sens à ce monde ?

Ce pessimisme d'une génération d'intellectuels est la réaction contre l'optimisme de 1848. Eminesco constate l'égoïsme total, irréductible de l'âme humaine, la misère irrémédiable de l'homme. Cependant, à ce moment, une confiance en la possibilité du progrès ne l'abandonne pas. Il écrit : « Mon âme était alors encore pénétrée de la pureté des idéals, je n'étais pas encore blessé par le doute. » Il ne souffre pas du mal du siècle ; la créature humaine en lui n'est pas assez civilisée, raffinée pour souffrir de la réalité, parce que son rêve de bonheur serait fait de beaucoup d'exclusions ; ce n'est pas la révolte de fierté

de Vigny contre les nécessités de la civilisation utilitaire ; mais il y a déjà la difficulté du poète de s'accommoder à son milieu, traduite en une spéculation d'abord métaphysique allemande sur l'irréalité trompeuse du rêve, et bientôt le haut-le-cœur de l'artiste devant les superficialités de la vie, le doute moral sur l'utilité de l'effort humain, l'amère malédiction jetée à l'existence, l'appétit du néant par besoin du repos. Le pessimisme d'Eminesco est fait de patriotisme retourné, on s'en convainc à toute page de ses écrits en prose.

Troisième période. Le poète est au fort de ses luttes politiques, « au milieu de notre anarchie culturale et sociale qui le trouble, le peine et le révolte, dans le tourbillon de sa vie fatigante de journaliste et de bohème » (Scurtu); épuisé par les excès de travail ; écœuré des étroitesses de l'action nationale ; incompris de son entourage, « on est toujours seul quand on est avec ceux qui ne sentent pas comme vous », dira-t-il bientôt à la jeune fille-poète Riria, qui cherchera à le consoler; secoué de révoltes et abîmé de désespoir. Il demeure néanmoins entier dans les manifestatioms de son génie. Les romances, élégies, sonnets, les poèmes satiriques et sociaux, les fameuses *Lettres* sont des pièces classiques par la perfection de la forme et du fond, inégalées encore dans la littérature roumaine. Ses chants d'amour s'emplissent de regrets plus poignants et d'indifférence plus froide, se mêlent d'attendrissements et de duretés. Son pessimisme l'emporte définitivement sur le romantisme. Les espoirs en la grandeur future de la patrie se transforment en tristesse d'abattement. Il n'évoque plus, comme Bolintineanu, Alexandri, le passé glorieux pour réconforter ses contemporains ; mais le passé honnête, pur, pour stigmatiser par contraste la décadence du présent, pour faire saillir en relief la mesquinerie de son époque. Dans sa véhémente *Prière d'un Dace*, dont une variante s'intitule *Nirvana*, il demande sauvagement d'entrer dans le néant. Dans *l'Ode en mètre antique*, il a appris à connaître la « souffrance, douloureusement douce », et il fait appel à « l'indifférence triste qui assure une mort paisible ». *Glossa* enseigne un détachement bouddhique, et sa pièce réputée la plus achevée, *Luceafar*, inspirée d'un texte allemand, c'est, sous une forme allégorique, le sort du génie, parvenu à l'impassibilité et assuré d'être immortel :

Vivant dans votre cercle étroit,
La fortune vous sourit.
Mais moi, dans ma sphère, je me sens
Immortel et glacé.

Il écrit ses derniers vers à Jassy, pour l'inauguration de la statue d'Etienne le Grand, mais au lieu de l'hymne intrépide et superbe qu'il eût lancé jadis, « de ses lèvres jaunies ne s'échappèrent plus que les doléances navrées d'une *doina* acrimonieuse ». (Jorga, *Histoire d'Etienne le Grand*, liv. VII.)

Eminesco ouvrageait son style avec de lentes minuties. C'était un affamé de perfection, toujours à la chasse du mot propre, du « mot qui exprime la vérité ». Désormais, guerre aux termes douteux, aux vers qui clochent, aux strophes délayées. De morceaux entiers, il ne sauve que quelques expressions bien venues, de celles qu'il a notées sur-le-champ, « car on a beau prétendre se les rappeler, elles vieillissent, pâlissent dans la mémoire, de sorte qu'au lieu d'un verbe d'or vif, si on ne les couche que plus tard sur le papier, on a une monnaie fruste et qui sonne faux »; avare en même temps des images heureuses, il les transporte d'une pièce dans une autre et les utilise parfois longtemps après. Rien mieux que ce choix judicieux, cette habile refonte, ne permet de juger de son merveilleux sens autocritique, de la délicatesse de son goût. « Nul d'entre les écrivains roumains, affirme Alexandre Vlahoutza, le plus éminescien des poètes actuels, n'a su mouler et cristalliser ses pensées en des formes aussi châtiées; les vocables inattendus, les épithètes rares prennent chez lui une force évocatrice d'une exactitude et d'une intensité voisines de l'hallucination. Il a des accouplements de mots, des chutes de phrases et des sursauts de rimes qui donnent l'impression, le frisson d'une explosion de lumière... En vérité, ce qui restera d'Eminesco, outre la profondeur de ses idées, la sincérité de ses émotions, ce qui demeurera dans chaque vers roumain, après lui, c'est la tissure serrée, cette armature puissante de la langue renouvelée sous la plume du maître, ce tour particulier de la phrase qui palpite d'une jeunesse, d'une vigueur et d'un coloris prodigieux. » Le type de la langue littéraire est créé. Eminesco lègue un instrument de précision aux écrivains d'aujourd'hui.

§

Mais cela ne s'applique pas de tout point à sa prose. Autant est plastiquement façonné le style du conte populaire *Bel enfant de la Larme* ou de ce rêve éveillé et un peu hagard qu'est la nouvelle *le Pauvre Dyonis*, autant l'écriture courante des articles de journaux laisse parfois à désirer : néologismes singuliers, transylvanismes lourdauds ou latinisants, constructions germaniques, etc. Dès lors, ce qui importe ce sont les idées, et s'il faut y voir en partie des extraits de lectures, c'est leur triage et leur exacte application à la situation du pays.

On pourrait commencer par ses rapports et articles sur l'instruction publique; il y témoigne du bon sens le plus limpide; les observations et projets de réformes qu'il présente dès 1877 se retrouvent avec le même caractère de nouveauté dans les circulaires adressées aux instituteurs aujourd'hui. La jeunesse de son temps ne le satisfait guère; c'est avec colère qu'il condamne la mauvaise influence des institutions trop libérales sur les jeunes gens, le manque de respect des nouveau-venus pour l'autorité de l'Etat, l'instruction poussée aux dépens de l'éducation morale; il ne peut assez mettre les débutants en garde contre l'ambition stérile des rôles prématurés dans la vie publique. Il s'élève avec force contre l'adoption sans discernement des cultures occidentales, contre le détournement de ses voies de la jeunesse *francisée*, contre les modifications précipitées introduites dans la législation, les contrats, les coutumes du pays. Il voit un danger des plus graves dans la rupture des traditions historiques provoquée par la génération de 1848 et dans une évolution trop hâtive. Il rend attentif à l'invasion des étrangers, à l'exploitation indigne du paysan, à sa dégénérescence morale et matérielle. Lui, en 1866, sympathique aux Juifs, les signale désormais, après avoir étudié la question paysanne, comme une race égoïste, un élément de corruption sociale, qui ne fait que trafiquer du travail d'autrui sans rien produire et il conclut à leur séparatisme inassimilable, à la nécessité de leur refuser tous droits publics et privés. — Il se préoccupe du sort des Roumains de partout : peu d'écrivains du siècle dernier eurent plus nette conscience de l'unité de la race roumaine, encore qu'il déclare utopie la théorie de l'Union politique. Il relève la fiction de l'*état maghyar;* il stigmatise les lois

hongroises : faites sans l'avis des nationalités et contre elles, elles ne peuvent pas les lier moralement et ne constituent qu'une obligation de forme ; un accord roumano-maghyar, la solution de la question roumaine sont impossibles dans les limites de l'hégémonie hongroise. Ce ne sont pas les Maghyars, c'est le trône qui a mission d'accorder des droits nationaux aux peuples non-maghyars. Eminesco fut un des premiers à avancer que le relèvement et l'unité de l'Autriche ne peuvent être garantis que par la fédération, sur la base d'une égalité absolue, de tous les éléments ethniques qui la composent, seul moyen d'apaiser les nations tyrannisées par le dualisme.

Ailleurs il établit les analogies entre la Hongrie et la Roumanie sous le rapport de l'exploitation par les juifs, de la prétention aux formes de civilisation occidentale, du fonctionnarisme, de la décadence de la classe paysanne, et il oppose à la vanité de la politique maghyare la nécessité d'une entente honnête entre Roumains et Hongrois en face du péril slave. — A l'intérieur, il use ses forces à lutter pour le redressement de la culture nationale. En politique, il est conservateur : il demande la stabilité de l'Etat dans la mobilité de la société, une monarchie héréditaire *plus ou moins absolue :* il ne craint pas de parler des bienfaits de l'absolutisme, des droits d'une aristocratie basée sur le travail personnel et non sur les privilèges ; à son avis, la royauté absolue imposerait l'égalité et réveillerait la conscience individuelle et il le prouve par des faits historiques. Il combat les dynasties électives, les institutions libérales, le républicanisme. La Roumanie n'est pas mûre pour une politique libérale : « Pour arriver à la compréhension vraie de nos institutions actuelles, il faut élever une génération ; l'éducation morale reste à faire. » Il ne peut critiquer assez sévèrement la légèreté des partis qui ne voient dans l'Etat que le mécanisme de la succession au pouvoir ; la faiblesse d'idées et de caractère des hommes politiques, l'immoralité d'une politique financière irréfléchie et la dilapidation des deniers publics, en même temps que le fléau du fonctionnarisme. « L'organisation sociale de la Roumanie présente deux plaies caractéristiques : l'une, l'avalanche de phrases creuses que répandent les dizaines de feuilles du pays, l'autre l'appauvrissement et la mortalité croissante de la population. La génération future, qui s'annonce plus vide et plus pré-

somptueuse que celle d'aujourd'hui, nous montre dores et déjà la cause roumaine comme une cause perdue. Quand nous arriverons à la réalisation stricte des formules métaphysiques de J.-J. Rousseau, ce jour-là nous nous apercevrons qu'il n'y a plus de peuple roumain... »

Il y aurait encore les articles historiques et littéraires, sur le prétendu caractère historique ruthène de la Bucovine et à ce propos l'amour très original d'Eminesco pour les Daces à une époque où la persistance des Daces était niée avec entêtement par les nationalistes : l'idée de cette mésalliance faisait horreur à leur superstition du sang romain ; sur l'influence française dans le théâtre roumain ; sur la supériorité éthique des comédies de Gogol comparées aux comédies françaises modernes ; sur le répertoire du théâtre national, etc. ; une excellente appréciation de Const. Balacesco, un nom oublié, le seul pourtant, avec Alexandresco, qui ait écrit de bonnes fables en roumain ; la nécrologie de C. Negri, dont la dépouille « ira enrichir les trésors de la terre roumaine » ; une définition de la littérature populaire et de la littérature pour le peuple ; une étude sur la langue roumaine et son caractère stable prouvé par les écrits d'il y a deux siècles et qui seraient compris aujourd'hui encore par les campagnards de n'importe quelle province, tandis que l'apparence d'instabilité est due à l'influence étrangère des traductions ecclésiastiques faites de textes slavons et grecs, etc.

Il suffit de voir que le poète sut se prêter, en homme sensé et convaincu, pratique même, aux débats qui eussent dû le plus souvent lui être épargnés, et d'observer que les réalisations dont il faisait une question de vie ou de mort pour son pays sont toujours renvoyées, pour comprendre que, de cette lutte vaine, inégale, il ne pouvait sortir que désillusionné, découragé, désespéré. Miné par cette vie, il ne lui reste plus qu'à succomber. « Que me fait à moi que mon nom soit, comme tu le dis, immortel, tandis que je suis, moi, mortel et un des plus malheureux ? Malheureux est celui qui idéalise le beau au point de n'y plus pouvoir atteindre et qui pousse le laid à l'horrible jusqu'aux ténèbres complètes... » (Riria, *Dernier rayon de la vie d'Eminesco.*)

Ce nom resplendira, tant que Lettres roumaines, gloire, génie, martyre, ne seront pas de vains mots.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES ET PORTRAITS DE Mlle AISSÉ

A la fin de l'été de l'année 1698, au retour d'une mission diplomatique auprès de la sublime Porte, un ancien militaire, Charles de Ferriol, baron d'Argental, ramenait avec lui des rives du Bosphore vers celles de la Seine une fillette de quatre ans qu'il venait d'acheter quinze cents livres de France sur un marché d'esclaves de Constantinople. Née, à en croire certains récits, dans quelque palais d'Asie et arrachée au massacre de sa famille par des soldats pillards, cette beauté d'Orient portait le nom circassien d'Haïdé, dont les Français du XVIIIe siècle ont fait, en le déformant, celui d'Aïssé.

Son histoire a été mainte fois contée. Nous allons la résumer d'après des renseignements nouveaux, énumérer les neuf éditions successives de ses lettres, dont le classement de façon complète n'a pas été fait jusqu'ici, enfin signaler deux lettres inédites et neuf portraits, récemment mis en lumière par M. Henri Courteault, archiviste aux Archives nationales.

§

Baptisée sous l'appellation de Charlotte-Elisabeth, la petite « princesse lointaine » fut confiée par son bizarre acquéreur à Mme la présidente de Ferriol, sa belle-sœur, sœur elle-même de la galante chanoinesse de Tencin, qui mit au monde d'Alembert, et du roué cardinal dont M. Maurice Boutry nous a dévoilé les intrigues (1).

Si, dans un tel milieu, l'enfant ne put guère apprendre ce qu'était la vertu, du moins ses qualités natives trouvèrent, du côté de l'esprit et de la grâce, un terrain propice où s'épanouir. Les deux fils de la maison, plus jeunes qu'elle de trois et de six ans, lui témoignèrent en tous temps une affection fraternelle. L'aîné, Pont de Veyle, devint l'auteur de tragédies jouées au Théâtre-Français ; le cadet, d'Argental, se fit connaître par sa passion pour Adrienne Lecouvreur et par les relations ami-

(1) Une créature du cardinal Dubois : *Intrigues et Missions du Cardinal de Tencin*. Paris, Emile-Paul, in-8, 1902.

ales que, pendant cinquante ans, il entretint avec Voltaire.
Mais Charles de Ferriol, après avoir représenté le roi Louis XIV
n Turquie, de 1699 à 1711, avec un faste insolent, quittait
on poste d'ambassadeur et rentrait en France. Sa protégée
tteignait ses dix-huit ans. La trouvant séduisante à souhait,
e pacha retraité, qui avait pris goût aux mœurs orientales,
rétendit, quoique sexagénaire, user de ses droits de seigneur,
t voulut de la belle Circassienne qu'elle charmât ses loisirs
n compagnie d'une autre esclave, Arménienne, celle-là, Lucie-
harlotte de Fontana.

Cette sujétion prolongée — le vieillard ne mourut qu'en
722 — n'enleva rien à la pudeur ni à la dignité d'Aïssé. Sa
istinction, sa retenue, sa réserve fière lui attirèrent dans le
onde et à la cour des sympathies nombreuses, celles entre
utres du duc de Gesvres, du prince de Bournonville, de lord
olingbroke, de Mme du Deffand et de Mme de Parabère, favo-
te de Philippe d'Orléans. Suivre l'exemple de cette dernière
e la tenta point. Ses adorateurs en étaient pour leurs frais,
uisqu'elle résista, dit-on, au Régent lui-même. Si le chevalier
'Aydie seul fut heureux, c'est qu'il sut conquérir son cœur.
lais cette faiblesse, l'infortunée se la reprocha comme une
ute et s'efforça de la vaincre. Elle refusa par délicatesse d'é-
ouser le plus épris et le plus fidèle des amants, dont elle avait
ne fille née le samedi 26 avril 1721, appelée Célinie Le Blond,
evée secrètement d'abord dans un couvent de Sens, recueillie
nsuite par son père et mariée à un gentilhomme périgourdin,
vicomte de Nanthiat. Aïssé ne quitta pas le toit de la famille
erriol qui l'avait adoptée, mais ses remords au sujet de sa
aison, le chagrin de ne pouvoir se livrer ouvertement à sa
ndresse maternelle, ses combats incessants contre son amour,
ésapprouvé par sa confidente Mme Calendrini, minèrent sa
nté, et ne triomphant de sa passion que pour mourir, elle
xpira le vendredi 13 mars 1733, âgée d'environ trente-neuf
ns.

§

Un quart de siècle plus tard, le 12 mars 1758, de Lausanne,
ù il résidait alors, Voltaire envoyait ce mot à d'Argental :
« Mon cher ange, je viens de lire un volume de lettres de
lle Aïssé écrites à une madame Calendrin, de Genève. » Et il
outait : « Ce qui me plaît de ces lettres, c'est qu'elle vous

aimait comme vous méritez d'être aimé. Elle parle souvent vous comme j'en parle et comme j'en pense. » Que ce manu crit, communiqué par une petite-fille de Mme Calendr Mlle Julie Rieu, ait intéressé le célèbre écrivain, quoi de p naturel? N'y retrouvait-il pas maint souvenir de jeunesse? fantasque ambassadeur, Charles de Ferriol, lui avait, en gra partie, fourni l'idée et la matière de son *Histoire de Charles X* au cours d'entretiens substantiels, pleins de vues profon sur la politique des Etats de l'Orient et du Nord. Et Bla Marie d'Aydie, qu'il s'était plu à surnommer « le Cheva sans peur et sans reproche », ne lui avait-il pas servi de mo pour son sire de Coucy, dans la tragédie d'Adélaïde du G clin? Enfin Aïssé elle-même avait inspiré sa verve poétique. 1732, lui ayant fait remettre du ratafia pour l'estomac, il a joint à l'envoi ce quatrain galant :

Va, porte dans son sang la plus subtile flamme,
Change en désirs ardents la glace de son cœur
Et qu'elle sente la chaleur
Du feu qui brûle dans mon âme.

Voltaire prit donc plaisir à annoter de sa main cette s de chronique de la société polie au début du règne de Louis X où se mêlaient, çà et là, des aveux intimes douloureux étonnaient un peu le grand mondain sceptique. « Cette C cassienne, remarque-t-il, est naïve comme une Champenois Il ne semble pas s'être douté du drame qui a tourmenté c âme désabusée, désenchantée, « née pour être vertueuse », « coupable sans trop le savoir », comme elle le confesse e même.

Neuf années s'étaient écoulées depuis la mort du patriar de Ferney quand, s'appuyant sur son prestige éclata Mlle Rieu se décida à publier les précieuses missives, legs de grand'mère. Elles parurent en 1787, « à Paris, chez La Gran libraire, rue Saint-Honoré, vis-à-vis le Palais Royal et le Ly Royal » en un volume petit in-12 de IV-242 pages :

Lettres de Mademoiselle Aïssé à Madame C..., qui contienn plusieurs anecdotes de l'histoire du temps, depuis l'année 1726 j qu'en 1733. Précédées d'un narré très court de l'histoire de *Ma moiselle Aïssé* pour servir à l'intelligence de ses Lettres. Avec notes dont quelques-unes sont de M. de Voltaire.

Le succès fut immédiat. Le *Journal de Paris*, en tête de s

uméro du samedi 13 octobre 1787, publia, sous la rubrique Belles-Lettres », un compte-rendu qui débutait ainsi : « Cette prochure n'est pas un roman. Mlle Aïssé a véritablement existé. l ne faut que lire ses lettres pour en être convaincu. Elles ontiennent de ces particularités qu'on n'invente pas..... » Le undi 15 la marquise douairière de Créqui, fille du chevalier le Froullay, le meilleur ami d'Aydie, fait partir par la poste n exemplaire à l'adresse de la vicomtesse de Nanthiat, en 'assurant que ces *lettres* sont bien de sa mère. M. de Villars, u contraire, conteste leur authenticité dans le *Journal de Paris* du 28 novembre. Quant à d'Argental, qui vit encore — l a quatre vingt-sept ans —offensé de certains propos qu'elles ontiennent relativement à Mme de Ferriol, il réclame ni plus ni moins leur suppression. Il ne peut l'obtenir, ainsi qu'il le mande au marquis de Créqui, « parce qu'elles ont été imprimées en pays étranger et que le manuscrit a été extrait d'une espèce de permission qu'il était trop tard de retrancher ».

Cette explication, fort intéressante, laisse supposer que le ivre a été imprimé en Suisse, où vivait Mlle Rieu. Et la meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est que, très vite épuisé, on s'empresse de le rééditer, dès l'année suivante, dans le même format, avec la même mise en page, les mêmes caractères et le même titre, mais avec cette adjonction :

Nouvelle édition corrigée et augmentée du portrait de l'auteur.

Et plus bas :

A Lausanne, chez Jean Mourer, libraire, et à Paris, chez La Grange, libraire, rue Saint-Honoré, 1788.

Désormais l'ouvrage est à l'abri de toute réclamation gênante. Au reste d'Argental eût été fort empêché d'intervenir. Il mourut au commencement de l'année 1788. Disons de Jean Mourer qu'en 1791 il fut inquiété par les Bernois pour ses opinions politiques jugées subversives, et que sa fille présenta, au nom des patriotes vaudois, une gerbe de fleurs au général Bonaparte quand celui-ci traversa Lausanne, dans la nuit du 22 au 23 novembre 1797, venant de Genève et se rendant à Rastadt. La gravure ornant la deuxième édition sus-mentionnée est de Wexelberg, et reproduit approximativement, dans son ensemble, un tableau à l'huile qui se trouve aujourd'hui à Paris,

dans la demeure d'une descendante directe de Mlle Aïssé Mme de Latheulade. Au-dessous sont imprimés ces vers d professeur Vernet, de Genève :

Aïssé de la Grèce épuisa la beauté ;
Elle a de la France emprunté
Les charmes de l'esprit, de l'air et du langage.
Pour le cœur je n'y comprends rien ;
Dans quel lieu s'est-elle adressée ?
Il n'en est plus comme le sien
Depuis l'âge d'or ou l'Astrée.

On lit dans le *Mercure de France* du samedi 23 août 1788 « Ces lettres, au nombre de trente-six, ne paraissent poin supposées ; il y règne un ton de mollesse et de grâce et cett vérité de sentiment, si difficile à contrefaire, qu'on ne la trouv presque dans aucun de ces Romans épistolaires dont Pari inonde les Provinces et les Colonies. » Et plus loin : « Le lettres de Mlle Aïssé peignent au naturel son âme et son siè cle. Elle ressemble souvent à Mme de Sévigné, non pas qu'ell calque sur ces inimitables modèles, mais parce que leur caractères ont de l'analogie. »

Avec les troubles révolutionnaires un ordre de préoccupa tions différent vint s'imposer aux esprits. L'héroïne du temp de la Régence retomba dans l'ombre, sinon dans l'oubli tandis que la royauté succombait pour faire place au nouveau régime. Mais lorsque les agitations sociales et politiques s'a paisèrent, lorsque la censure sévit, à l'aurore de l'empire, u regain de faveur étrange se manifesta pour la littérature épis tolaire du siècle précédent. On exhumait avec un empresse ment extrême billets galants en prose et en vers, épîtres littéraires, morales ou philosophiques. *Le Publiciste*, journal d l'académicien Suard, beau-frère de l'imprimeur Panckouke ne fut pas le dernier, comme bien on pense, à suivre le mouvement. Une *Notice sur M. d'Argental et la fameuse Mlle Lecouvreur* parut les 27, 28 et 30 ventôse, 2 et 5 germinal an XIII, soit les 18, 19, 21, 23 et 26 mars 1805, pleine de détails curieux et citant une lettre de Mlle Aïssé, qui racontait la fin tragique de l'actrice selon une version infirmée par Voltaire, mais utilisée plus tard soit par Ernest Legouvé, soit par Mme Sarah Bernhardt dans leurs drames sur Adrienne Lecouvreur.

A trois mois de là, le 25 prairial — 15 juin 1805 — le même *ubliciste* insérait en feuilleton une *Notice sur Mlle Aïssé*, due la plume de Prosper de Barante, alors âgé de vingt-trois s. Elle s'appuyait sur des renseignements tirés des papiers Argental et figure en tête d'un recueil annoncé ce dit jour us le titre suivant :

Lettres de Mmes de Villars, de La Fayette et de Tencin et de lle Aïssé, précédées d'une notice et accompagnées de notes expli-tives par M. Auger. Un vol. in-12, de près de cinq cents pages. ix : 3 fr. A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Gît-le-Cœur, 18.

Cette publication arrivait à un moment favorable. *Le Jour-l des Débats* du 3 messidor an XIII — samedi 22 juin 1805 s'empressa de la louer et l'engouement du public fut tel l'avant la fin de l'année le libraire lança une seconde édi-n, quelque peu différente, car les lettres de Mme de Tencin nt remplacées par celles de Mme de Coulanges et de Ninon l'Enclos, et la matière considérablement augmentée est partie en deux volumes sous ce titre nouveau :

Lettres de Mmes de Villars, de Coulanges et de La Fayette, de non de l'Enclos et de Mlle Aïssé, accompagnées de notices bio-aphiques, de notes explicatives et de *la Coquette vengée*, par non de l'Enclos.

C'est dans le tome II, in-12 d'environ 400 pages, qu'il faut ercher et la notice et les lettres de Mlle Aïssé que Barante, r erreur, croit écrites à une dame Saladin.

Enfin, toujours chez Léopold Collin, paraît, en 1806, une oisième édition, celle-ci en trois volumes :

Lettres de Mmes de Villars, de la Fayette, de Tencin, de Cou-nges, de Ninon de l'Enclos et de Mlle Aïssé...

Le tome troisième, in-12 de 319 pages, est consacré exclusi-ment à notre Circassienne. Il se compose de la notice de arante d'abord; puis des *Lettres*, adressées, comme on l'im-ime pour la première fois, à Mme Calendrini; en appendice trouve jointe une étude charmante sur Mlle Aïssé, extraite *Publiciste* des 15 et 17 messidor an XIII — 4 et 6 juillet 05, et dont l'auteur cache son identité sous l'initiale de le de ***.

Vers la fin du règne de Louis XVIII parut une « *Collectio* *épistolaire des femmes célèbres du siècle de Louis XIV*, pou faire suite aux lettres de Mmes de Sévigné, Maintenon, du De fant, Lespinasse et du Châtelet ». Dans cette galerie illustr figure Mlle Aïssé; un volume in-12 de 237 pages lui est réserv Il reproduit sans changement la notice de Barante, les not d'Auger et les lettres telles qu'elles ont été imprimées en 180

Collection épistolaire... Tome troisième, contenant des *Lettr de Mlle Aïssé*, accompagnées d'une Notice biographique et de Not explicatives. — Paris, Chaumerot jeune, libraire, Palais-Roya Galeries de Bois, no 189. — 1823.

Sous Louis-Philippe, J. Ravenel, aidé de Charles Labitte de Sainte-Beuve, s'efforça d'améliorer le texte même des le tres jugé défectueux. Le sens en avait été altéré, dès l'origin par des interpolations fâcheuses, des négligences de tout sortes. En 1805, des corrections avaient été tentées, mais restait, de ce côté-là, beaucoup à faire. Rien ne fut négli Sainte-Beuve eut le privilège d'entrer en rapport avec d descendants de Mlle Aïssé, qui ne reniaient pas leur aïeu et qui appartenaient à l'une des plus anciennes et des pl nobles familles de France, la maison de Bonneval. Le livr préparé avec amour, parut enfin.

Lettres de Mlle Aïssé à Mme Calendrini, cinquième édition — fallait dire septième — revue et annotée par M. J. Ravenel, conse vateur-adjoint à la Bibliothèque du Roi. Avec une notice p M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. Paris, Gerdès, éditeu 10, rue Saint-Germain-des-Prés; Lecou, libraire-éditeur, 124, r Montmartre. — 1846.

Ce volume in-12 de 325 pages est orné de deux gravur représentant l'une Mlle Aïssé, l'autre le chevalier d'Aydie. I première est la reproduction d'un tableau appartenant à l'ép que à J.-L. Rieu, ancien syndic de la République de Genèv et donné jadis par Mlle Aïssé elle-même à Mme Calendrini, l quelle l'avait transmis à sa fille, Mme Rieu. Ce portrait est a jourd'hui en la possession de Mme Victor Lombard, à Genèv Une correspondance entre le chevalier d'Aydie et Mme d Deffand et quatre lettres de la marquise de Créqui à la vicon tesse de Nanthiat complètent cet ouvrage, plusieurs fois réi

primé et auquel les considérations historiques, littéraires et morales de Sainte-Beuve ajoutent infiniment d'attrait.

Après la chute du second Empire, deux éditions encore ont vu le jour. M. Eugène Asse, dans la sienne, a joint à la correspondance de Mlle Aïssé celle de Marianna Alcaforado avec le marquis de Chamilly, officier de la petite armée de Schomberg, qui fit, entre 1663 et 1668, la campagne de Portugal. Ce voisinage de la Religieuse du Couvent franciscain de Beja ne nuit pas à l'Orientale qui tient la place la plus importante dans ce recueil augmenté d'un fac-similé de la gravure de Wexelberg et d'appendices utiles et curieux, tel le fragment extrait des *Études nationales* de Juste Olivier, l'ami de Sainte-Beuve (Lausanne, 1842), où l'on peut lire des détails piquants sur la famille Calendrini et la belle Mme Rieu. Voici le titre exact de cet in-18 de 423 pages, dont 270 sont consacrées au sujet qui nous occupe :

Lettres du XVIIe et du XVIIIe siècle. *Lettres portugaises avec les réponses. Lettres de Mlle Aïssé*, suivies de celles de Montesquieu et de Mme du Deffand au chevalier d'Aydie, etc., revues avec le plus grand soin sur les éditions originales, accompagnées de nombreuses notes, suivies d'un index, précédées de deux notices biographiques et littéraires, par Eugène Asse. Paris, Charpentier et Cie, éditeurs, 28, quai du Louvre. — 1873.

Ajoutons que le plus récent tirage de ce travail si complet, date de 1889 — Bibliothèque Charpentier, 11, rue de Grenelle — et n'est pas épuisé.

La neuvième et dernière édition à notre connaissance est celle de la collection Jouaust, un élégant petit in-18 de 183 pages, qui donne, avec de légers remaniements, le texte des lettres de 1787 :

Les Petits Chefs-d'œuvre. *Lettres de Mlle Aïssé à Mme Calendrini*, précédées d'une notice par A. Piedagnel. Paris, librairie des Bibliophiles, rue Saint-Honoré, 338. — 1878.

Cette correspondance avec une amie ne remplace nullement celle que l'on voudrait connaître et qui dut exister entre Mlle Aïssé et le chevalier d'Aydie. Une épître du chevalier à celle qu'il aime nous a été conservée. Heureusement, car elle le méritait. En revanche, jusqu'ici l'on ne possédait aucune des lettres qu'Aïssé adressa à son ami, et, en 1846, Sainte-

Beuve écrivait, non sans quelque regret sans doute : « Nous n'avons l'image de cette passion, à la fois violente et délicate, que réfléchie dans le sein de l'amitié et déjà voilée par les larmes de la religion et du repentir. »

Or voici qu'à présent, aubaine inespérée, un chercheur d'élite, M. Henri Courteault, exhume deux lettres de l'amoureuse à son amant, et les publie dans un ouvrage luxueusement édité par les soins et aux frais de la *Société des bibliophiles françois*, tiré à cinquante-six exemplaires non mis en vente et intitulé *M^lle^ d'Aïssé, le chevalier d'Aydie et leur fille*. L'un de ces billets doux, assez bref, donne un rendez-vous. Il faut que le galant pénètre dans l'appartement de la belle sans que le vieil ambassadeur, le « Turc », s'en doute. Pont-de-Veyle, au besoin, sera complice, et les valets sauront se taire. On dirait une comédie de Molière ou de Regnard. L'autre lettre, d'un ton différent, révèle toute l'ardeur d'une âme passionnée. Le style sans apprêt présente des négligences, du désordre, mais il est palpitant de vie. Le chevalier, tenu de s'absenter, est parti à l'improviste, ne se sentant pas le courage de prendre congé de sa maîtresse. Celle-ci lui adresse des reproches :

Vous comptez, à ce que je vois, plus sur la violence de mon amour que sur la force de ma raison ; je crois, pour vous plaire, qu'il ne faudrait connaître que la dernière ; mais n'est-il pas mieux, à votre avis, satisfaire à tous les deux ? J'ai appris votre départ et votre tromperie avec la fermeté dont vous êtes capable ; deux heures après, la raison et toutes ces gasconnades m'ont abandonnée au point qu'il n'en est resté aucun vestige ; la douleur la plus amère, la plus tendre et, pour dire vrai, la plus folle, s'est saisie de moi et me tient encore horriblement. J'ai senti en un instant tout ce que je souffrirais dans ce mois d'absence ; apparemment que la jalousie suivra bientôt. Pour vous parler vrai, j'ai été obligée de quitter la maison, parce que j'étais dans une si horrible douleur, que je serais morte si je n'avais fondu en pleurs. On n'a jamais approché si près de la folie. Vous croirez que c'est une exagération ; je vous puis jurer, par tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'il n'y a rien de plus vrai ; je me suis surprise dix fois sur le point de perdre l'esprit, mais d'une façon si douloureuse que je n'aurais pas vécu une heure. Tout ceci vous paraît une fable faite à plaisir ; vous avez le bonheur d'ignorer les peines d'une trop vive passion. Je ferai des vœux si ardents que peut-être serez-vous forcé de me faire goûter des plaisirs pareils à mes douleurs. Je sens que ce que je vous découvre de mon âme vous fera rester un mois plus que vous n'aviez dessein d'y rester ; avouez-le, qu'en lisant m

lettre, à chaque ligne vous retranchez un jour à ma satisfaction ; mais je vous avertis que je vous écrirai si souvent que je vous accablerai ; peut-être serez-vous forcé de venir m'entendre, ne pouvant plus me lire. Je ne sais ce que je dis, je vois ; ça se pardonne dans la situation où je suis. Adieu donc, mon cher chevalier.

L'écriture de Mlle Aïssé est difficile à déchiffrer et son orthographe extrêmement fantaisiste. Ainsi s'explique le fait que le manuscrit pour l'impression en 1787 ait contenu maintes erreur de copie.

M. Courteault a découvert dans les Archives Bonneval d'autres papiers, du plus vif intérêt. L'extrait de baptême de Célinie Le Blond, par exemple, qui lui a permis de renverser tout un roman échafaudé par de précédents biographes, dont Sainte-Beuve. Le chevalier d'Aydie, grâce à des lettres inédites à sa fille, nous apparaît sous l'aspect, nouveau assurément au XVIIIe siècle, du père le plus exquis, le plus tendre que l'on puisse imaginer.

Enfin notre auteur apporte des indications précises et détaillées au sujet des portraits de Mlle Aïssé. Des investigations couronnées de succès lui en ont fait retrouver jusqu'à neuf, cinq en France, un en Angleterre et trois en Suisse.

Les décrire chacun à loisir ne laisserait pas d'être une tâche agréable. Il faut nous contenter d'en faire l'énumération succincte. Mentionnons d'abord deux pastels, dont l'un se trouve à Paris dans la collection de Mme de Latheulade, l'autre au musée de Périgueux auquel l'a légué en 1891 le marquis de Saint-Astier, qui était allié aux Abzac et aux Bonneval, et par eux à Mlle Aïssé. Une miniature un peu pâlie, mais charmante, également un souvenir de famille, est conservée au château de la Baconaille, dans la Creuse.

Indiquons ensuite quatre peintures à l'huile, assez semblables entre elles. La première, nous l'avons dit à propos de l'édition des lettres de 1788, a servi de modèle à Wexelberg pour sa gravure que l'on peut voir au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale; la seconde a passé de Genève à Londres, chez Mme Charles Rieu ; la troisième, provenant aussi de Mme Calendrini, est aux mains de Mme Hermann Guénod, à Genève. La plus originale, jadis propriété du comte d'Argental, orne aujourd'hui un salon du boulevard Malesherbes à Paris. « Mlle Aïssé y est représentée à mi-corps, écrit

M. Courteault, la tête presque de face, les cheveux poudrés, avec une fleur piquée à droite, décolletée, une guirlande de roses barrant le corsage à larges manches, un manteau épinglé à l'épaule droite. » Ce portrait, par les soins de Flaubert, fut exposé en janvier 1872 au foyer du théâtre de l'Odéon, tandis que l'on jouait sur cette scène le drame posthume en quatre actes du poète Louis Bouilhet, *Mlle Aïssé*, drame où Sarah Bernhardt incarnait l'héroïne et qui, trop romantique au gré du temps, fut malmené par la presse.

Après avoir rappelé l'œuvre reproduite dans l'édition Ravenel, il nous reste à signaler le neuvième et dernier portrait, le plus vivant et le plus vrai, paraîtrait-il. Peint dans la manière de Largillière, il appartient à M. de Grenus à Berne. Quelle circonstance fortuite l'amena en Suisse, c'est ce que nous apprend M. Henri Courteault.

Aux environs de l'année 1722, Mlle Aïssé entra en relations avec M. et Mme Vincent de Sturler, de passage à Paris. Le mari, gentilhomme bernois, avait servi la France dans sa jeunesse, était passé vers 1692 en Hollande, où, devenu brigadier, il jouit de la faveur du roi Guillaume d'Orange. Il avait épousé une demoiselle Marguerite Talon, Française d'origine comme l'était Mme Calendrini, née Julie de Pelissary. L'amitié nouée de part et d'autre se maintint et se prolongea dans les deux cas par une correspondance active et par l'envoi de portraits. Mais si la liaison avec la famille genevoise a provoqué une série de publications, d'études et de commentaires, l'autre est restée totalement ignorée jusqu'ici. Les lettres de Mlle Aïssé, que l'on affirme avoir existé encore en 1800 au château d'Ursellen, dans le canton de Berne, n'ont pu être retrouvées. Elles dorment peut-être, enfouies dans quelque coffre jaloux, en attendant l'heureux historien qui saura les arracher à l'oubli.

ÉMILE GOUVREU.

LE RENDEZ-VOUS

A la mémoire d'Edgar Poe.

Paris, boulevard de Clichy.
Ce mardi 10 mars 1908.

Monsieur le Procureur de la République,

Avant de lire cette lettre, vous saurez comment on l'a découverte, et vous aurez appris que je suis mort.

Je vais me tuer, en effet.

Rien, sans doute, ne viendra contester que je sois mon propre assassin. Je le souhaite de toute mon âme. J'espère qu'on trouvera le logis en ordre, comme il est maintenant, et que je serai moi-même un suicidé bien sage, bien banal, bien évident. C'est probable et rationnel. Mais, hélas! ce n'est pas certain. Car il y a une chose capable d'entourer ma fin de tumulte et de mystère..., une chose hideuse, au point qu'on mourrait pour ne plus savoir qu'elle existe... Rien que pour cela! je vous le dis!...

Telle n'est pas cependant l'unique raison de ma mort. Si je me supprime, voyez-vous, c'est aussi dans l'espoir de la supprimer du même coup, elle, la chose... vous comprenez?... — Seulement, voilà : je ne suis pas *sûr* de la détruire avec moi... Alors, j'ai pensé qu'il valait mieux vous livrer mon secret. Il vous expliquera toutes les étrangetés (s'il s'en produit) et vous empêchera de supposer un meurtre.

Ah! surtout, surtout, n'accusez personne! J'ai déjà causé tant de mal! N'accusez personne, si par hasard ma porte se trouvait défoncée. N'accusez personne, si quelqu'un — quelqu'un de bizarre — tenait compagnie à mes restes. N'accusez personne de rien, même si l'on reconnaît à mon visage l'épouvante d'une agonie surnaturelle, et si mes yeux fous regardent tout grands la porte brisée... Mais non! pas cela! Non! Cela, c'est impossible! parce que, voyez-vous, à ce moment-là je serai parti! je me serai sauvé! Je me tuerai avant cela,

voyez-vous, quand je devrais, pour mourir à temps, m'arracher le cœur avec les ongles!...

Ce sera dans trois heures; la pendule marque une heure et demie. Mon Dieu! Plus que trois petites heures! Et tant de choses, tant de longues choses à dire!

Mais, pour abréger l'histoire et m'éviter la description des personnes en cause, voici, jointes à ma lettre, deux photographies : une assemblée de jeunes gens et un portrait de femme.

Veuillez, je vous prie, examiner la première. Ce n'est pas un bataillon d'aliénés. Elle représente les élèves de l'atelier Montgény, l'architecte, en 1896. On l'a prise un dimanche dans la cour de l'École. Elle est burlesque : chacun y arbore l'attribut de son talent particulier, l'emblème de son habitude caractéristique, ou bien y fait un geste qui les symbolise. Très « quartier latin », comme vous voyez, mais aussi pas très spirituel, — et si triste aujourd'hui!

J'appelle votre attention sur la partie gauche du groupe. Au deuxième rang, le jeune homme à besicles, muni d'une palette et couronné d'un diadème de navets, c'est l'aquarelliste Guillaume Dupont-Lardin, que vous connaissez de nom, sûrement. On lui a mis des navets sur la tête, parce que « navet » et « aquarelle » sont synonymes en argot d'atelier, et que mon brave Guillaume ne rêvait déjà que peinture à l'eau. Sa famille exigeait pourtant qu'il fût architecte; il avait cédé; mais il travaillait juste assez pour obtenir ses *valeurs*, décrocher le diplôme, et s'adonner enfin à la belle carrière de son choix. C'est le meilleur, le seul ami de toute mon existence. Je l'ai connu là, chez Montgény. En 96, il était massier.

A mon tour, maintenant. Moi, je figure, avec deux camarades, la scène d'hypnotisme que vous apercevez au-dessous de Dupont-Lardin. Je ne suis ni le petit pâlot qui est assis, les yeux fermés, ni le gros barbu qui semble l'asperger de passes magnétiques. Je suis le grand noir au nez busqué. Les deux autres, Juliot et Salpêtrier, c'étaient vraiment un médium, vraiment un hypnotiseur, et leur exhibition constituait le principal numéro de nos fêtes. Pour ma part, simple amateur dans ce genre d'exercices, je n'ai jamais été que le second de Salpêtrier. Encore l'étais-je sans ardeur; et mon maître s'en désespérait, prétendant qu'avec mes regards « plus crochus que

mon nez » j'eusse été le premier magnétiseur de l'univers. C'est possible, après tout... Mais l'acte m'a toujours déplu. Ceux qu'on endort battent des paupières si éperdues, leur figure se dépouille tellement de toute expression, que cela me fait peur, comme si on les estropiait...

Passons au deuxième cliché. Celui-là, Monsieur, je vous demande en grâce de le brûler sitôt que vous l'aurez suffisamment considéré. Avez-vous un peu la religion du souvenir et le culte des objets? alors, je doute que le tisonnier ne tremble pas dans votre main, quand vous en mêlerez aux poussières d'un foyer la cendre de cette photographie. Je ne m'en suis jamais séparé, depuis que je l'ai volée...

Ah! Monsieur, si les choses s'usaient sous le regard, si nos larmes savaient dissoudre les images, et nos baisers les effacer, vous n'auriez pas devant vous le portrait de Gilette... Au lieu de cela... elle n'est plus très élégante, ma relique... On dirait qu'il a plu toute la nuit sur elle... Malheureux! Tu pouvais pleurer, toutes les nuits, sur un portrait; que voulais-tu de meilleur? Tu possédais la seule volupté qui ne s'épuise pas d'elle-même, et tu l'as ruinée! Tu jouissais de l'infatigable Désir, et tu l'as satisfait! Tu ne savais donc plus d'où viennent les regrets, et les repentirs, et les remords? Imbécile! Ce sont de vieux désirs pourris, que l'assouvissement a décomposés!

J'ai été stupide et criminel, c'est vrai. Mais aussi, regardez-la! Et encore, vous n'en percevez que la forme silencieuse et immobile. Vous vous dites : « C'est une jolie fille. Elle a le type scandinave. » Et vous pensez à autre chose. Ah! si vous saviez !

Quand je l'ai vue pour la première fois, c'était le soir, dans un salon crépusculaire. Tout à coup, il me sembla qu'une lumière s'approchait dans l'ombre. Ce fut comme une reine de vitrail qui venait à moi, si blanche et rose et blonde, avec sa jeune chair toute resplendissante d'un soleil d'aurore au printemps!... Elle me regardait bien franchement, de ses longs yeux étroits, pleins d'une clarté grise... J'étais ébloui... Une voix inattendue me fit sursauter. Je n'avais pas vu Guillaume derrière elle. Je l'entendis prononcer mon nom, puis me dire :

— Voilà ma fiancée.

Alors, Monsieur, je sentis la terre graviter, et les étoiles

m'apparurent à travers le plafond. J'étais perdu. Ah! Gilette! Gilette!

Ce soir-là, j'aurais dû m'en aller, sans attendre une minute. Mais il m'apparut qu'un départ précipité jetterait une ombre équivoque sur la joie de ces fiançailles. Je me dis que tout le monde ferait des suppositions, et qu'il valait mieux retarder ma fuite jusqu'au lendemain du mariage. — Etaient-ce là des raisonnements sincères ? Je me demande à cette heure si je fus, en restant, un héros ou un lâche.

Quoi qu'il en soit, je suis resté. Et alors ils ont exigé — ah! les imprudents! les aveugles! — ils ont voulu que je bâtisse leur maison! Guillaume avait acheté un vieil immeuble à démolir, boulevard de Clichy, entre la place Pigalle et la place Blanche, presque à l'angle de celle-ci. C'était leur quartier favori, et c'est là qu'ils désiraient loger, dans un hôtel de ma façon. Vous savez ce que c'est, des fiancés... Ça n'admet pas de résistance... Aussi bien, refuser... Comment? Pourquoi? C'eût été me trahir, n'est-ce pas?... Et puis, tenez, j'en conviens : travailler pour elle, édifier son gîte, lui faire une maison comme on fait une robe, créer le décor de son geste et le paysage de sa beauté, parapher de mon nom le site de sa vie, — je me figurais... enfin, pour ainsi dire, n'était-ce pas la compléter selon mes propres goûts, accoupler sa grâce à mon art, et marier quelque chose d'elle à quelque chose de moi?... Sornettes! Balivernes! Des mots! Des mots! presque des calembours! Soit! soit!... Pourtant, cette maison, j'y rêvais en amoureux. Je l'aurais voulue non pas un temple pour ma divinité, mais une étreinte autour de ma bien-aimée... Je souhaitais aussi que tout y fût d'accord avec sa splendeur boréale, et que l'habitation devînt en édifice ce qu'elle était en femme, — une sorte d'émanation de son être. La hauteur des chambres devait s'approprier à sa taille, et la dimension des portes s'harmoniser avec sa silhouette passante et momentanée. Il fallait aux murs, derrière elle, des couleurs variées suivant les salles différentes, mais telles, cependant, qu'un peintre subtil eût brossé l'une ou l'autre au fond de son portrait. Je me promis une débauche d'attentions : les poignées des vantaux bomberaient, sous sa main, des rondeurs accueillantes et d'emblée familières ; la posture des meubles serait

seyante à ses attitudes, et les fenêtres sembleraient chacune le cadre idéal de ses accoudements.

Ma tâche n'était pas difficile ; car Gilette rayonnait sur toutes choses, et sa présence illuminait son entourage d'on ne sait quelle lumière personnelle, d'où il résultait bizarrement que tout semblait dépendre d'elle et s'embellir de son voisinage. Les gens, les objets avaient l'air de s'effacer devant sa suprématie ; et quand elle était là, le monde tout entier devenait secondaire.

Non, non, ma tâche n'était pas difficile... Peuh ! qu'est-ce que j'ai bâti ! Allez donc voir ! Faites-vous montrer l'hôtel ! On dirait un chalet norvégien, ou danois, ou russe, ou n'importe quoi ! C'est banal et prétentieux. Mes camarades l'ont surnommé « l'isba » ! Ah ! ah ! « l'isba » !... Malheur !... Ah ! nos rêves ! nos rêves !...

Mais le temps passe. Je l'entends, derrière mon dos, se compter à la pendule. Mon heure approche. Et vous ne savez rien encore. Dépêchons.

La construction de l'isba fut pour nous une cause de réunions fréquentes. La critique des plans, l'examen des devis, le choix des détails, puis la surveillance des travaux, multiplièrent nos réunions, et provoquèrent entre Gilette et moi une intimité que la collaboration rendait plus étroite. Cela n'était pas pour me guérir. Mon amour s'en aviva jusqu'à devenir une sorte de fièvre insupportable ; quand la maison fut terminée, je m'aperçus qu'il était trop tard pour le combattre, et qu'il ne pourrait plus s'éteindre que dans la mort ou dans la satisfaction. — Par malheur, je ne voulus pas mourir sans avoir tenté la chance.

Alors, j'ai descendu, de bassesse en bassesse, tous les degrés de l'ignominie.

Loin de fuir, comme je l'avais résolu naguère, je rapprochai mon domicile de celui des Dupont-Lardin, et je louai cet appartement, boulevard de Clichy, à deux cents mètres de l'isba vers la place Pigalle. Guillaume et sa femme se réjouirent de ma proximité. Il fut décidé qu'on se verrait tous les jours. Le couvert du « bon architecte » serait mis, soir et

matin, dans cette salle qu'il avait construite, sur cette table qu'il avait imaginée.

Ils s'aimaient éperdument... Est-ce que cela n'aurait pas dû me désespérer? dites? me rebuter?... Bah! Leur tendresse ne fit qu'exaspérer mon désir, en me gorgeant le cœur de jalousie. Au surplus, j'étais persuadé qu'en s'aimant ils se fourvoyaient ; et je me tenais de ces discours absurdes : « La nature ne les a point façonnés l'un pour l'autre. Ils sont dans l'erreur. Ils ont tort de s'aimer. Où donc en prennent-ils le droit, puisque Gilette m'est destinée, à moi seul? Quel autre corps s'adapterait au mien plus exactement? Ses bras, j'en suis sûr, ne pourraient se nouer dans le vide sans dessiner le contour de mon torse; et l'ajustement de nos lèvres doit être le baiser parfait... » Bref, à mon sens, jamais on n'aurait vu d'époux mieux assortis que Gilette avec moi, et nous étions vraiment les deux moitiés d'un même tout. Sottise et banalité, n'est-ce pas ? « Cependant, me disais-je, il faut bien qu'il en soit ainsi; autrement, est-ce que je souffrirais, à cause d'elle, cette passion presque surhumaine? » La violence de mon amour est-elle une excuse à ma faute? Cela se peut. Cela m'est égal. Je vous en laisse juge, Monsieur. Toujours est-il que j'aimais Gilette d'une manière exceptionnelle, unique, à mériter d'être célèbre, comme Léandre aimait Héro, comme Tristan aimait Yseult..., comme chacun, sans doute, aime sa belle amie, depuis que le Seigneur a créé l'homme, et qu'il l'a créé mâle et femelle.

Trois heures! Déjà trois heures qui sonnent derrière moi! Que les heures tournent vite aujourd'hui ! Je n'ai rien dit encore. On dirait que je recule devant ce qu'il faut dire... Allons!

Pendant plus de deux ans, Monsieur, je fus le parasite des Dupont-Lardin, et je n'eus d'autre souci que de me ménager avec mon hôtesse, des rencontres en tête à tête. Elles étaient rares, Guillaume travaillant jusqu'à la nuit dans son atelier, et sa femme ayant coutume de s'y tenir à côté de lui. Après cela, ils sortaient ensemble... Vous voyez d'ici tous les stratagèmes qu'il fallait ourdir pour les séparer sans en avoir l'air. Quelles vilenies! Quelle turpitude!

Il n'y avait qu'un jour par semaine où, à moins d'un hasard, je fusse assuré de trouver seule, durant une couple d'heures, Mme Dupont-Lardin. C'était le mardi, de cinq à sept. Ce jour-là, Guillaume avait accepté de faire un cours d'*Histoire de l'art* dans une grande institution de jeunes filles, sur la rive gauche. C'est vous dire que les mardis étaient mes vrais dimanches et que je profitais régulièrement de cette aubaine pour me rendre à l'isba. Parfois, il n'y avait personne : « Madame était sortie. » Parfois aussi, quelque importun venait troubler pour moi le charme de notre solitude. Mais, la plupart du temps, les choses se passaient à mon gré, car Gilette n'avait aucune raison d'éviter mon approche, par goût elle quittait son *home* le moins possible, et elle recevait peu de visites en dehors de son jour.

Oui, Monsieur, pendant trente mois, je n'ai vécu réellement que deux heures par semaine, et encore pas toujours. Pendant trente mois, je fus le prétendant ridicule, odieux, mais insoupçonné, de Mme Dupont-Lardin. Elle et Guillaume, absorbés dans leur propre bonheur, ne s'aperçevaient de rien. — Oh ! si j'avais clairement distingué l'indifférence de Gilette, peut-être qu'à la fin j'aurais secoué le joug... Mais, à force de désirer qu'elle me fût bienveillante, j'acquis peu à peu la certitude illusoire qu'elle l'était devenue. Et pourtant, je l'atteste à ma honte : en dépit de prévenances et d'assiduités, — qui d'ailleurs ne lui étaient pas suspectes, — jamais un mot ne lui échappa, jamais un mouvement, qui pussent motiver de ma part un aveu. Malgré cela, je fus victime du mirage, comme tant d'autres misérables délaissés. Bientôt, Gilette ne put agir ou parler que je ne l'interprétasse en faveur de ma convoitise. Je traduisais ses moindres gestes en signes de bon augure : un regard furtif devenait un coup d'œil de connivence ; une phrase quelconque dissimulait une allusion ; la simple urbanité se faisait complaisance. — J'étais halluciné, vous dis-je ! — Et, certain jour, une querelle d'amoureux étant survenue entre elle et son mari, je crus ce moment-là propice à mes desseins.

Or, c'était un mardi. Et je pus l'entretenir sans témoin.

Je me déclarai.

Tout d'abord, elle ne saisit pas de quoi il retournait ; puis, quand elle eut compris, elle essaya de me donner le change et

feignit de croire à une plaisanterie. Enfin, convaincue de l gravité de mes paroles, Mme Dupont-Lardin laissa voir autar de tristesse que d'ébahissement, et me dit des choses tr bonnes et très douces, mais aussi très catégoriques, où je n pus retenir un seul mot d'espoir.

Le mirage se dissipa ; derrière, il y avait comme une grand nuit. J'écoutais Gilette ainsi qu'on écoute un personnage d délire. Tout de suite, j'avais pris la résolution de me tuer, l soir même, en sortant de l'isba. Je ne pouvais plus vivre san espérance, voyez-vous... Elle ne savait pas cela ; elle ne lisa rien dans mes yeux ; elle me faisait la leçon, maternellement !. Mon Dieu ! nous étions assis tout près l'un de l'autre, face face, l'air tranquille... On aurait dit une visite ordinaire. S voix était à peine émue. Personne n'aurait deviné qu'el prononçait ma sentence de mort... Et moi, Monsieur, je l regardais, oh ! je la regardais avec toutes les forces de m vie. Je la regardais pour la dernière fois. Et vaguement, j l'entendais moraliser et raisonner :

— Mon pauvre ami, ce n'est ni beau, ni bien, ce que vou avez fait. Cependant... tout n'est pas de votre faute... J'aura dû m'apercevoir... Guillaume aussi... Mais comment pouviez vous supposer... Oh ! ce n'est pas beau ! ce n'est pas bien !. Vous étiez un peu fou, n'est-il pas vrai ? Mais c'est fini ? Vou êtes raisonnable, à présent ? Oh ! oui, quand j'y songe, il fa lait que vous ne fussiez plus vous-même ! Guillaume qui vou admire tant ! que vous aimiez, enfin ! que faisiez-vous de l dans cette affaire ?... A quoi pensez-vous ? Ne me regardez pa comme cela... Qu'en faisiez-vous, de Guillaume ?

Je répondis à regret, sachant que ma réplique allait l'ind gner :

— Guillaume ? Il n'aurait jamais rien su. Rien ne l'aura donc fait souffrir. Je vous jure (et c'était la vérité, Monsieur !) je vous jure que je donnerais mon sang pour lui épargner.. ne fût-ce qu'un léger souci.

— Mais vous êtes effrayant de cynisme et de contradic tion ! — reprit Gilette. — De grâce, mon ami, taisez-vous. Je n vous reconnais plus !... Ecoutez : Je ne veux pas de rupture pas de brouille. Non, Guillaume en aurait trop de chagrin, e peut-être même en concevrait-il des soupçons. Vous trouverez je l'espère, assez d'énergie pour étouffer vos... désirs, san

ous éloigner d'ici. Oubliez, mon cher, si ce n'est déjà fait. our moi, tenez, je ne sais plus ce qui est arrivé. Par ma i ! rien ne s'est produit. Je ne me souviens pas de votre éclaration ; vous ne vous rappelez pas mes rebuffades ; nous norons tous deux que vous avez douté de ma constance. 'est-ce pas la meilleure solution ? Qu'en dites-vous ?

« Allons ! Reprenons notre vie accoutumée, moi sans ran- œur et vous sans amertume. — Seulement... si vous recom- nenciez..., alors, que voulez-vous...Guillaume en serait averti. ous écouter deux fois ne serait plus vous éconduire et serait ndigne de sa femme. Cela, c'est ce que vous pensez vous- même, n'est-ce pas ?

« Eh bien ? Nous oublions ? C'est promis ?... Répondez- oi. »

Ah ! Monsieur, comme j'avais pitié de ses projets ! L'ave- ir ? L'avenir était pour les autres ; pas pour moi ! Je la egardais ; c'est tout. Je la regardais sans relâche. Elle était unique lumière au sein de la grande nuit. Elle ouvrait, sur es miens, ses longs yeux effarouchés, qui semblaient s'élar- ir et me considéraient avec inquiétude et curiosité... Et je ne es verrais jamais plus ! Jamais plus !

— Voyons ! — reprit-elle. — Vous me faites peur ! Vous ne m'écoutez pas. Est-ce promis ? Jurez ! Donnez-moi vos nains, loyalement, comme si j'étais un homme. Là. Jurez-moi de ne plus me parler de l'histoire d'aujourd'hui. Jurez-moi de vous guérir, de n'être plus ni malheureux, ni... déshon- nête. Et, de mon côté, je vous fais le serment.....

Monsieur ! ! Au milieu de sa phrase, elle demeura court !... Oh ! Cela fut extraordinaire ! — Sa voix, depuis un moment, avait baissé, baissé. Elle était devenue grave, sourde et traî- nante. Pensez à un phonographe à bout de ressort et qui va s'arrêter, c'était cela, pénible et drôle. En même temps, une ndifférence de pierre avait gelé son visage (l'air neutre des statues antiques, le zéro de l'expression). Ses paupières, après avoir battu douloureusement, avaient fini par s'immobiliser, par se pétrifier aussi ; elles s'écartaient à outrance et décou- vraient des yeux trop fixes, au blanc démesuré, pareils à des yeux de verre... Et voilà qu'au milieu de sa phrase ralentie, soudain, Gilette s'était tue. — Je l'avais trop regardée. Elle dormait.

J'avais bien remarqué tout cela dès le début, voyez-vou Quand ses mains touchèrent les miennes et que ses yeux cor mencèrent à se laisser prendre, je l'ai bien vu, — oh ! av effarement ! et ce n'était pas de ma faute ! Non, pas de r faute ! Ouvrez un manuel d'hypnotisme : qui aurait l'id saugrenue d'endormir un sujet non consentant ? — C'éta un cas exceptionnel, presque miraculeux. J'en fus saisi. Ma j'avais aperçu tout le profit que je pouvais tirer de l'aventur La grande nuit où s'enfonçait mon âme s'était illuminée d'u aurore brusque et diabolique; des trompettes nasiliardes so naient dans mes oreilles. Et, au lieu de libérer les pauvr yeux battants, j'avais resserré sur eux l'étau magnétique mon regard. Puis, en moi-même, avec insistance, j'avais co mandé :

— Dormez !... Dormez !... Dormez !... Dormez !...

Et maintenant elle dormait, Monsieur, assise devant m froide et pâle, cataleptique, semblable à son propre marbre *Et tout son avenir était à ma discrétion.*

Mais il fallait agir sans tarder : quelqu'un pouvait entrer l'improviste, et alors quelle tragi-comédie ! — Rapidemen je cherchai la formule des ordres que Gilette allait recev et qui devaient s'imposer nettement à son esprit. Je les vo lais courts, précis et complets, prompts à donner, faciles retenir, et d'abord exempts de toute ambiguité, incapabl de susciter un malentendu par fausse interprétation.

Au bout d'une minute, je crus avoir composé la tene adéquate, et je m'empressai d'en opérer la suggestion, car peur me talonnait, — la peur d'être surpris, et puis une aut peur... Je vous l'ai déjà dit : la compagnie des hypnotis m'effraie. Je répugne à leurs entretiens. Ce sont de myst rieux interlocuteurs. Et l'isolement où je me trouvais, en ple péril, avec une patiente que l'opinion publique eût appel « victime », redoublait encore mes alarmes.

— Je débutai par l'interrogatoire de tradition :

— Gilette ! Dormez-vous ?

D'une voix blanche et mécanique, elle répondit :

— Oui.

— Etes-vous disposée à m'obéir ?

— .....

— Il le faut. Je le veux. M'obéirez-vous ?

— ... Oui.

— Bien. Retenez ceci: — A partir de mardi prochain... inclusivement, tous les mardis, à cinq heures, vous viendrez chez moi, et — ajoutai-je d'un ton rauque, avec une espèce de sanglot — vous serez ma maîtresse, ardente et ravie entre les plus fougueuses et les plus émerveillées... A sept heures, vous me quitterez, et vous perdrez le souvenir de nos rendez-vous et de nos relations jusqu'au mardi suivant. De même, à votre réveil, vous oublierez que je vous ai endormie. Est-ce bien entendu ?

— Oui.

— Répétez.

Mot à mot, sans inflexion, impassible et automatique, elle redit l'infernal règlement, à la façon d'une écolière qui débite sa fable, et elle articula ses promesses d'amour comme elle eût anonné jadis « tenait en son bec un fromage ». Scène odieuse. J'avais hâte d'y mettre un terme.

Je la réveillai. Par bonheur, tout marcha normalement. Sous mes passes transversales, je vis les couleurs et l'animation refluer à ses joues ; les paupières tressaillirent, les yeux cillèrent, et la pose de Gilette s'assouplit, tandis qu'un murmure grave, échappé de ses lèvres, s'accélérait, montait, se cadençait, et devenait la fraîche voix habituelle, reprenant au milieu la phrase interrompue :

— ..... de ne jamais rien dire à Guillaume. Sinon, je serais bien forcée de lui apprendre la vérité. Oh ! dites-moi que c'est promis, voyons !

— Eh oui, c'est promis ! — répondis-je gaiement, avec des rires nerveux plein la gorge. — Tenez, vous aviez raison : j'étais fou ! Mais il suffit, pour ne l'être plus, de savoir qu'on l'est. Et vous m'avez, de si péremptoire façon, démontré que je l'étais, Madame, que, morbleu ! j'ai cessé de l'être, à la minute exacte où vous m'en persuadiez ! Ouf ! Cela fait du bien de plaisanter un peu ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !... Me voilà guéri pour longtemps. Oublions, fichtre ! Oublions, je vous crois ! Fi ! la vilaine histoire ! N'en parlons plus jamais !...

— Ah ! — s'écria Gilette avec un accent de triomphe. — Ah ! Enfin ! Vous êtes donc resté l'honnête homme que je pleurais déjà ! Quel cauchemar vous m'avez donné, mon pauvre ami ! Et quel soulagement aussi !... Mais, — fit-elle en se

prenant la tête dans les mains, — pardonnez-moi... ; tant d secousses... Je vous demande la permission de vous congé dier, mon cher; je souffre tout à coup d'une migrain atroce...

★

Je vécus, la semaine qui suivit, dans un état de surexcita tion déplorable. Je ne sais quelles terreurs me saisissaient a cou, parfois, et m'étranglaient ; puis c'étaient de folles allé gresses et des espérances morbides, qui me secouaient d'un mauvaise hilarité. Viendrait-elle ? Voilà, huit jours durant, l seule question que je me sois posée. — Viendrait-elle ? Scien tifiquement, je n'en pouvais douter ; mais les hôtes de l'isb menaient une existence si paisible et si joyeuse qu'elle eû ébranlé Dieu dans sa conviction. La mienne était presqu anéantie, par moments. Hypnotiseur d'occasion, mauvais ère d'ap prenti-sorcier, j'avais joué, comme un enfant vicieux, ave quelque chose de trop immense, de trop sacré, de trop mys térieux... Et maintenant je restais confondu par mon œuvr épouvantable, au point d'en méconnaître les effets les plus natu rels. L'insouciance de Gilette constituait cependant une preuv de ma réussite ; mais je n'y voyais qu'un témoignage du con traire, et je m'acharnais vainement à découvrir, au fond de se yeux purs, l'arrière-pensée que j'y avais insinuée. Je n'y sur prenais rien, — rien de plus que Guillaume, avec ses yeux d mari derrière ses lunettes de myope. — Le besoin d'être fix me hantait. J'établis, pour cette semaine critique, un calen drier analogue à ceux que les soldats confectionnent pour l durée de leur service, et, de même qu'ils effacent les jours u par un, une par une je biffai les heures.

Au bout de leur kyrielle, le mardi se présenta. C'était l premier d'octobre.

A tout hasard, je fis de ma chambre une véritable serr chaude, remplie de floraisons précieuses et de feuillages re cherchés. Et quand l'instant fut arrivé, je descendis me poste sous la voûte, afin de guider Gilette, si elle venait, et de l conduire à mon deuxième étage sans qu'elle eût à se trom per.

Je croyais de moins en moins à sa venue; et je m'en con solais tant bien que mal, en évoquant toute l'humiliation d'u

tel succès. Du reste, à supposer qu'elle fût là tout à l'heure, que serait-elle ? Une simulatrice, un mannequin remonté par moi... Quel plaisir pouvait dispenser un automate de ce genre ?...

Mais quand je l'aperçus de loin, tapotant le pavé de ses petits talons mutins et décidés, drapant avec un art coquet le retroussis de sa jupe, si blanche et rose et blonde, si légère malgré ses fourrures et si gracieuse en dépit de sa hâte, si vivante enfin ! allez ! je ne pensais plus guère à un automate. Son allure désinvolte n'avait rien de saccadé, je vous en réponds ! — Elle approcha. — Ses yeux riaient de l'escapade. Ce n'étaient pas des yeux de somnambule. — En passant près de moi, elle mit son manchon devant sa bouche et murmura : « Rentrez vite ! quelle imprudence ! » Et elle courut gaiement vers l'escalier.

Seigneur ! On eût dit le printemps déguisé en hiver !

Je l'avais rejointe d'un bond, et je la précédai en lui tenant la main. Son parfum montait devant nous, en effluves de vergers fleuris et de jardins renaissants, qui remplissaient la vieille cage de l'escalier.

Sur le seuil, Gilette m'enveloppa de toute sa souplesse affolante, elle plongea passionnément son regard dans mes yeux, puis, à travers un baiser dont je crus défaillir, elle chuchota en balbutiant d'émoi :

— Enfin, mon amour ! Enfin ! Enfin !...

Et le désir faisait un peu loucher ses prunelles lascives.

Nous glissâmes vers la chambre, enlacés.

Ici, je m'arrête. Quand j'accumulerais tous les superlatifs pour décrire tous les maxima et tous les apogées, en sauriez-vous davantage ?... Le temps passa comme un souffle édénique. C'est à peine si quelques velléités de réflexion, quelques essais d'analyse, troublèrent ma bienheureuse félicité. Mais, à chaque fois que je m'interrogeais à propos de Gilette, il me fallait reconnaître le naturel dont témoignaient ses actions et son langage. Il est des choses qu'on ne saurait contrefaire. Au surplus, elle manifesta des impressions que je ne lui avais pas ordonné de ressentir. Ce jour-là seulement, son jeune corps lumineux s'éveillait aux premières délices. Il en prenait des airs surpris et désordonnés ; et, charmante, elle admirait qu'il s'étonnât si profondément, et qu'il s'agitât au mépris d'elle-

même, d'une façon peu modeste, qui la faisait tout ensemble rougir et se pâmer.

Mais — que l'esprit de l'homme est donc contrariant ! — ne m'avisai-je pas, brusquement, de croire à *trop* de naturel ! La comédie, parbleu ! c'est en *feignant* de s'endormir qu'elle l'avait jouée ! Ah, petite poison ! petite masque ! Elle avait voulu se réserver la meilleure part et le plus beau rôle ; se garder, pour le cas d'un scandale possible, l'excuse absolutoire de la suggestion ! — Oui, Monsieur, voilà mon idée. Est-ce curieux, hein ? Devant l'énormité de mon crime, je refusais d'y ajouter foi, et je ne voulais pas admettre ma victoire en présence de son caractère magique et de sa taille colossale !

Gilette se chargea de me rappeler à la réalité. Tout à coup, elle tressauta et dit d'une voix brève :

— C'est l'heure. Je le sens. Il faut partir.

Puis elle se leva. J'essayai de la retenir par un bout de ruban ; mais elle fit, pour se dégager, un mouvement si raide que le ruban me resta dans la main avec un lambeau de dentelle. Et j'observai, dans cette retraite, une fatalité impulsive qui força mon respect et ma crédulité.

Je l'aidai à se vêtir.

Ses adieux furent tendres et désolés. Elle répétait en pleurant :

— Huit jours ! Huit jours sans se voir ! Comment pourrai-je attendre si longtemps !... Mais que faire ? Nous n'y pouvons rien ! Au revoir ! A mardi... Au revoir...

Sa plainte amollissait ma fermeté. Cette semaine de solitude, qu'il fallait traverser, me parut un désert à franchir, interminable et ténébreux. En regardant Gilette descendre l'escalier, j'éprouvais une angoisse mortelle, comme s'il eût été celui même de l'Enfer.

Elle se retourna sur la dernière marche et me lança dans un sourire navré :

— Mardi ! A mardi, surtout !...

Puis, ayant longuement contemplé ma douleur penchée vers son départ :

— Pauvre chéri !... C'est l'heure ! C'est l'heure ! — fit-elle. — Adieu !

Elle s'échappa.

Je respirai, jusqu'au dernier soupçon, les haleines d'avril

où sa présence s'attardait. Et son absence commença... Une absence terrible et singulière, où Gilette s'exilait de Mme Dupont-Lardin ; où celle qui m'aimait sortait de l'autre, et s'en allait dans l'inconnu, plus loin que tout : nulle part !

Pourtant, je n'étais pas sans inquiétude au sujet des suites de notre rendez-vous. Je redoutais qu'il n'eût laissé quelque vestige confus dans la mémoire de Gilette ; et, le lendemain, je sonnai à la porte de l'isba.

J'y reçus l'accueil habituel : cordial et sans façons. Guillaume, toutefois, se montra soucieux. « Sa femme, disait-il, avait des yeux battus et des traits tirés qui ne présageaient rien de bon. Il l'avait trouvée ainsi en revenant du cours, la veille au soir. » Et Mme Dupont-Lardin daigna me confier qu'elle se sentait lasse et languissante, et n'en pouvait découvrir la raison.

Resté seul un moment avec elle, je saisis le hasard pour lui demander, avec un air de magistrat bouffon :

— Qu'avez-vous fait hier, de cinq à sept ?

— Hier ?

— Eh oui ! — continuai-je sur le ton badin. — Je suis venu vous offrir mes hommages, et vous n'étiez pas là. Qui donc m'a privé du spectacle de vos grâces ? Le couturier ? la modiste ? ou l'adultère ?

Mme Dupont-Lardin se mit à rire.

— Insolent ! Vous êtes trop curieux, — me répondit-elle. — Pour votre punition, vous ne saurez rien !

Elle avait dit ces mots d'un ton fort enjoué. Mais aussitôt, son front devint pensif, et elle tomba dans une rêverie obstinée dont je ne pus la divertir. Je compris qu'elle cherchait à se remémorer l'emploi de son temps, de cinq à sept, et qu'elle n'y parvenait pas.

Là-dessus, je rentrai chez moi, tranquillisé et sans avoir prolongé ma visite, car il m'était particulièrement désagréable de tenir salon avec une Gilette indifférente, l'étrangère qui, la semaine d'avant, m'avait rabroué, tancé, humilié, et qui ne considérait en ma personne qu'un goujat remis à sa place.

Le mardi suivant, mon amoureuse, fidèle à sa consigne, resurgit du néant, et m'apporta ce paradis hebdomadaire que je m'étais assuré délicieux et ponctuel.

Je viens de consulter la pendule... Quatre heures moins cinq... Plus que trente-cinq minutes à vivre!... Ah ! pourquoi n'ai-je pas écrit cette lettre plus tôt! Je voudrais tant me recueillir un peu !...

MAURICE RENARD.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XC. — La Tradition.

M. DESMAISONS. — C'est un principe dont il ne faut pas abuser, mais il a de la valeur, du moins au premier regard. La civilisation est faite, en grande partie, de traditions...

M. DELARUE. — Ne confondez pas la Tradition et les traditions.

M. DESM. — Je ne confonds pas une idée mystique avec une réalité sociale. Je parle bien des traditions, des mille petites coutumes, petits tours de main, petits secrets qu'elles nous transmirent, et sans lesquel notre civilisation ne serait plus qu'une science apprise et réapprise à chaque génération. Nous avons besoin pour vivre d'une quantité de notions qui ne furent jamais écrites et qui ne le seront jamais.

M. DEL. — Très bien, mais la Tradition, la Grande Tradition, qu'en pensez-vous ?

M. DESM. — Rien, c'est une bêtise, et une bêtise toute récente. Elle semble née du renouveau, au dix-neuvième siècle, des études historiques. L'histoire est un gouffre facile à explorer de l'œil, mais il est moins aisé d'y descendre. Quand on se borne à y jeter des regards, on croit découvrir toutes sortes de choses qui furent bonnes et qui sont mortes. C'est une illusion. Rien ne meurt et rien ne fut jadis meilleur qu'aujourd'hui. Et cela, parce que la vie est bien plus encore une représentation qu'un fait. Les choses sont ce que nous croyons qu'elles sont. C'est pourquoi il est bête de regretter le passé et de pleurer sur les traditions rompues. Le paganisme romain fut une force conservatrice; ensuite ce rôle échut au catholicisme; maintenant, est-il tenu par la franc-maçonnerie? L'argument par lequel on nous démontre que le passé catholique de la France exige qu'elle demeure attachée au catholisme eût été aussi bon, c'est-à-dire aussi mauvais, aux temps où le christianisme, nouveau, luttait contre le paganisme, vieilli. La tradition, où commence-t-elle? Pourquoi et selon quelle logique la faire débuter ici ou là ? Pourquoi à la Révolution, pourquoi à Louis XIV, à Clovis ou à César ? Moi, je veux remonter aux origines connues. Les cavernes de notre âge de la pierre taillée nous donneront d'aussi bonnes leçons de dessin que

les Grecs et peut-être, pour nous, hommes du même sol, plus traditionnelles. L'envahissement de la terre gauloise par le catholicisme, ce fut une conquête juive, et on ne comprend pas en quoi les nationalistes, qui honnissent les juifs, ont le droit de s'en réjouir. Notre tradition religieuse serait plutôt le druidisme. Mais on peut remonter plus haut, jusqu'aux populations lacustres qui semblent avoir ignoré toute religion. Il y a aussi une tradition de la peste. Pourquoi ne s'en réclament-ils pas? L'Eglise ne fut-elle pas unanime aux siècles passés pour y voir le juste châtiment des peuples pécheurs ? Mon cher ami, le vraie tradition, finalement, nous voudrait restés parmi les singes, nos frères, à courir les forêts primitives.

M. DEL. — En effet, tout changement dans les coutumes est un accroc à la tradition. Songez au désespoir des prêtres gaulois quand les Romains leur interdirent les sacrifices humains.

M. DESM. — L'histoire n'a pas noté leurs gémissements, mais je pense qu'ils ne devaient guère différer des gémissements des ecclésiastiques d'aujourd'hui, auxquels pourtant on n'a aucunement interdit leurs sacrifices symboliques. Ils manipulent en paix la chair et le sang qu'ils ingurgitent.

M. DEL. — Mais, au fait, les juifs connurent, comme tous les peuples anciens, du reste, les sacrifices humains : que l'Eglise n'a-t-elle aussi recueilli cette tradition vénérable ?

M. DESM. — Elle s'est bornée au symbole. Nous pouvons lui en savoir gré.

M. DEL. — Oui, c'est plus propre.

M. DESM. — Mais restons dans notre petit monde nationaliste, dans ce salon moisi où attient, d'ailleurs, pour le peuple, un vaste cabaret. Qu'entendent ces gens par tradition ?

M. DEL. — Peur du présent, terreur de l'avenir. Ils seraient bien contents s'ils pouvaient, non pas seulement arrêter, mais faire rétrograder l'évolution. Le passé, solidement assis dans l'histoire, les rassure comme un lion empaillé.

M. DESM. — Ils n'ont de confiance que dans les vérités mortes, voilà ce qui, je crois, les caractérise.

M. DEL. — C'est peut-être cela. Comment expliquer autrement ce goût pour une religion à laquelle ils ne croient plus?

M. DESM. — C'est bien l'esprit de tradition : admettre perpétuellement la bonté d'une institution que les faits de l'histoire font paraître bonne, à un moment donné.

M. DEL. — Ils oublient qu'une institution est toujours bonne, par cela qu'elle fonctionne. Ils oublient aussi qu'une institution différente eût probablement été tout aussi bonne. Ainsi croyant avoir pour eux l'expérience historique, ils ne sont en possession que d'une illusion.

M. DESM. — C'est dans les petites choses que l'on observe le mieux la valeur des idées. Il n'y a peut-être rien qui fasse mieux comprendre le traditionalisme que la prétention que nous voyons aujourd'hui chez quelques-uns de vouloir fixer les paysages. Parce qu'un paysage leur semble beau, ils s'imaginent qu'il donnera éternellement la même impression et qu'il l'a ou l'eût donnée dans le passé. Oui, il y a des gens qui croient qu'un chemin de fer à travers la forêt de Fontainebleau la gâterait, ou qu'un tramway déparerait la place de la Concorde. Ce sont des esprits figés et qui ne peuvent, dénués d'imagination, s'imaginer la vie esthétique possible avec d'autres éléments que ceux qu'ils ont sous les yeux. Fixer les paysages! Mais si par hasard cette folie avait sévi, il y a deux ou trois cents ans, nous n'aurions presque aucuns des paysages d'aujourd'hui. Ils ont été créés par les routes, les chemins de fer, les canaux, les abattis d'arbres, les constructions et la culture. L'abandon du colza qui faisait des paysages couleur d'or a revolutionné l'aspect printanier de la Normandie moyenne, et la même saison a beaucoup perdu en basse Normandie par la disparition du lin aux fleurs bleues et du sarrasin aux tiges rouges et aux petites grappes de fleurettes blanches. Fixer les paysages !

M. DEL. — Toujours la manie de prétendre arrêter l'évolution.

M. DESM. — Je vois là des esprits chinois, et encore d'hier, peut-être, des fins d'humanité. Une race trop bien nourrie, trop replète, se tasse dans sa graisse, contemple son infécondité, pleure si on abat un arbre pour donner la place au soleil. Il y a un âge où le bonheur est de faire tous les jours la même chose, de sentir autour de soi les mêmes figures, les mêmes mouvements, les mêmes odeurs. Il faut réagir contre cela.

M. DEL. — Et laisser les paysages se faire, se défaire, se refaire, aux hasards de la vie et du caprice des hommes.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Emile Henriot : *XI portraits dont un de femme; La flamme et les cendres ;* « Mercure de France ». — Jean Segrestaa : *L'Amphore ;* Perrin, 3.50. — Paul Mariéton : *Les Epigrammes ;* « Mercure de France », 3.50 — Duchesse d'Uzès : *Paillettes grises ;* Lemerre, 3 fr. — Maurice Pézard : *Les Ténèbres illuminées ;* Edition de l'Art décoratif, 3 fr.

XI Portraits, dont un de femme. La Flamme et les Cendres. Des attraits fort divers se disputent le goût des plus récents poètes ; en même temps qu'ils sont sensibles à l'art de M. Henri de Régnier et au lyrisme effréné de la comtesse de Noailles, ils reviennent parde là Chénier aux grâces du dix-huitième siècle : les conteurs et les analystes leur sont familiers et ils empruntent aussi

volontiers des épigraphes à Crébillon le fils qu'à Stéphane Mallarmé. L'un des plus délicats, Emile Henriot, de qui les premières œuvres furent ici signalées, donne deux nouveaux livrets de vers. *XI portraits dont un de femme* et *la Flamme et les Cendres*. Les *XI portraits* sont *le Sage*, *le Peintre*, *le Voluptueux*, *le Fat*, *l'Ambitieux*, *l'Ephèbe*, *l'Indifférent*, *la Coquette*, *le Libertin*, *l'Amateur de roses*, *le Poète*. M. Emile Henriot s'est offert et nous offre un divertissement rare ; il s'est amusé à tracer, en une langue qu'il voulut sobre, des figures vivantes, indiquées par des contours très nets ; et c'est comme il le dit

..... d'un style assez commode,

mais non pas comme il s'en vante

..... sans art et sans méthode

qu'il a composé ces petits tableaux. Si *le Libertin* et *la Coquette* sont assez de cette manière, ailleurs le crayon est moins précis, les silhouettes plus flottantes et voici *l'Ephèbe*, *l'Amateur de roses*, qui n'est point ridicule comme l'amateur de tulipes de La Bruyère, et *le Poète* non d'autrefois, mais d'aujourd'hui :

Les femmes en passant sourient à mon visage.
J'ai les yeux pleins d'azur et de beaux paysages.
Mais partout quand je vois l'univers éclatant
Dérouler, seul décor où mon âme contienne,
Son automne éternel, son éternel printemps,
Sa voix qui me répond n'est jamais que la mienne !

Même en ce jeu, le Poète était moins absent qu'il n'eût désiré le paraître ; il se retrouve tout entier dans *la Flamme et les Cendres* : c'est l'aventure d'amour, violent, cruel et désabusé d'un très jeune homme et d'une femme penchant vers son automne, qui se donne toute, souffre, est effrayée de s'être abandonnée et est éperdue cependant de se sentir délaissée ; l'adolescent croyait aimer de toute son âme ; c'est lui-même qu'il avait vu naguères :

Je t'ai vu, je t'ai vu, adolescent, dans les soirs, ivre
Pleurer, gémir, crier ta fièvre dans le vent.
J'ai vu peser sur toi la main dont nul ne se délivre
Du désir éternel, amer et décevant.

Pendant quelques mois, vainqueur, triomphant, il se crut semblable aux dieux et il pensa découvrir la beauté du monde pour la première fois :

Mais vous vous atteigniez à la trentième année,
Vous n'aviez plus autant le bonheur d'être née

Et, déjà perspicace, il se rend compte que les deux parts ne sont pas égales :

Je n'étais pas heureux, n'ayant pas à souffrir.

Puis il se déprend et les lettres de passion brûlées, il sait bien que même le souvenir s'effacera comme les cendres éteintes et vouées à la dispersion.

J'aurai tout oublié, vos regards, votre voix.
Je n'aurai même plus cette preuve incertaine
Dont aurait pu jouir ma vieillesse prochaine,
Plus rien que la mémoire où tout est confondu
Et qui lorsqu'on l'interroge ne répond plus.

Quand l'amour se sera écoulé comme d'une blessure, il ne restera rien de ce qui fut cette joie trompeuse et ce plaisir imaginaire.

Mais je ne sens plus rien des anciennes heures
Qu'un regret douloureux, ardent et désolé,
Et mon cœur violent ne bat plus et demeure
Comme un flambeau s'éteint pour avoir trop brûlé.

L'Elégie est terminée : que chante maintenant derechef l'Ode victorieuse, ou du moins que M. Emile Henriot reprenne et achève les sereines et lumineuses Idylles qu'il avait promises.

L'Amphore. A propos d'un fragment d'Alcman ou de Sappho, d'un vers de Méléagre, de Martial ou d'Horace, M. Jean Segrestaa construit une série de sonnets ingénieux et sonores qu'approuveront ses savants amis, M. Frédéric Plessis, expert à de telles fantaisies, et M. Pierre Nolhac, qui n'ignore rien des muses hellènes et latines non plus que des muses italiennes et françaises; et s'il l'entend du fond de l'ombre immuable, Théocrite ne reniera pas le disciple lointain qui l'évoque sur la terre sicilienne :

Comme au fort de l'été dans les chaleurs d'orage
Un pâtre cherche un beau figuier au frais ombrage
Et l'ayant découvert s'étend sous ses rameaux,
Mange un fruit et d'un souffle enfle ses chalumeaux,
Ainsi dès que j'eus vu ton ombre sur la plaine
Je me suis élancé vers elle d'une haleine
Et là, sous le couvert de tes rameaux puissants,
J'ai chanté pour moi seul les choses que je sens.

Certes ces transpositions de l'antique sont harmonieuses et nobles, mais peut-être un peu froides et les vers de M. Jean Segrestaa deviennent plus émus et plus émouvants quand ils chantent en effet les choses qu'il a directement senties, souvenirs d'enfance dans la savane et près des rios vénézuéliens, chauds et colorés comme des poèmes de Leconte de Lisle, et plus encore amour de la terre basque qui s'as-

socie aux autres amours, les confirme et les renforce : *Jour de fêt[e] a Urrugne*, *Promenade d'automne*, *la Terre silencieuse*, *A un vi[l]lage du pays basque*, d'où il sied de détacher les vers suivants :

Tu m'as donné trop tôt le spectacle charmant
De ton ciel grand ouvert et large infiniment,
Des ronces d'or où croît, rouge et noire, la mûre,
Du coteau qui gazouille et du bois qui murmure,
Des vignes dont les fruits épuisent le pressoir
Et des sentiers profonds où s'amasse le soir.
Tu m'as donné le goût innocent du mystère,
Du vol qui vient d'en haut ou s'élève de terre,
De la voix qui s'éloigne et du pas qu'on attend,
Du visage qu'on cherche et perd au même instant,
De la vierge dans l'aube ou le soir poursuivie
A qui pour un sourire on donnerait sa vie,
Et tu m'as fait amant et poète et voilà
Pourquoi je t'ai voué l'humble cœur qui bat là.

Les Épigrammes. Les félibres pardonneront-ils à M. Pa[u]l Mariéton de n'avoir employé le provençal qu'en deux titres de ses ép[i]grammes et de les avoir toutes écrites dans le dialecte d'outre-Loir[e] Je ne sais ; mais sans doute certains Français lui reprocheront d'avo[ir] abusé dans ces courts poèmes du raisonnement trop ordonné et d[u] vocabulaire abstrait :

Le vrai n'est rien, hors de l'abstrait, que vraisemblance,
Mais vraisemblance en marche, en espoir, en beauté !
A la vivante vie une loi de constance
S'impose-t-elle en fixité ?....
Le vrai pour notre humanité
C'est ce qu'elle peut croire en confiance,
C'est le ciel sous son aspect d'éternité.

Il ne faut pas se laisser rebuter dès l'abord par les piquants [de] syllabes rébarbatives, mais chercher l'amande, amère et douce, q[ui] défendent des importuns leurs épines hostiles. Non seulement da[ns] *les Vers Dorés*, mais dans la plupart des épigrammes, on aura plai[sir] à trouver sous la rude écorce la beauté et la sagesse qu'y enferme le créateur obstiné, dédaigneux de toute rhétorique et qui connaît [le] prix de la concision. Il se montra hautain, sarcastique et farouch[e] mais c'est par amour et par bonté et il se désirerait pareil au hér[os] wagnérien a qui l'innocence ingénue confère le génie et la parfa[ite] science ; mais le sphinx qu'il garde en sa maison livre quelquef[ois] le mot de l'énigme et ce n'est pas celui qu'on aurait attendu :

...Ton âme a pour patrie unique le silence,
Ta vraie âme si nue et si grave ici-bas ;
Hors de la solitude, elle se fuit, hélas

En l'exil d'elle-même et sous la défiance
D'un monde à qui son rire a masqué sa souffrance,
Et qui la croit frivole et ne l'écoute pas...

Il attestera la misogynie d'Euripide et de Schopenhauer, mais ne croyez pas sur une seule parole, celle-ci :

...Si c'est de l'amour que tu veux tirer d'elles
Sache qu'un maître seul rend les femmes fidèles...
Rien ne séduit un cœur comme la dureté...

Car il se contredit aussitôt qu'il a aperçu une « image divine » :

Cette éternelle Galatée
Aux prestiges aériens
Par un sort sans cesse emportée
Sous les saules virgiliens. —

C'était toi, c'est toi, chère vie,
Beau cœur touchant tant espéré !
Source, ouvre ton miroir sacré,
Fais ma soif d'aimer assouvie !

Oh ! tes bras frais ! Oh ! ton sein blanc,
Tes yeux purs, ta lèvre de flamme !
Pourrai-je te fuir, ma chère âme ?
Mon amour, c'est mon propre sang.

Voire, il ne serait pas besoin de l'épier trop longtemps pour le surprendre agenouillé à son tour devant la petite Sonia de Dostoïevski et avouant qu'il s'est cru à tort racheté par l'orgueil. Au reste la lutte et le repos mécontentent également le sage et il n'est même pas sûr que la mort lui apporte l'apaisement définitif.

Et se retournant sans fin
Sur son âpre couche,
Adam qu'a fait le destin
Désormais farouche.

Ame sans souci d'un port,
Barque délaissée.
Meurt en léguant à la Mort
Sa morne pensée.

Paillettes grises. Il ne suffisait pas à Madame la duchesse d'Uzès d'être une infatigable chasseresse et de suivre sous bois les meutes forcenées de ses chiens ; elle s'essaya à la sculpture ; elle ne resta pas étrangère aux belles-lettres : il ne paraît pas qu'elle y ait excellé ; les mots la trahissent quand elle tente de s'élever et les petits poèmes anecdotiques, *le Droit du Seigneur* (Histoire vraie), histoire vraie d'une paysanne, qui s'en va relancer dans sa chambre le jeune bourgeois amoureux, un « Seigneur », *le Miroir* où est raconté qu'un

homme se suicida, en brisant, du même coup, la glace qui lui rappelait le passé, « son premier pantalon »,

. . . . . ensuite le brassard.
Qui révéla la foi dans son âme innocente,

et jusqu'à *la Dernière nuit de Jeanne d'Arc*, peu supérieure à un regrettable poème de Casimir Delavigne, témoignent des sentiments les meilleurs et les plus édifiants ; mais ce n'est pas assez pour en compenser l'indigence verbale et l'affabulation par trop naïve. Une saynète en vers : *Une Saint-Hubert sous Louis Quinze*, fait honneur par contre à la chasseresse qu'est Mme la Duchesse d'Uzès.

Les Ténèbres illuminées. M. Maurice Pézard, s'est bien inutilement donné la peine de pourfendre dans sa préface les défunts romantiques qui n'osèrent pas faire rimer des singuliers avec des pluriels et ne se permirent pas l'hiatus ; le temps est passé de ces discussions techniques et nul ne lui voulait faire grief d'user du vers dit libéré. Il se trouve qu'il est resté, sauf pour la forme, sous l'influence du romantisme et que, de *l'Office des ténèbres* à *l'Hymne au soleil*, il a fait, avant de glorifier la lumière, toutes les stations du pèlerinage de l'ombre et a célébré la liturgie de *la Messe noire ;* et il a premièrement chanté la victoire du Grand-duc, Seigneur de la Nuit, sur l'Aigle,

. . . Seigneur brûlant et douloureux...

et la plus ingénieuse de ses fictions, *les Cartes du paradis*, aurait pu être inventée par Aloysius Bertrand ; les trèfles et les cœurs des vitraux apparaissent au joueur endormi comme un extraordinaire jeu de cartes ; il y contemple les saints et les saintes,

Mués pour lui en rois, en dames, en valets,
Et l'arc en ciel multicolore des verrières
L'extasie comme un jeu de cartes sans pareil
Aux rehauts saupoudrés d'émail et de soleil,
Jeu divin, jeu léger, ainsi que des prières,
Fait pour les paradis où tout n'est que lumières.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

André Gide : *La Porte étroite*, « Mercure de France », 3 5o. — Georges Le Cardonnel : *Les Soutiens de l'Ordre*, « Mercure de France », 3.5o. — Pierre Lasserre : *Henri de Sauvelade*, « Mercure de France », 2 fr. — Fersen : *Et le feu s'éteignit sur la mer*. A. Messein, 3 5o. — Jean-Louis Vaudoyer : *La Bien-Aimée*, Calmann-Lévy, 3 5o. — Pierre Guittet-Vauquelin : *Le Marchand d'illusions* B. Grasset, 3 5o. — Henry Morane : *La voix de l'oiseau*, Plon, 3 5o. — Charles Nicoullaud : *L'Expiatrice*, Perrin, 3 5o. — Jean de Kerlecq : *L'Envoûtement*, « Revue internationale », 3 5o. — Maria Star : *Les Deux gloires*, « La Falaise », 3 5o. — Tancrède Martel : *La tant aimée du roy*, Ollendorff, 3 5o. — René le Cœur : *Les Plages vertueuses*, Pierre Douville, 1 fr. — Jean Galloti : *Le Jardin délaissé*,

lon, 3 50. — Jean Amade : *Pastoure et son maitre*, Grasset, 3.50. — Gaston ageot : *Autour de l'Amour*, « Les Annales », 3 50. - Emile Bergerat : *Contes e Caliban*, Fasquelle, 3 50. — Valentin Mandelstamm : *Le Conte des Maremmes autres lieux*, Fasquelle, 3 50.

La Porte étroite, par André Gide. C'est pour les amoureux ervents que tout ce qui doit finir est trop court et l'amour humain eut s'unir à l'amour divin dans une seule tendance vers l'absolu. lissa, la sévère héroïne de ce poème évangélique, commence par imer son fiancé d'une affection presque fraternelle ; enfant elle ouvre s yeux aux beautés sentimentales en même temps que ce compa- non à la fois mystique et lettré qui est aussi son parent, son cousin. ous les deux également épris des choses de l'au delà, des grands hilosophes chrétiens, des nobles poètes, se communiquent l'un à autre une sorte de fièvre religieuse qui les exalte : la femme jusqu'à immolation, l'homme jusqu'à la passion pure. Pour apprécier le ond réaliste de l'œuvre, il est bon de constater que la pauvre Alissa st fille d'une hystérique ; mais chez elle les sens n'ont pas de prise ur le cœur. Lorsqu'elle s'aperçoit du penchant de sa sœur Juliette our celui que tout le monde regarde comme son futur époux, elle oûte les premières joies du renoncement avec les premières amer- umes de la jalousie. Mais c'est peu que de s'assurer la possession errestre d'un homme. Par la douleur intime ressentie en écoutant arler sa sœur et son cousin sur un ton d'affection contenue, elle esure l'étendue qui lui reste à parcourir avant d'atteindre cette orte étroite qu'il est si difficile de franchir à deux. Un mariage eureux vaudra-t-il une séparation douloureuse vis-à-vis de l'éter- ité d'amour qu'elle rêve, et puisqu'elle est certaine de régner sur âme de son ami pourquoi ne tenterait-elle pas de la lui ravir en vue u ciel ? Le fiancé, plus proche, naturellement, des sensualités ordi- aires, ne comprend pas toujours les mouvements de sainte folie qui ominent Alissa. Il espère et désespère tour à tour, se croyant oublié, u méconnu ; mais il a bu le poison du sacrifice ; lui aussi, l'envoûté, 'efforce de mériter plus qu'une femme, car il ne prononce jamais a phrase brutale bien masculine qui délierait Alissa de ses chaînes ccultes. Après un rendez-vous mystérieux, dont il faut cependant dmirer la possibilité littéraire, les deux amants, dont l'un attend erpétuellement l'autre, ce qui lui permet de répondre juste aux ensées formulées tout bas, les deux purs esprits se séparent de leurs orps, poids mort qui leur est inutile, et vont chacun à leur des- inée : Alissa vers une agonie sombre où l'amour de Dieu étrangle eu à peu l'amour de l'homme, et Jérôme à la résignation, car, sa ertu étant moins orgueilleuse, il se soumettra probablement plus ard au régime terrestre, mariage de raison, paternité grave, de ces ctes intéressés qui cependant n'exigent pas l'oubli du cœur. Ce

roman, d'une chaste sensualité, ne plaira pas beaucoup aux gen frivoles, mais il enthousiasmera certainement des jeunes poètes ama teurs d'absolu en amour comme en littérature. A part l'ombre pro testante qui le recouvre et lui donne une teinte de fleur maladive, i répand de suaves parfums, de ces tenaces parfums qu'on retrouve à ses doigts longtemps après avoir déplié et froissé de très frêles co rolles que l'on croyait d'abord privées de toute espèce d'odeur.

Les Soutiens de l'ordre, par Georges Le Cardonnel. L'abb Picquenet est un bon, naïf et honnête prêtre un peu borné, qui a l grand tort de chercher la petite bête dans le château de la Musardièr où il doit représenter simplement les ordres, sinon l'ordre. Mais qu l'auteur me permette de lui dire que ces hobereaux ne sont pas s naïfs, eux, dans leurs déclarations quotidiennes au sujet d'un ordr qu'ils ne respectent pas toujours. Leur hypocrisie a du bon quan aux résultats du scandale, lorsqu'ils prétendent qu'un dessin léger n'e pas immoral du moment qu'il coûte 500 fr., et ce n'est pas en vai que l'évangile prétend qu'il ne faut pas scandaliser *les petits*. « U tel dessin, Monsieur le maire, ne deviendrait immoral que s'il éta dans la vitrine de Piédaloup où mes domestiques vont acheter le tabac. Il en est de même des livres qui renferment des récits érotiqu et des idées subversives. A mon avis, ils ne seraient plus dangereu le jour où ils coûteraient cinquante francs... Quel mal y a-t-il pou nous à lire que les magistrats sont des imbéciles et que les genda mes ont souvent tort? Mais il est désastreux que les livres aident m domestiques ou mes fermiers à s'en apercevoir. » Tout l'ordre soci réside en l'art de dissimuler aux *petits* les choses qu'ils prendraie du mauvais côté. Maintenant il est regrettable que le comte de Musardière soit affligé d'un goître et d'une fille enceinte... pourta ces deux accidents ne lui ôtent pas, à mes yeux, le droit de garder sourire de l'augure devant la niaiserie populaire. Ce qui me consol dans cette œuvre d'une ironie d'autant plus profonde qu'elle se do ble de bonhomie, c'est que Messieurs les adversaires politiques d soutiens de l'ordre ont aussi leur petit paquet ficelé de jaune ! L socialistes qui rêvent de faire le ménage de la France à grands cou de balai prennent également quelque chose pour les enrouemen gagnés aux tribunes des maisons du peuple et j'admire surtout s apothéose inattendue qui réunit dans la même scène d'un accouch ment pénible, un aristocrate ancien régime, un curé nouvelle manié et un maire sincèrement républicain. Le pauvre gosse né de Mlle la Musardière devient fils d'adoption au lieu d'être fils naturel, qui le dispensera de soutenir l'ordre à son tour.

Henri de Sauvelade, par Pierre Lasserre. Dans une n nière très sobrement romantique, c'est l'idylle d'un *suspect* avec femme d'un bon citoyen de 89 féru des immortels principes. I

alogues des amoureux, remplis de cette préciosité qui paraît au-urd'hui surannée parce qu'elle était faite surtout de courtoisies nt on ignore aujourd'hui et les usages et le but, sont intéressants r leur forme sinon par le fond, si touchant soit-il. Vers la fin le oyen et le ci-devant rivalisent d'élégance à bien se sacrifier et la toire demeure au héros de l'idylle, Henri de Sauvelade, qui obtient mort en beauté.

Et le feu s'éteignit sur la mer..., par Fersen. Les très jeu-s hommes sont plus honnêtes et plus purs que les très jeunes fem-es. Si débauché soit l'éphèbe, on peut toujours en tirer un homme ave, un bon philosophe. Il est bien difficile de sortir une belle âme femme d'un corps de fillette dépravée. Le garçon se prête, la fille donne et ne se reprend jamais tout entière. La littérature ou l'art paraître un autre n'est guère chez la femme qu'un jargon, un cent qu'elle emprunte, de là l'infériorité certaine des vices féminins vant les vices masculins. Quel est ce *feu sur la mer* ? C'est la mme de l'antique bûcher de Caprée, l'enfer de Tibère ou son pa-dis terrestre. Caprée devenue Capri, et le caprice de quelques ar-tes modernes un peu toqués, devient aussi l'autel fumant de l'a-our de Maleine pour la petite Muriel Stawthorn, « gamine et plate mme un boy ». Cette fillette est à elle seule une Cosmopolis, car elle marie avec un Français après avoir eu des aventures très russes, oique terriblement américaines. Psyché ayant brûlé l'épaule du eu sous l'huile de sa lampe, le Dieu se purifie de plus en plus au ntact de l'éternel féminin et il accomplit le seul acte qui semble gique au moins à Caprée : détrôner Psyché en la précipitant à la mer ur la punir d'avoir promené sa lampe sur d'autres épaules... Seu-ment j'oublie de vous dire que le poids de la statue a entraîné jeune homme. Ce roman est joli, léger, délicatement écrit et j'a-ute que, dédié à des jeunes filles, il peut être mis entre toutes les ains, des mains lettrées j'entends, des mains de lycéennes.

La Bien-aimée, par Jean-Louis Vaudoyer. Primerose aurait ut-être bien voulu descendre sur terre, mais elle est la bien-aimée nbée d'une auréole, la sainte qu'on prie du milieu même des pires ntations. Il faut une femme de songe aux réalités des passions iles. Voilà pourquoi elle demeurera l'immaculée, la mieux aimée reste et son amoureux, presque sa victime, se la rappellera le eur gonflé d'orgueil, car elle fut la meilleure action d'une existence homme.

Le Marchand d'Illusions, par Pierre Guitet Vauquelin. est la suite des *Immobiles*, soit, mais je me permets de faire marquer à l'auteur que tout le monde n'a pas lu *les Immobiles*. us ces gens qui parlent une admirable langue philosophique, la me langue, sont des personnages qu'on rencontre rarement dans

la vie (et c'est bien dommage !). Le curé est un type curieux renon
çant à ses croyances catholiques pour fondre ses ferveurs dans u
grand amour de l'humanité, une admiration des miracles de la natu
qui fait tout pour le bonheur des hommes. Fuir les villes, telle e
la devise des nouveaux catéchumènes. Seulement, il y a la malad
des pommiers et le phylloxéra... Comment l'abbé Saurat explique-t-
ces défaillances de la bonne mère nature ?

La Voix de l'oiseau, par Henry Morane. Jeune cantatri
américaine que se disputent honorablement un Français et un Am
ricain. Daisy Harden est une personne très froide ou très correcte q
s'anime peu à peu et se passionne comme le rossignol au temps d
tournois amoureux sous les branches ; mais elle demeure cependa
au héros de son pays, parce que, lors de la catastrophe de San Fra
cisco, le Français s'est sacrifié courageusement pour aller écouter
plus haut, du ciel, la voix magique.

L'Expiatrice, par Charles Nicoullaud. C'est le touchant pè
rinage d'un auteur dans l'œuvre de Huysmans et, par respect po
le maître ravi à son affection, cet auteur va jusqu'à imiter ou gros
pieusement ses défauts. A faire lire aux femmes du monde désireus
de gagner le paradis.

L'Envoûtement, par Jean de Kerlecq. Salutaires leçons do
nées aux jeunes hommes qui seraient tentés de prendre au séri
leurs unions libres. Mais j'ai envie de m'écrier, tel Mac-Maho
« Que de sang ! Que de sang ! »

Les Deux gloires, par Maria Star. Orgueil de femme
vertu masculine. La beauté d'une femme n'est pas une gloire,
plus du reste que celle d'une âme, et quel orgueil, quelle gloire, pe
on acquérir dans un état d'esclavage si parfaitement ridicule ?
trouve également sots le mari qui pardonne à une créature vanite
et la créature vaniteuse devenant la très humble servante de sa m
vaise passion.

La tant Aimée du roy, par Tancrède de Martel. C'est l'histo
de Mlle Henriette d'Auberginac, orpheline et filleule d'Henri
en même temps celle de la jeunesse du roi Vert-Galant et de Di
d'Andoins, « la belle Corisande ». Dans une préface l'auteur déc
que, l'heure étant plutôt favorable aux amusettes et aux bas vau
villes, il a résolu de ne pas abandonner l'art sérieux, « son ar
dût-il en mourir. C'est une noble résolution.

Les Plages vertueuses, par René le Cœur. Petit trou
cher que la demi-mondaine en vogue révolutionne. Tout y f
comme ailleurs par des mariages de convenances et même d'amo
mais le piquant c'est qu'ils sont faits par la demi-mondaine
experte en l'art d'administrer les derniers sacrements.

Le Jardin délaissé, par Jean Galloti. Très fine étude de l

lifférence chez le vrai mâle aux sentimentalités inutiles. Honnête omme et âme libre, Gaudbert sait que la vie est courte et qu'il con- ient qu'elle soit forte. Il attend un ordre de départ pour le Congo t il revient de Tunisie. Dans la trêve de quelques heures que lui aisse sa fièvre d'activité, il se repose en un jardin où il y a des pru- es ! Oui, l'existence de province, un peu terne, trop douce, mono- one, est une bonne école... Mais il y a mieux pour les muscles, our la volonté tendue qu'une saveur de sucre fade aux lèvres et il e se doit point à cette enfant naïve. Brutalement, mais raisonnable- ent, il fuit, laissant derrière lui une fleur morte au jardin délaissé. L'habileté de l'auteur a su rendre son héros aussi sympathique que a victime.

Pastoure et son maître, par Jean Amade. Croquis et por- raits ruraux, profils catalans esquissés d'après nature. Pastoure est n bon chien gris qui n'est pas, heureusement, un chien prodige. Il st, simplement.

Autour de l'Amour, par Gaston Rageot. Autre chien qui sert de trait d'union entre deux amants à jamais séparés. Plus fidèle que la femme, le pauvre Sloughel va mourir sur le seuil de son pre- mier maître.

Les Contes de Caliban, par Emile Bergerat. Pointe d'hu- mour, jovialité, bonhomie et gaîté à la portée de tous. Mais som- mes-nous encore capables de comprendre la gaieté qui n'est que fran- çaise alors que nous ne savons plus rire qu'en anglais ?

Le Conte des Maremmes, par Valentin Mandelstamm. Des fièvres de marais et de l'atmosphère malsaine des environs de Rome, l'auteur a su dégager une idylle tragique dont le héros est vieux, l'héroïne trop jeune pour donner le jour à deux jumeaux ; c'est, de nouveau, les petits de la louve et ils seront pères à leur tour de tous les arts exaspérés et violents.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Les Hommes et les Idées. Remy de Gourmont et son œuvre, par Paul Delior, 1 vol. pet.in-18, 0.75, « Mercure de France ».— Jean Dornis : *Essai sur Leconte de Lisle*, 1 vol.in-18, 3.50, Ollendorff. — Fernand Clerget : *Barbey d'Aurevilly*, 1 vol. in-18, 3.50, H. Falque.— *Bibliothèque de l'Amitié de France : Jules Barbey d'Aurevilly. Disjecta Membra. Extraits de son livre de notes avec portrait et trois autographes*, 1 vol. in-8°, 10 fr., Gabriel Beauchesne. — Tabarant (le Masque Rouge) : *Quelques visages de ce temps-ci, avec préface de Laurent Tailhade*, 1 vol. in-18, 3.50, Messein.

Voici, dans la collection *les Hommes et les Idées*, **Remy de Gourmont et son œuvre**, par Paul Delior. Devant cette œuvre « si diverse et si complexe », M. Delior éprouve d'abord une sorte d'étonnement. L'esprit qui aime les simplifications et veut classer les

hommes, ne sait, dit-il, en quelle catégorie ranger celui-ci. Comment saisir l'âme de Remy de Gourmont ? Cet esprit « veut *être;* et il change afin de se différencier constamment des autres, de lui-même et d'éviter toute cristallisation ». Mais M. Delior a si parfaitement compris cette diversité complexe qu'il en explique la logique. On dirait qu'il emprunte sa méthode au maître qu'il étudie : il écrit, dès le début de son livre : « R. de Gourmont est un libérateur. On n'est plus l'esclave de rien lorsqu'on a su comprendre son œuvre et si l'on peut en supporter l'audace. » C'est ainsi libéré de tout dogmatisme que M. Delior, esprit souple et qui me paraît d'une belle culture, pénètre dans cette œuvre; il s'abandonne à cette sorte de « vertige intellectuel » qu'il ressent (on ne peut comprendre sans être ému) mais conserve toute la lucidité souriante de son esprit. Ce lui est un plaisir très beau de pénétrer plus secrètement et plus profondément dans les paysages de cette pensée. Sa critique, toute de compréhension, n'est d'ailleurs pas plus dogmatique que la philosophie du maître dont il a tenté de nous donner une synthèse. Une synthèse qui n'est pas soudée, mais demeure ouverte. Il n'essaie pas, besogne néfaste de beaucoup de critiques, de concilier les opinions contradictoires et de diminuer ainsi son auteur. La plupart des hommes lorsqu'ils laissent entrer une philosophie dans leur esprit, l'aplatissent entre les murs étroits de leur cervelle, et la déforment. M. Delior écrit :

Pour mesurer le prix exact que M. de Gourmont attache à ses opinions il est bon, après les avoir examinées une à une, de les confronter ensemble. On voit alors en face de chacune se dresser celle qui la contredit. Il a aimé telle pensée, il a justifié l'adhésion qu'il lui donnait. Y a-t-il une croyance qui ne puisse être revêtue de vérité par un esprit logique et subtil ? Mais par crainte de se laisser subjuguer par cette affirmation, pour momentanée qu'elle soit, le philosophe lui oppose vite, en souriant, une affirmation contraire. Il assiste, avec ironie, à la lutte de ces deux imaginations ou de ces deux réalités. Il se donne même le délicat plaisir d'appuyer tantôt l'une et tantôt l'autre. Et quand le combat va se résoudre en une victoire et une défaite, indifférent à la conclusion, M. de Gourmont se détourne avec dédain. Il a tiré de ce spectacle toute la joie qu'il pouvait contenir.

L'important, conclut M. Delior, est d'avoir du monde une vision personnelle. « La sagesse veut que le philosophe s'arrête auprès de chaque vérité et la respire. Il faut les cueillir toutes. »

§

Cet **Essai sur Leconte de Lisle**, par Jean Dornis, contient tous les documents connus jusqu'à ce jour sur le poète de l'île Bourbon. Le livre de MM. Marius-Ary Leblond : *Leconte de Lisle, Documents nouveaux*, que publia le Mercure de France, en 1906, semble

lui avoir beaucoup servi. M. Dornis cependant ne renvoie qu'une fois le lecteur à cet ouvrage : c'est pour lui apprendre qu'il y peut trouver in-extenso un poème, assez connu d'ailleurs, de 1845 dont il ne donne qu'un fragment. Il a omis des occasions plus sérieuses de citer en références le livre de MM. Leblond. Voici quelques-unes de ces omissions et quelques rectifications que me signalent MM. Leblond :

En ce qui concerne l'enfance et l'adolescence du poète : pages 33, 98, 99, 347, M. Dornis présente au public comme publiés par lui pour la première fois les documents qui ont été donnés fragmentairement par J. P. dans la *Revue Bleue*, à *l'Ermitage*, et recueillis en volume au *Mercure*. M. Dornis en plusieurs endroits rappelle au lecteur que ces documents sont à la disposition du public au Lycée Leconte de Lisle (Saint-Denis, île de la Réunion) et aussi qu'il s'en est fait rédiger une copie qu'il a eue sous les yeux. Comment donc a-t-il pu y trouver, comme il le certifie p. 159, la nouvelle : *la Rivière des Songes?* Cette nouvelle fut écrite en 1847 et non en 1837; elle fait partie non des documents du Lycée Leconte de Lisle, mais de *la Démocratie Pacifique*, où elle parut en feuilleton. En outre, que M. Dornis n'a-t-il cité au moins quelques strophes de *la Deuxième Pélagienne*, qu'il dit avoir aussi sous les yeux?

En ce qui concerne l'action républicaine de Leconte de Lisle en 1848, M. Dornis cite les *trois articles politiques* de *la Démocratie Pacifique* que le *Mercure* a été le premier à publier, sans même noter la priorité des recherches de MM. Leblond. Et il ne dit point dans quelle bibliothèque il a fait, sur ce sujet, ses recherches personnelles, ni ce qui lui en a fourni l'indication.

De même à propos de l'intermédiaire de Leconte de Lisle au sujet de l'esclavage, M. Dornis cite comme découvert par lui le texte de la pétition rédigée par le poète au nom des créoles, document que MM. Leblond ne découvrirent qu'après avoir consulté des journaux coloniaux. Enfin, page 313, M. Dornis publie comme *inédite* une lettre à Ménard que l'on trouve *in extenso* dans le livre de MM. Leblond, page 244.

M. Dornis publie encore un fragment d'une étude de Leconte de Lisle sur *l'Inde*. Pourrait-il fixer le lecteur sur le titre de l'ouvrage ou encyclopédie où il la découvrit?

En ce qui concerne 1870-1871, M. Dornis offre comme inédite, puisque sans références, une longue correspondance de Leconte de Lisle. Il dit même la tenir de J. M. de Heredia et de L. Ménard, dont il remercie les mânes. Or, cette correspondance n'a été adressée qu'à XXX. Elle fut reproduite par l'intermédiaire de M.-A. Leblond dans *la Renaissance latine :* on en retrouve des fragments dans le volume du *Mercure*. On voit, d'autre part, dans l'*Essai* de M. Dornis, résumé sans nulle référence, ce qui a été publié pour la première fois

par MM. Leblond, au sujet du mandat républicain de Leconte d Lisle en Bretagne, et de l'interpellation de M. Dufaure à propos d *Catéchisme républicain*.

Mais l'ouvrage de M. Jean Dornis n'est pas uniquement documentaire : on y trouvera encore d'amples dissertations sur la philosophi du poète, sa conception de l'art, sa conception du divin, sa conception de l'amour, sa conception politique, sa sensibilité, sa religio etc., etc. Mais de nombreuses citations permettent au lecteur de reposer sur quelques beaux vers. L'amour semblait une faiblesse à poète qui se montrait invulnérable et impassible. Cependant, il connut la passion ; et alors, dit très bien M. Dornis, « les vagues douleurs d'amour qu'il avait cru sentir dans sa première jeunesse, dou il avait souffert poétiquement et littérairement comme par prescience étaient devenues pour lui une vérité. Désormais il sait de quoi parle. Il a passé par le feu ».

J'ai vécu, je suis mort. Les yeux ouverts je coule
Dans l'incommensurable abîme, sans rien voir,
Lent comme une agonie et lourd comme une foule...
Je songe et ne sens plus. L'épreuve est terminée...
Si je rêvais! Non, non, je suis bien mort. Tant mieux!
Mais ce spectre, ce cri, cette horrible blessure?
Cela dut m'arriver en des temps très anciens?
O nuit! nuit du néant, prends-moi! La chose est sûre :
Quelqu'un m'a dévoré le cœur : Je me souviens.

Peut-être faut-il regretter que Leconte de Lisle se soit astreint cette attitude d'impassibilité, qui cachait, en réalité, une sensibilit et une sensualité très ardentes. Il écrivait dans la préface de s *Poèmes antiques :*

Mes émotions personnelles n'ont laissé que peu de traces dans ce livre. Bien que l'art puisse donner, dans une certaine mesure, un caractère de généralité à tout ce qu'il touche, il y a, dans l'aveu public des angoisses du cœur et de ses voluptés, non moins amères, une vanité et une profanation gratuite.

Mais, peut-être plus d'orgueil encore dans cette volonté de ne rien révéler de soi-même.

§

Dans ce volume sur **Barbey d'Aurevilly**, M. Fernand Clget n'a pas voulu dissocier la vie de l'écrivain de son œuvre. Il nou montre que ses ouvrages furent les principales étapes de sa vie, que sa correspondance avec Trébutien nous avait déjà appris. M. Clget suit pas à pas, mois par mois, année par année, l'auteur d *Contes diaboliques*, mêlant l'analyse et la critique de chacun de livres aux faits et aux anecdotes de son existence tourmentée. C'e

n somme, un résumé bien fait de l'œuvre de Barbey, où aucun de es livres n'est omis. Nous savions déjà que Barbey, en tant que cri- que, était l'opposé de Sainte-Beuve qui, lui, « opérait scientifique- ent »; mais plutôt qu'un critique, observe M. Clerget, Barbey est n polémiste : il combat pour ses idées, et ne se pique pas d'impar- alité. Selon M. Clerget encore, l'action littéraire de Barbey se anifesta d'une double manière : il fut à la fois un conservateur du assé, et un précurseur de l'avenir. Cet avenir, pour M. Clerget, c'est a renaissance religieuse à laquelle, dit-il, « il faudra bien que la ociété revienne, si elle désire ne pas sombrer prochainement ». 'auvre société ! Il faut tout de même noter que l'influence de Bar- ey, au point de vue des idées, est actuellement tout à fait nulle : on e peut l'aimer et l'estimer que comme artiste. Si on nous parle de es idées, nous sourirons.

§

Dans Barbey critique, M. Pierre Lasserre voit surtout un moraliste. i le moraliste, dit-il, n'est pas tout le critique littéraire, il en est au oins une moitié, et la moitié la plus nécessaire. Je trouve ce juge- ent dans un volume d'études sur **Barbey d'Aurevilly** auquel n a joint quelques inédits : *Disjecta Membra, extraits de son ivre de Notes.* J'y cueille ces quelques pensées :

L avantage de la gloire, — avoir un nom trimballé par la bouche des sots.

L'argent supprime l'anxiété. — Quelle force quand on a besoin de sa ensée !

On parle d'éducations — de magnifiques éducations. Misère ! Il n'y a 'autre éducation que celle qu'on reçoit des choses qu'on a de ses yeux bservées.

Se faire solliciter ce qu'on veut faire, — secret d'Auguste.

Mais il eût peut-être mieux valu ne pas publier des « réflexions » l'une parfaite imbécillité, comme :

Pourquoi n'y aurait-il pas un enfer ?... Il y a bien un haut et un bas dans 'espace.

Les bonnes pensées nous viennent on ne sait d'où. Ce sont les aérolithes lu ciel. Les mauvaises sont les aérolithes de l'enfer, — des pierres à vol- an.

Mais voici encore des *Notes sur la Normandie*, quelques pages ur *Valognes*, où Barbey vieilli projette sur la ville ses souvenirs d'enfance et ses regrets. Des *Notes de critique sur Byron*, *Pru- d'hommeries de Machiavel*. Ce volume s'orne de reproductions d'autographes de Barbey, où l'on voit que l'auteur d'*Une vieille Maîtresse* illustrait lui-même son texte d'épées, d'armoiries, de fleurs de lys, de cœurs transpercés, etc... Il employait encore « les encres les plus variées : or, vert, argent, rouge, violet, etc. ; il les combinait

même entre elles pour obtenir des couleurs plus originales et parfoi il saupoudrait le tout de poudre d'or. » Il souligne d'une flèche se pensées les plus... acérées; un catafalque illustre une réflexion su la mort, et sans doute cet aveu : « Ah! la vie est si malheureuse qu'en supposant toujours ce qu'on craint le plus, on se trouve dan la vérité! » s'abrite-t-il sous un cyprès.

§

Quelques visages de ce temps-ci, par Tabarant (le Mas que Rouge). Série de portraits satiriques de nos plus grands hommes du jour : Clemenceau, Rochefort, Jaurès, Rostand, Déroulède, Dou mer, Barrès, Dreyfus, etc. Quelques-uns de ces pamphlets, d'une agréable ironie, sont comparables, écrit M. Laurent Tailhade dan la préface, aux satires de Veuillot, de Mirbeau, aux épigrammes d Rivarol, de Suleau et de Champcenetz.

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Gaston Sansrefus : *Gaultier Garguille*, farceur et chansonnier normand; Caen Louis Jouan, 3 fr. 50. — P. J. de Béranger : *Œuvres inédites* (*le Paresseux*, c en 1 a. ; *la Vieille Femme et le jeune Mari*, op. com. en 1 a. ; *les Amis d Molière*, à propos mêlé de couplets, en 1 a.), avec Préface et Notes de L.-Henr Lecomte, Daragon, 8 fr. — F. Borteau-Loti : *Tsas-tsés*, c en 3 a. ; Schaub Bar bré, 3 fr. 50. — Paul-Exil Bourelly : *Gloire suprême*, c. en 3 a. ; Editions Drama tica, 1 fr. — Paul Lacombe : *Théâtre contre la guerre* (*Vercingéto-rix*, dr. en tabl. ; *le Sac de Béziers*, dr. en 5 a. et 8 tabl ; *Une famille sous Napoléon*, dr en 5 a. ; *C'est la guerre*, dr. en 2 a.) ; Messein, 2 fr. — Adolphe Mônv : *Etude dramatiques*, t. IV (*le Déluge*, dr. en 3 a., 5 tabl. et 1 épilogue) ; Plon-Nourrit 3 fr. 50.

Aucune époque ne fut moins nationaliste que le XVII^e^ siècle.

Non seulement aucune ne rejeta plus délibérément, que celle d la « table rase », toute tradition, ancienne ou récente, le « gothique comme la Pléiade, mais aucune (sauf le romantisme, très vivemen jugulé) ne fut aussi accueillante à la pensée étrangère... jusques la pensionner: roman, théâtre, point d'honneur, étiquette étaien espagnols, et poésie, politique, amours, mœurs italiennes, sans par ler des questions religieuses où le débat entre le molinisme ibériqu et le jansénisme hollandais sera tranché par Rome. Quant à la tra gédie grecque, qu'a voulu implanter la Pléiade, on n'y reviendra qu grâce à des sujets d'abord médiévaux, romains, etc. : et, en atten dant cette invention singulière, on préfère encore, à défaut des Mis tères interdits, faire pièce à ses pères en ressuscitant... la Farce de aïeux.

Après Mondor et Tabarin, trois vaillants « joindres » s'élancèren tout enfarinés, des boulangeries où ils liaient la pâte, dans la carrièi facétieuse, convoquant à se divertir godelureaux et godinettes, co

uants et cocuez, gouspins, courtiers de fesses et fierabras. **Gaultier-Garguille**, Gros-Guillaume et Turlupin firent merveilles pendant tout ce premier tiers du XVII^e^ siècle : car, bien que d'âges très différents, les trois compagnons moururent en 1633, 34 et 35, dans les quelques mois qui ont précédé le *Cid*. Quel dommage qu'Aristophane ne fût pas encore traduit! nous aurions eu, avant la comédie moyenne ou nouvelle, dont nous ne pouvons plus sortir, une « ancienne comédie » : l'esprit en régnait alors, une indispensable et libératrice scurrilité, non pas affectée, mais naturelle à toutes les classes. La plupart de ces œuvres, intimidées de ne point se connaître d'ancêtres helléniques, se sont perdues, et le regret s'en avive à considérer le peu qui nous reste, dans le tableau cahotique de M. Sansrefus. Le *Mort* notamment offre un thème génial, qu'ont affadi par la suite Rotrou et Carmontelles :

Molière avait si bien reconnu en Gargnille un homme de théâtre qu'il fit l'achat à sa veuve, contre un nombre respectable d'espèces trébuchantes, de tous les cahiers de son mari où ses farces étaient transcrites. Il s'en servit et, pour ne pas être accusé de plagiat, il détruisit le tout sans remords. ... *Le Docteur amoureux*, *le Médecin volant*, *la Jalousie du Barbouillé* (plus tard *George Dandin*) sont sortis des tréteaux de Garguille. Il a vu jouer les farces du *Porteur d'eau*, de *la Jalousie du Gros-René*, du *Fagoteux*, de *Maître Mismin étudiant*, et il s'en souvient dans *les Précieuses ridicules*, *le Cocu imaginaire*, *George Dandin* et *le Malade imaginaire*.

Là du reste ne se sont pas arrêtés les emprunts (1) de Jean-Baptiste Poquelin :

Il achète à Prosper, bouffon de Braguette, qui jouait la parade à la Place au Change, les manuscrits de son maître, où il trouve le thème du *Mariage forcé* et les comédies italiennes arrangées à la française qui, plus tard, deviendront *l'Etourdi* et *le Dépit amoureux*.

... Sans vouloir, ainsi que ses rivaux, lui crier jalousement à la face le vers de Mascarille — dont l'auteur est Scalion de Virbluneau —

Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !

... on n'ignore pas que Molière a emprunté à Charles Sorel les personnages du *Berger Extravagant* et de *Francion*, juges, marchands, cuistres, chambrières, etc. ; à Cyrano de Bergerac, la scène fameuse de la « maudite galère » transportée du *Pédant joué* dans *les Fourberies de Scapin* — où se trouve encore l'épisode du sac, de Tabarin ; — à Scarron, l'idée des *Précieuses ridicules*, puisée dans *Jodelet ou le Maître Valet*, et une scène de *Tartufe*, tirée des *Hypocrites ;* à Pierre de Larivey, diverses scènes de son théâtre ; à Térence, le sujet de *l'Ecole des maris ;* à Plaute ceux de *l'Amphitryon* et de *l'Avare*, et à Rabelais, le canevas du *Mariage forcé*. *Le Médecin malgré lui* rajeunit un fabliau du XIII^e^ siècle, qui s'était

(1) Il faut tout de même avouer qu'emprunt a deux significations : l'une en critique littéraire classique, l'autre en bon français.

retrouvé dans *les Comédies et Proverbes* d'Adrien de Montluc. *Les Visionnaires* de Desmarets de Saint-Sorlin ont servi dans *les Femmes savantes*. Le madrigal adressé par Mascarille, dans *les Précieuses*, à Cathos et Madelon, n'est autre qu'un sonnet de Virbluneau composé pour la cruelle Angélique... *L'Etourdi* n'est autre que *l'Inavvertito* de Beltram *le Dépit amoureux : l'Intéressé*, de *Nicolo Secchi ; Don Juan : Il convivato di pietra*, d'André Cigognini, et *les Nuits facétieuses* du seigneur Straparole furent mises également à la scène par Molière.

Sans doute.

ces diverses inspirations n'enlèvent rien au génie du grand poète comique, mais elles permettent de le comprendre plus facilement, en le ramenant à des proportions très humaines et en détruisant la légende boursouflée par toutes les surenchères de l'admiration conventionnelle et servile.

Les Amis de Molière, œuvre inédite de Béranger, en offrent un exemple insipide : oh ! ce Momus digne pendant au Comus inspirateur habituel du chansonnier cher à notre Premier Magistrat ! **Le Paresseux** du moins se hisse jusqu'à la comédie de caractère, ainsi nommée parce que, dès le lever du rideau, les personnages secondaires nous analysent, avec une égale sûreté la psychologie du protagoniste, que l'on voit bientôt entrer, comme par hasard, afin d'en donner des exemples, non sans une insistance gênante, jusqu'à ce que, puni à l'instar d'un enfant pas sage, il soit obligé de se retirer de l'action, au moment, d'ailleurs, où le rideau susdit va, majestueusement, retomber. Coïncidence amusante : vous retrouverez ici les deux scènes si spirituellement entrelacées de la saisie et du duel qui ont tant amusé les spectateurs d'*Education de prince*, par M. Donnay. L'accent de la farce ne se retrouve qu'avec **Vieille femme et jeune mari** — parce que le sujet en est, au fond, douloureux et que le rire humain éclate en proportion directe de la souffrance avec laquelle il lutte.

Tsés-tsés (un titre admirable !) ne nous offre pas l'engourdissement des volontés au contact de créatures paralysantes, mais une simple charge, alourdie à la fin, sur les morticoles : que M. Bonteau-Loti se défie du calembour, il abaisse tout à cette heure : critique, théâtre et politique.

De même que la Fille de Léda, pour la beauté de qui Troyens et Achéens, durant vingt années, s'entretuèrent, Pénélope avait l'âge de la *Vieille femme* que raille Béranger, quand se la disputaient les Prétendants. Pour gâter le spectacle sublime de leur massacre par Ulysse, il ne fallait rien moins que les fantastiques anachronismes de M. Bourelly appliqué à nous dessiner les bergers d'Ithaque

Veillant de toutes parts sous les frontons GOTHIQUES.

Palsambleu! comme s'écrie dans la même pièce la fidèle Eurydome.

Les anachronismes de M. Lacombe sont, eux, volontaires : au lieu de confondre entre elles des époques révolues, ils modernisent tout, systématiquement, à la façon shakespearienne : et le lecteur, que ne gêne plus une couleur locale, d'abord amusante sans doute, mais bientôt visiblement et nécessairement « pleine de trous » (si j'ose dire), une fois entraîné, ne s'arrête plus dans l'émotion. Malgré la sympathie dont la légende auréole le rix Vercingéto, César, de qui pourtant le poète n'a pas voulu nous montrer le rôle libérateur à l'égard de tous nos bruns petits Ibères et Ligures foulés par l'aristocratie étrangère et fanfaronne des grands Gaulois blonds, César nous y apparaît néanmoins bien supérieur à cet éphémère et rageur parvenu de Bonaparte, — qu'**Une Famille sous Napoléon** nous montre incapable de s'élever au-dessus de cette vanité, la gloire, et, à cause de cela cabotinant, exaspéré jusqu'à ruer dans le ventre de Volney, quand il ne disait pas, d'un air profond, à Humboldt : « — Ah ! ah ! vous vous occupez de botanique, Monsieur ? Ma femme aussi. » (Voir *Revue des Lettres et des Arts*, n° du 1er juin). **C'est la guerre** répète, dans un cadre moins large, la tristesse de l'auteur devant la folie homicide de l'humanité. Hélas ! il s'agit là d'une malédiction terriblement ancienne... s'il est vrai que Nemrod était contemporain de la Tour de Babel et du grand malentendu des cultes et des langues. Il en va de la guerre différemment que du duel. Assurément quelqu'un a-t-il une fois prudemment annoncé son parti-pris (religieux ou autre) de ne se jamais battre, il y aurait une sorte de lâcheté à relever ses sottises, qui du reste lui retombent sur le nez, avec le mépris des honnêtes gens : mais la guerre, moins généreuse, n'a pitié ni du pleutre ni de l'infirme, ni même de l'innocent.

Il faut bien l'avouer : ce sont en grande partie les cafards, les cathares, — pharisiens de tous les temps et de toutes les confessions — qui, dans leur illusion imbécile d'avoir roulé Dieu par une contrition verbale et de pouvoir tranquillement haïr leur prochain, déterminent d'interminables représailles. Les Albigeois se crurent ainsi des élus du Seigneur et, enivrés d'une discipline littérale, se mirent à détruire, outre la large et sublime morale du Moyen-Age, ses chefs-d'œuvre d'art ; les missionnaires qui, pendant un demi-siècle, tentèrent de les désarmer par le raisonnement et par les larmes, tombèrent sous leurs coups. Enfin il fallut céder à l'indignation de l'immense civilisation occidentale, et, de même que Jérusalem déicide — mais combien plus facilement ! — **Béziers**, centre de mille infamies, fut balayé !

C'est, à mon avis, le vrai point de vue auquel il convient de se

placer, car l'histoire ne permet plus qu'on parle de « barbarie » à propos des Hommes de l'Ogive. L'idée qu'ils auraient été les élèves de la stérile Provence et de la sauvage Gascogne ne tient plus depuis un siècle. La civilisation n'a pas suivi la ligne du P.-L.-M., non plus que la Ferté-sous-Jouarre de la *Cagnotte* ne s'y montre en avance sur Paris.

Je ne sais si, comme le croit M. Anatole France, la guerre civile est plus féconde en heureux résultats que la guerre internationale : mais la guerre religieuse, parce que la plus idéaliste, demeure la seule excusable et la moins facile à éviter, nous commençons à l'entrevoir en même temps que la perte prochaine des libertés que nous avait méritées la tolérance. Ce qui me plaît dans **le Déluge** de M. Mŏny, c'est, outre l'audace d'avoir, après Byron, abordé l'un des sujets les plus redoutables mais les plus beaux du monde et d'avoir su y caractériser l'âme gouailleuse de Cham et l'âme chevaleresque de Japhet en face de la simplicité, exactement humaine, de Sem, c'est, dis-je, une préface qui apporte un vrai *fiat lux*.

Elle souligne d'abord le pressentiment... inexplicable qui aurait conduit l'auteur de la *Genèse* à nous développer la création dans l'ordre où, à notre époque, la science en reconstitue les périodes. Après quoi, M. Mŏny, nous résume, entre autres, l'enquête du Dr Dennert sur les croyances religieuses ou philosophiques des *300 savants les plus marquants depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours*.

Il en a trouvé 38 dont les sentiments lui sont restés inconnus, 20 qui furent indifférents ou bien libres-penseurs, et 242 qui furent nettement et publiquement croyants.

Sur les 163 savants principaux du XIXe siècle notamment,

124 sont absolument croyants ; de 27 il ne connaît pas les convictions philosophiques ; restent 12 incroyants, parmi lesquels des matérialistes comme Tyndall, Vogt, Moleschott, Huxley et des indifférents tels que Laplace, Arago, Gœthe, Siemens, Darwin. Mais les plus grands, comme Cuvier, Faraday, Heer, Pasteur, ont la foi.

De même, au siècle précédent, Euler, Haller, Bradley, Herschell, Boerhave, Werner, Linné. Et ce sont d'assez illustres pratiquants encore que Newton, Galilée, Copernic, Huygens, Leibnitz, Swammerdam, Ray et tant d'autres.

Pour Flourens « ce globe est... l'ouvrage d'une main divine » ; Buffon proteste que « la science de la nature avec celle de la théologie... ne peuvent être en contradiction qu'en apparence » ; Darwin croit « que la théorie de l'évolution est tout à fait compatible avec la croyance en Dieu ». Faut-il rappeler les enthousiasmes presque mystiques de Réaumur, de Geoffroy de Saint-Hilaire, l'invocation

finale de Képler (« O mon créateur et mon Dieu » etc.), Ampère, Volta, le Verrier, Fresnel, J.-B. Dumas, Lamarck ?

Or, M. Mony l'a montré, ces questions touchent au métier dramatique de plus près que ne s'imagine le vulgaire.

Le théâtre est théologie.

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Achille Luchaire : *La Société française au temps de Philippe-Auguste* ; Hachette, 10 fr. — A. Kleinclausz : *Histoire de Bourgogne* ; Hachette, s. p. — Dr A. Cabanès : *Les Indiscrétions de l'Histoire*, 6e série ; Albin Michel, 3 fr. 50. — Lieut.-colonel Louis Hartmann : *Les Officiers de l'Armée royale à la veille de la Révolution* ; « Revue historique », mai juin 1909. — Memento.

La Société française au temps de Philippe-Auguste, par Achille Luchaire. — Le projet irréalisé de M. Achille Luchaire, l'historien regretté, relativement à une histoire du règne de Philippe-Auguste, n'aura pas été complètement stérile, puisqu'il en est resté ce volume, qui se rattache, évidemment, en quelque manière, aux travaux préparatoires entrepris par M. Luchaire. Les matières de cet ouvrage, mises au point par M. Louis Halphen et présentées en un beau et fort volume, ne sont pas toutes inédites. Partie en a été insérée dans l'*Histoire de France* de M. Lavisse ; partie (le chapitre sur l'Université) dans la *Bibliothèque internationale de l'enseignement supérieur* ; partie enfin (les chapitres sur l'état matériel et moral de la population et sur les Paroisses et les Curés) dans le recueil des *Séances et travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques*. Ce n'est pas sans intention que nous donnons ces précisions bibliographiques : elles montrent que l'œuvre était attentivement suivie en haut lieu (après avoir été, sous une forme plus sommaire, professée en leçons), et comme elle est assez pessimiste dans ses opinions sur le Moyen-Âge, on peut penser que ce pessimisme n'était point désavoué dans les hautes sphères de l'enseignement et du savoir, où elle recevait en cours de composition, l'encouragement d'un large accueil. Nous dirons quelques mots encore là-dessus. Donnons d'abord le sommaire de l'ouvrage.

L'ensemble s'en divise en deux grandes parties : l'étude de l'Eglise et l'étude de la Féodalité ; la première préparée par un chapitre sur l' « état matériel et moral de la population », qui établit en quelque sorte un fond de misère sociale sur lequel vont se détacher significativement les institutions ecclésiastiques ; la seconde commentée par une conclusion, sur « le développement des villes et des bourgeoisies » qui clôt le livre sur un point de vue social dont l'énoncé seul dit assez la portée. On remarquera que la royauté tient peu de place, à vrai dire aucune, dans cette économie.

Eglise, Féodalité, le pinceau de notre historien étend une commune teinte sombre sur ces deux grands ensembles. On sent qu'on n'a pas eu beaucoup de peine à se défendre de l'optimisme de Guizot, ou de M. Léon Gautier. Le bas clergé croupit dans une misérable condition intellectuelle et morale; plus haut, les chanoines sont querelleurs et avides, les évêques mènent souvent une vie peu exemplaire; et quant aux moines, on les rencontre partout ailleurs que dans leurs couvents. Pour la Féodalité, il suffira de dire que ses mœurs sont « pillardes et sanguinaires ». L'auteur, certes, nous a savamment montré, d'après les textes, comment vivaient tous ces gens-là, clercs et laïques; il nous a dit leurs occupations, leur organisation, leur situation matérielle et économique : mais tous ces détails s'ordonnent sous une uniforme couleur sombre qui, croit-on sentir, ne tient pas toujours à leur nature intime. Quelques pages sur « la courtoisie et la noblesse courtoise », sur cette élite, que montre Chrétien de Troyes, où les mœurs, nous dit-on, commençaient à s'améliorer et qui se distinguait de la sinistre bruterie ambiante (ou de ce que l'on croit tel) ne changent guère cette impression.

Il faut bien que cette optique, en somme dépréciatrice, quant au Passé, soit très despotique, pour qu'un homme comme Taine ait écrit (antérieurement aux *Origines*, il est vrai) : « Aussitôt que l'on considère le passé, on est tenté de trouver le présent beau et honnête. » Ce qui n'empêchait point, d'ailleurs, Taine de rendre une adéquate justice à la Société féodale en marquant la force et la dignité morales du lien qui la maintenait : l'engagement volontaire (étude sur *Renaud de Montauban*). M. Luchaire, dans cette étude sur le Moyen-âge, ne s'est préoccupé, à aucun moment, d'aucun principe général de psychologie sociale. Il s'est borné à la teneur des œuvres historiques et littéraires du temps, en rapprochant celles-ci de celles-là. Il groupe et compare les textes, puis, croyant qu'ils parlent assez par eux-mêmes, il s'efface. Il arrive que, de la sorte, ils ne parlent pas assez. Interroger les textes n'est pas les solliciter. Ne semble-t-il pas qu'une des fonctions de l'historien soit de dégager des raisons d'être tacites, des mobiles inconscients, que les contemporains, tout à l'étourdissement de la vie immédiate, ne pouvaient guère apercevoir ? Ces mobiles valent ce que valent les grandes forces qui mènent la vie : ils ne doivent pas être nécessairement incriminés. M. Luchaire avait montré une tout autre largeur dans les œuvres si fortes, si sagaces, de la première partie de sa carrière, dans ses études sur les premiers Capétiens, beaucoup plus exemptes de préjugé que ce livre posthume, savant recueil de faits, mais assez pauvrement commentés (1). Les meilleurs esprits ne vieillissent pas au sein

(1) Sur l'ensemble de l'œuvre de feu M. Achille Luchaire, qui reste un grand

des honneurs sans se troubler. L'ouvrage s'achève sur cette constatation suggestive ; « La bourgeoisie monte et se fait de jour en jour une place plus grande dans la société. » Heureusement ! Que deviendrions-nous sans cela? Mais déjà, la bourgeoisie? A peine sorti du Haut Moyen-Age? Cette Belle s'est levée de bien grand matin ! On croyait plutôt que c'était la Féodalité qui, pour son rude labeur, s'était levée de grand matin dans notre Histoire ! Vous verrez qu'on finira par faire converger toute l'Histoire de France, depuis ses origines, vers ce fait unique : la bourgeoisie ; vous verrez qu'on en viendra à introduire dans l'Histoire de France cette cause finale. Après tout, il se peut que toute la besogne de notre Histoire ait été de constituer une bourgeoisie : seulement, c'est une assez méchante besogne.

Histoire de Bourgogne, par A. Kleinclausz. — M. A. Kleinclausz ne s'est pas évidemment proposé de refaire l'histoire de Bourgogne de M. de Barante, qu'il dédaigne un peu trop, ni celle de M. Ernest Petit, qu'il estime fort, cette fois à juste titre, et qu'il a très utilisé. Son ouvrage est un résumé général de l'histoire de la Bourgogne depuis les origines jusqu'à nos jours. Il contient, dans l'ordre chronologique, les principales données géographiques, historiques et biographiques, avec l'indication des textes, une bibliographie, des gravures et des cartes. Un des caractères de l'ouvrage est aussi la part assez grande faite aux détails locaux, ce qui s'explique quand on sait que l'auteur, assez longtemps professeur à l'Université de Dijon, désire surtout s'adresser à un public régional. Il se trouve qu'il s'adresse aussi bien au public en général. Le livre a autant de divisions qu'il distingue de périodes : Origines, avec les Gallo-Romains, les Burgundes, les Mérovingiens et les Carolingiens ; Ducs capétiens en deux maisons, première maison capétienne (1032-1361) et deuxième maison capétienne, ou maison de Valois (1363-1477) ; Bourgogne monarchique ; Bourgogne contemporaine.

On a critiqué la manière dont M. Kleinclausz a établi la ligne de démarcation entre l'époque carolingienne et l'époque capétienne, en appelant « bénéficiaires » les ducs de la première et « héréditaires » les ducs de la seconde. Cependant ceci semble assez dans les usages de l'une et de l'autre époques : usage « palatin », ou de la délégation impériale, autrement dit de l'investiture à un bénéfice, pour les carolingiens ; usage ou fait de l'hérédité commençant à Robert le Vieux, 3e fils du roi du France Robert II, pour les capétiens. L'on a révoqué en doute l'existence du diplôme de l'an 1032 d'après lequel Henri Ier cédait à son frère Robert la Bourgogne « pour en jouir en pleine propriété et passer à ses héritiers. » Mais à défaut de diplôme, il y a une situation de fait qui correspond à une disposition de ce

médiévaliste, Cf. *Mercure de France* de novembre 1904, des 15 octobre 1905, 15 août 1906, 1er novembre 1907 et 1er juillet 1909.

genre. Il est vrai que ceci ne suffit point pour marquer une différence bien grande, en fait, entre la tenure carolingienne et la tenure capétienne; il y a des nuances cependant, et, de toute manière, M. Kleinclausz paraît avoir eu raison d'indiquer le changement d'époque par un changement de terme.

La partie relative aux origines n'est qu'un exposé rapide, où l'on effleure seulement la question, si compliquée il est vrai, de la formation du duché de Bourgogne, et sans utiliser les renseignements donnés par les travaux récents. L'époque des premiers ducs capétiens est bien étudiée, à l'aide d'un choix très complet de travaux. Celle de la maison de Valois, qu'on peut appeler la période classique, sur laquelle les ouvrages abondent, est très heureusement résumée. L'histoire de l'époque moderne, depuis la mort de Charles le Téméraire jusqu'à nos jours, occupe la moitié du volume ; c'est la partie où les détails de terroir se multiplient, ce qui s'explique par le caractère de l'histoire de Bourgogne à ce moment-là, histoire qui a perdu alors la grande allure du temps des ducs pour devenir une chronique locale. On consultera les passages relatifs à la Réforme, à la Ligue, la Guerre de Trente ans, la Fronde, la Révolution, la Campagne de France et la guerre de 1870. L'on trouvera encore, à côté de biographies bourguignonnes, des détails sur le régime administratif et économique du pays. Ces pages sont un excellent guide d'ensemble; un répertoire complet et définitivement ordonné de rubriques, toutes très exactes (nous en avons cité un exemple), où pourront s'amorcer ultérieurement des recherches plus développées.

Les Indiscrétions de l'Histoire, 6e série, par le Dr Cabanès. — Historien-médecin, ou médecin-historien, — on ne sait, les deux qualités étant si bien fondues dans un savoir très homogène en sa composition double, — M. le Dr Cabanès donne, dans cette sixième série des *Indiscrétions de l'Histoire*, une suite de nouvelles « consultations », dont les sujets sont, comme d'habitude, choisis en général avec beaucoup de bonheur, tant sous le rapport de la curiosité que sous celui de l'utilité historique. Citons : « Louis XI expliqué par l'histoire, jugé par la médecine. » (Un riche sujet depuis les immenses travaux de Brachet. L'on étudie ici une névropathie, rançon d'une grande puissance intellectuelle. Signalons à M. Cabanès, pour ce qui est de l' « hagiothérapie », si fort pratiquée par ce roi, le livre de M. Marcel Navarre sur *Louis XI en pèlerinage*). Citons encore : « Les sources d'inspiration médicale de Molière » (intéressant, sans être proprement historique) ; « Une consultation de Saint-Simon » (page de l'histoire minable et falote des premiers Bourbons d'Espagne) ; « J.-J. Rousseau s'est-il suicidé ? » (Non, l'hypothèse de la congestion séreuse est la bonne); « Napoléon était-il malade à Waterloo? » (Certainement); « Bonaparte a-t-il fait

étrangler Pichegru ? » (Fiction pure) ; « Louis XVIII et les femmes » (le royal podagre, le « roi-fauteuil », fut aussi, en fait de femmes, assez... « fauteuil »). Etc.

M. Cabanès a placé en tête de ce dernier volume de la série des *Indiscrétions* une préface générale sur « le concours que peut prêter la médecine à l'histoire ». Nous avons eu déjà l'occasion d'apprécier les idées de l'auteur à cet égard, en remarquant notamment leur modération, qui n'est pas la moindre raison de leur bon aloi. M. Cabanès groupe ici toutes les références favorables à sa méthode. Mais ce que nous goûtons en lui, disons-nous, c'est que, malgré le nombre et l'autorité de ces références, il ne systématise point. Certaines particularités physio-psychiques, chez certains hommes publics, à de certains moments, peuvent expliquer certains faits. Ainsi résumerons-nous, — en nous ralliant, bien entendu, avec l'autorisé Dr Toulouse, à la théorie de la valeur certaine du diagnostic rétrospectif, — l'objet, les limites et la portée des investigations de M. Cabanès. Sa « consultation » sur Charles-Quint (1) nous a toujours paru, à cet égard, un modèle. Elle éclaire, en présentant sous un jour nouveau la retraite de l'empereur dans le couvent de Saint-Yuste, ce que nous appellerons l'histoire de la *transmission* du pouvoir de Charles-Quint, pouvoir dont les idées directrices subsistèrent, sinon chez Ferdinand, mais à coup sûr chez Philippe II, grâce à l'activité, alors aussi persistante que peu connue, de Charles-Quint. Il a fallu que ce soit un médecin qui nous aide à apprécier cette activité, en nous faisant connaître les vraies conditions de cette sorte de survie.

Des réserves s'indiqueraient sans doute aussi, et quelque occasion de les faire se produira peut-être. Il est plus digne de la critique d'aller d'abord au plus pressé, au chapitre des mérites.

Les Officiers de l'Armée royale à la veille de la Révolution, par le Lieut.-Colonel Louis Hartmann. — On lira avec profit, dans la *Revue Historique* (mars-avril, mai-juin 1909), l'importante étude du M. le Lieut.-Colonel Louis Hartmann sur « les Officiers de l'Armée royale à la veille de la Révolution ». M. Hartmann examine la situation fâcheuse créée, dans le corps d'officiers, par les Ordonnances militaires de 1788. On sait que ces Ordonnances (dont le comte de Guibert, rapporteur du Conseil d'administration de la guerre, endossa assez indûment la responsabilité, pour ce qu'elles avaient de regrettable), à côté de bonnes dispositions d'ordre strictement militaire, consacraient, sous le rapport social, les abus existants et en créaient d'autres. Elles aggravèrent les antagonismes qui désorganisaient l'armée (M. Duruy, dans son *Armée*

(1) Dans la 5e série des *Indiscrétions*. *Mercure de France*, du 1er juillet 1908.

royale en 89, avait tracé un tableau plus optimiste, les conclusions de M. Hartmann sont sensiblement différentes) : antagonisme des officiers subalternes et des officiers de fortune contre les officiers nobles, et antagonisme de la noblesse militaire de province contre la noblesse militaire de cour. L'auteur a notamment rendu sensible cette situation à propos du coup d'Etat anti-parlementaire de Loménie de Brienne, coup d'Etat qui trouva contre lui, dans l'Armée, tout ce qui n'appartenait pas à la Cour, où même, d'ailleurs, une fraction montra, en cette occasion, son séparatisme. L'étude de M. Hartmann est surtout intéressante en ce qu'elle montre, avec beaucoup de précision, l'influence des discordes militaires de 1787 et 1788 sur la marche des événements qui amenèrent la Révolution. Lorsque celle-ci eut éclaté et produit ses premières grandes complications, notamment après la promulgation de la loi fondamentale du 28 février 1790, qui abolit le monopole des grades militaires, les deux classes aristocratiques de l'armée, privilégiés de cour et haut gradés de province, se retrouvèrent d'accord dans la révolte de l'esprit de caste et émigrèrent. En retour se produisit, dans les rangs inférieurs, le subit avancement général demeuré si célèbre.

Sur ce point, le travail de M. Hartmann inspirerait peut-être des réserves, on plutôt susciterait des questions (auxquelles, du reste, répondra peut-être l'ouvrage en préparation, sur l'Emigration militaire, dont cette étude est l'introduction) : Y eut-il, notamment, entre les anciens et les nouveaux cadres, une aussi forte solution de continuité que ce travail le donnerait à penser ? Sans doute, plusieurs chefs militaires, dont la carrière, déjà ancienne, se continua d'abord d'un seul tenant après 89, n'allèrent toutefois plus bien loin : Lafayette dura seulement jusqu'au 20 juin 1792, Rochambeau jusqu'en 1792, Custine et Biron jusqu'en 1793, Luckner jusqu'en 1794, etc. Mais, en revanche, ni Davoust, ni Berthier, ni Marmont, ni Bonaparte lui-même ne sont, au point de vue militaire, des hommes nouveaux. On voudrait aussi des détails (peut-être les aura-t-on dans le corps de l'ouvrage) sur ce que la Constituante garda et utilisa des dispositions de 1788. Ce sont là deux points qui restent à élucider pour savoir ce que l'organisation militaire de la Révolution doit ou ne doit pas, comme cadres et comme institutions, à l'ancien régime. L'étude minutieuse de M. le Lieut.-Colonel Hartmann est d'un vif intérêt.

Memento. — Au dernier sommaire de la *Revue Historique* (juillet-août) : H. de Genouillac, « Une cité du Bas-Euphrate au quatrième millénaire » ; François-Ch. Roux, « la Russie et l'alliance anglo-française après la guerre de Crimée » (l'antagonisme de la Russie et de l'Angleterre a, malgré les efforts de Morny, empêché alors un rapprochement désirable entre la France et la Russie ; intérêt de cette question en ces jours de triple

entente) ; Henri Monod, « la Version du duc d'Anjou sur la Saint-Barthélemy ». (Renseignements nouveaux sur le récit de la Saint-Barthélemy par le futur Henri III, récit restitué d'après la version de Cracovie de 1573, seule authentique, quoique non pas la plus véridique. Ce document, d'après M. H. Monod, aurait l'avantage de montrer ce que la Cour de France et le duc d'Anjou voulaient que l'étranger pensât de la Saint-Barthélemy, à savoir que le drame avait eu pour point de départ des représailles contre Coligny, dûment responsable du meurtre de François de Guise) ; Frédéric Barbey, « les Mémoires de Fauche-Borel » (indications sur ce qu'il peut y avoir de véridique et d'utile dans ces mémoires plus ou moins suspects de l'agent royaliste, 1795-1815). Bulletin historique sur le Moyen-Age français et le Moyen-Age allemand, sur les Antiquités latines (d'après les publications étrangères) et sur l'Histoire de Suisse publications de 1905-1908). Comptes-rendus critiques.

Revue des Etudes historiques (mai-juin) : R. Peyre, « la Cour d'Espagne au commencement du XIX^e^ siècle, d'après la correspondance de l'ambassadeur de France Alquier » (bonne étude des questions qui, en 1800, se rattachaient à l'Espagne, sous le triste Charles IV) ; C. Stryenski, « les Arts au XVIII^e^ siècle » (M. Stryenski est devenu comme l'historien attitré du XVIII^e^ siècle) ; A. Laborde-Milaà, « la Notion de loi historique » (commentaire de l'ouvrage de M. Ernest Millard, — *Une loi historique*, Bruxelles, Lamertin, — ouvrage donnant la théorie peu banale du magnétisme terrestre, résultat de l'électrisation solaire, considéré comme agent, par des révolutions millénaires, d'un rythme historique régulier... Ouf !) Comptes-rendus critiques ; chronique.

Reçu : Adrien Fortin, *les Croisades* (bon résumé, laudatif : résultats directs négatifs ; mais résultats indirects précieux, tels qu'influence libérale, etc.) ; I. Bourlon, *les Assemblées du Clergé et le Protestantisme* (l'auteur recherche quelle fut la conduite des assemblées envers les Protestants. La France, en applaudissant, selon M. Bourlon, à la Révocation de l'Edit de Nantes, ne fit que partager les sentiments qui avaient dominé dans ces Assemblées et inspiré leur conduite) ; Marcel Navarre : *le Comité de Salut public* (l'auteur, en posant la plume, éprouve « une impression de vertige », comme parvenu au sommet d'un « Himalaya » d'horreurs). Ces trois brochures, chez Bloud et C^ie^, 2 fr. ch.

Gazault de Vautibault, *les d'Orléans au tribunal de l'histoire* (7 volumes, chez Daragon, 8 fr. 50 au lieu de 25 fr.). L'on a republié, sous couverture neuve, cette volumineuse compilation parue chez Dentu en 1889. La doctrine légitimiste y règne avec ses préventions et ses accusations. Trop de détails suspects font penser au style des « Histoires secrètes » et autres « Crimes des Papes ». Mais dans cet ensemble poussé au noir, des faits se dégagent, de meilleur aloi. On trouvera notamment d'utiles développements sur l'histoire du premier, du troisième et du quatrième duc d'Orléans.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PSYCHOLOGIE

D^r^ Georges Bohn : *La Naissance de l'Intelligence*, in-18, Flammarion, 3 fr. 50. — N. Vaschide : *Essai sur la Psychologie de la Main*, in-8°, Marcel Rivière,

12 fr. — Dr Paul Sollier : *Le Doute*, in-8°, Alcan, 7 fr. 50. — Raymond Meunier : *Le Haschich*, in-16, Bloud et Cie, 3 fr. — Memento.

La querelle entre les cartésiens et leurs adversaires se refusant à croire au pur automatisme des bêtes s'est renouvelée de nos jours, en psychologie comparée, comme le rappelle, au début de son livre sur **la Naissance de l'Intelligence**, M. Georges Bohn. Faut-il, comme certains auteurs l'ont fait, voir du *psychisme* jusque dans l'acte du spermatozoaire allant féconder un ovule, ou, à l'opposé, réduire tous les actes des animaux inférieurs à des combinaisons mécaniques de *tropismes?* M. Georges Bohn s'applique à mettre cette question complexe et obscure au point. Il ne se paye pas de mots, mais se réclame des faits, et par leur observation, leur classement, par la revue critique aussi des travaux récents les plus importants, il parvient à définir nettement les tropismes, sans en exagérer le rôle, à nous montrer leurs déformations possibles grâce à ce qu'il appelle la sensibilité différentielle, notion nouvelle et importante qu'il introduit en psychologie comparée, s'attache à l'étude de variations également méconnues jusqu'alors, les *rythmes* vitaux, formule une loi personnelle des phénomènes associatifs, et réussit ainsi à donner un tableau clair, un exposé lumineux des conditions dans lesquelles, selon lui, naît l'intelligence.

Elle serait issue, non pas d'une lente évolution, mais d'une triple révolution. La première se serait opérée avec le passage des formes frustes de la vie animale à des formes plus compliquées, crustacés, insectes, céphalopodes. La transformation de l'appareil visuel, notamment, semblerait s'être faite avec « une certaine soudaineté », transformant du même coup les conditions de vie de l'animal par une richesse nouvelle d'éléments pouvant donner lieu à des combinaisons de sensations (formes, couleurs, etc.) :

Multiplicité, complexité, instabilité, voilà trois caractères corrélatifs des phénomènes associatifs chez les animaux qui possèdent un œil perfectionné... Mais toujours après une évolution, et surtout une révolution, la réaction se fait sentir. C'est là l'éternelle loi qui s'oppose au progrès.

Cette *réaction*, nous la trouvons exprimée... par les deux lois fondamentales qui régissent les phénomènes associatifs :

1° La loi des *associations par ressemblance* nous a montré comment il se fait que parmi les nombreux caractères d'un objet donné, un certain nombre seulement, les plus constants, peuvent s'imprimer en quelque sorte dans le système nerveux... plus *stables*... au point de devenir héréditaires... (formation de l'instinct).

2° Mais une fois que l habitude héréditaire s'est constituée, une fois que le phénomène est complètement *automatique*, il se produit une nouvelle simplification... Au début un ensemble de mouvements m était déterminé par l'ensemble des sensations $a+b+c+d...$; finalement, les mouvements se

produisent sous l'influence de quelques sensations seulement, ou même sous celle d'une simple sensation, *a...*

La deuxième révolution, c'est l'apparition du développement exceptionnel que prend le système nerveux central chez les vertébrés, avec l'édification de cet organe excessivement complexe : le cerveau.

La troisième et dernière révolution psychique serait due à la genèse, par mutation brusque, de cette « sorte de monstre » au cerveau hypertrophié : l'homme.

Mais toujours cette loi de *constance*, découverte par M. René Quinton, qui en a vérifié l'exactitude pour la permanence du milieu nécessaire aux réactions organiques, confirmée par M. Remy de Gourmont en ce qui concerne les phénomènes intellectuels, appliquée ici par M. Georges Bohn, avec de nouveaux et heureux développements, intervient, freine d'abord, régularise ensuite, arrête enfin ces mouvements brusques, cette course vers ailleurs, qui, grâce à elle, se termine par une sage promenade en rond, dans le nouveau cercle conquis.

Les lecteurs de cette revue connaissent assez M. Georges Bohn, pour qu'il me suffise de leur dire, sans m'attarder à des éloges superflus, qu'ils retrouveront, dans cet important ouvrage, les habituelles qualités de style de son auteur.

§

Mieux qu'**Essai sur la Psychologie de la Main**, le titre d'*Apologie de la Chiromancienne* conviendrait à ce nouvel ouvrage posthume du regretté N. Vaschide, dont on pourrait presque dire que son auteur a été la victime. Par ses recherches expérimentales, il avait été conduit à fréquenter de très près les chiromanciennes, et n'avait pas craint de livrer sa propre main à leurs investigations. Or bien que ses observations lui aient démontré que, sur plus de 500 morts annoncées dans un laps de temps court, trois cas seulement s'étaient réalisés, il n'en demeure pas moins exact qu'à deux reprises on lui avait prédit qu'il mourrait en 1907 d'une pneumonie, prédiction qu'il a malheureusement réalisée, illustrant tragiquement la vérité de ce passage de son livre : « ... l'annonce du présage a souvent une influence débilitante, anxieuse sur les malades un peu minés par des affections chroniques, ou avec des mentalités sensibles. Dans chacun des cas (les trois cas précédemment cités), la mort est survenue à la suite d'une annonce prémonitoire, d'un présage chiromancien. »

L'étude du canon artistique de la main, dans les œuvres d'art, de son anatomie, psycho-physiologie, pathologie, etc., tiennent une très grande place dans ce livre. Les recherches personnelles n'ont pas porté, comme il eût semblé plus logique, sur la vérification

par l'examen de types de mains appartenant à des gens connus, de la réalité ou non de la classification chirognomonique des lignes de la main, ce qu'un auteur également disparu, Julien Leclercq (1), dont le nom ne figure même pas dans la liste, pourtant énorme, des ouvrages consultés par N. Vaschide, avait autrefois excellemment tenté ; mais les expérimentations de N. Vaschide ont consisté à réunir une collection d'avis et de prophéties, recueillis auprès de tireuses de cartes, diseuses de bonne aventure, chiromanciennes, etc., sans aucun choix. Le peu de précision de cette méthode se retrouve dans ses résultats, qui évidemment ne peuvent nullement nous renseigner sur la valeur réelle qu'il conviendrait d'attribuer à la signification chirognomonique des diverses parties de la main, et des signes multiples qu'on y relève.

§

Le Doute est enlevé par le Dr Paul Sollier au domaine de la volonté, et même à celui de l'intelligence, pour être situé plus exactement dans l'ordre des phénomènes affectifs. Du même coup se trouvent ainsi réduites à l'état de prétentieux contre-sens toutes ces philosophies de la volonté, éducations, rééducations de la volonté, thérapeutiques illusoires emphatiquement proposées par des moralistes bien intentionnés, mais mal renseignés, et que, sous le nom de *pragmatisme*, on a même, ces temps derniers, haussées jusqu'au système.

Le grand mérite du Dr Paul Sollier est de montrer que les phénomènes intellectuels et moteurs ne jouent dans le doute qu'un rôle accessoire, et d'avoir su patiemment analyser le contenu surtout affectif du doute, qu'il soit normal et occasionnel, ou habituel et pathologique. Dans ce dernier cas, le doute pathologique représente, selon l'auteur, « l'expression la plus complète de l'émotivité morbide. Tous les troubles décrits sous les noms d'obsessions, de phobies, de manies, d'agitations, d'impulsions conscientes, de délires émotifs, de névrose d'angoisse ne sont que des manifestations primitives ou réactionnelles du doute ou de la douleur.

« La psychasthénie n'est autre chose que la maladie du doute, car tous les troubles ci-dessus s'y retrouvent et sont explicables par le doute et ses réactions.

Entre le doute normal et le doute pathologique, les variétés sont nombreuses, qui touchent au second. On y rangera « les inquiets, les timides, les impulsifs, les émotifs, les mystiques, les pervertis et invertis sexuels ».

Le Dr Paul Sollier, à ce sujet, insiste sur la fréquence des cas de ce genre, à notre époque, et conclut ainsi :

Il serait téméraire d'assigner les causes, probablement très multiples, de

(1) Julien Leclercq : *le Caractère et la Main*, Juven.

cette transformation (substitution de diverses formes du doute à des névroses et psycho-névroses), et aussi de la généralisation de l'émotivité morbide ou quasi morbide. Mais ce qui est inquiétant, c'est que, sous des apparences moins bruyantes et plus bénignes que les névroses franches, toutes les manifestations de cette émotivité excessive ou morbide ont en réalité des conséquences beaucoup plus graves, tant au point de vue de l'individu et de l'espèce qu'au point de vue social.

Dans une excellente monographie sur **le Haschich**, M. Raymond Meunier, après avoir étudié, aux points de vue historique, chimique et *géographique*, ce poison, après nous avoir initiés à ses multiples modes de préparation, dans les officines européennes et dans divers pays d'Orient, tente, d'après les textes de Baudelaire et de Théophile Gautier, un essai de la psychologie des paradis éphémères.

Il résulte des observations de l'auteur, confrontées avec celles de Moreau (de Tours), de Ch. Richet et de Binet-Sanglé, que le chanvre indien, quel que soit son principe actif — encore mal défini, d'ailleurs — produit une ivresse assez persistante, caractérisée non, comme certains adeptes du haschich en ont eu l'illusion, par une plus grande lucidité d'esprit, mais par une surexcitation de l'émotivité, accompagnée d'un état d'exagération de la suggestibilité. Ce dernier point permettrait donc de se servir du haschich pour révéler le fonds mental subconscient du haschiché. Il explique aussi la recherche d'un certain décor, et de la présence de compagnons pouvant agréablement diriger l'ivresse, qui se retrouve dans les récits littéraires de haschichés. C'est à ces conditions seulement, en effet, qu'une « séance de haschich » accidentelle produit une ivresse heureuse. Le même souci de mise en scène est déjà décrit dans Marco Polo, au sujet des Assassins (Haschichims).

Memento. — *Bibliothèque de Psychologie expérimentale* (Librairie Bloud et Cie, 1 fr. 50 le vol.) : M. le Dr H. Bouquet, dans *l'Evolution Psychique de l'Enfant*, se borne à étudier la période qui va de la naissance jusqu'à l'âge où l'éducation et l'instruction apportent un élément nouveau dans la vie de l'enfant, vers trois ou cinq ans. Il passe en revue le développement des sens, celui des fonctions de la marche et du langage, celui enfin du contenu de l'intelligence infantile ; *Travail et Folie*, des Drs A. Marie et R. Martial, est surtout un ouvrage documentaire, où les auteurs, par de nombreuses observations et des études statistiques, se sont proposés de déterminer la part que prend le travail, manuel ou intellectuel, dans l'ensemble de causes dont relèvent les maladies mentales, et d'un autre côté la proportion des travailleurs atteints de folie, comparée à la totalité des travailleurs de diverses professions. — *Annales médico-psychologiques* (septembre 1908 à avril 1909). Le Dr Lucien Lagriffe, en une série d'articles sur *Guy de Maupassant, étude de Psychologie pathologique*, n'essaye pas « d'expliquer Maupassant par la pathologie », mais de se servir des documents

laissés par Maupassant pour en tirer profit, au point de vue pathologique. Il les rapproche de certains écrits d'aliénés, commentés par M. Réja (Marcel Réja : *l'Art chez les fous*, librairie du Mercure de France), montre que, chez Maupassant comme chez beaucoup d'aliénés, on trouve, datant de la même époque, des écrits raisonnables et des écrits incohérents, et conclut fort sagement : « Si nous sommes redevables à la folie de ce beau cri de l'âme qui est *le Horla*, nous ne pouvons qu'à peine soupçonner ce dont un arrêt si brusque de sa destinée nous a privés ; mais nous sommes certains, dans tous les cas, que la paralysie générale n'a rien ajouté à sa gloire : la maladie n'est jamais que diminution. Ce cas ne présente donc d'intérêt que parce qu'il nous apporte des preuves écrites qui jalonnent et éclairent la marche d'une maladie dont les premières manifestations sont encore peu précises. »

Signalons l'apparition d'un nouveau périodique mensuel, *le Spectateur*, 0 fr. 70 le numéro (Henri Falque, 86, rue Bonaparte, Paris). On y trouvera, dans le premier numéro, un intéressant article de M. Martin-Guelliot sur *le Fonctionnement réel de l'Intelligence*, des études critiques de MM. Marcel Pareau, François Carré, Vincent Muselli. Dans le nº 2, de M. Paul Jacquet : *D'un exemple d'accord entre le folk-lore et la pensée spéculative*. Au sommaire du nº 3, la rédaction propose à ses lecteurs un *Projet d'enquête* portant sur l'observation des faits intellectuels dans leur réalité vécue, observation qui devrait être faite par diverses séries de professionnels : professeurs, officiers ingénieurs, médecins, juristes, etc..

GASTON DANVILLE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Le Centenaire de Lamarck. — Marcel Landrieu : *Lamarck, le fondateur du transformisme ; sa vie ; son œuvre*, Société zoologique de France, 1 vol. in-8, 10 fr., 1909. — Claire Richter : *Le Monisme de Lamarck*. Paris, 41, boulevard Saint-Michel, 1909. — Dr Adolf Wagner : *Geschichte des Lamarckismus*, Franckh' sche Verlagsbandlung, Stuttgart, 1909. — Memento.

Lamarck a eu toutes les intuitions. Il n'a pas seulement imaginé la théorie de l'évolution. C'est à lui que nous devons le mot de *biologie ;* c'est lui qui comprit le premier toute l'importance que devait prendre la science de la vie. Les relations de la biologie et de la psychologie, loin de lui échapper, ont été une de ses préoccupations dominantes ; il avait fait en quelque sorte de la psychologie comparée une des bases de la biologie évolutive.

Le 13 juin dernier, en inaugurant son monument, le Muséum a enfin rendu hommage à celui qu'il a méconnu si longtemps. La *Revue scientifique* vient de publier le beau discours prononcé par M. Edmond Perrier à cette cérémonie. Lamarck était fait pour enthousiasmer Giard. Les idées lamarckiennnes tenaient une grande place dans son enseignement. En 1901, il fit le meilleur accueil à l'ouvrage consacré à **Lamarck** par le savant américain Packard, il engagea son élève Landrieu à le traduire ; la traduction, maintes et

maintes fois remaniée, est devenue un livre vraiment original, et c'est ce livre, publié par la Société Zoologique de France à l'occasion du centenaire de la *Philosophie Zoologique* (1809), que j'ai le plaisir de présenter aux lecteurs du *Mercure de France*.

Tout d'abord la vie de l'évolutionniste français y est racontée aussi complètement que possible. Les détails sur son jeune âge manquent presque totalement ; nous ne savons rien sur sa vie dans la famille, sur son instruction première ; d'après Blainville, « dès son enfance, il aimait la solitude ». Issu d'une longue lignée de soldats béarnais et picards, après s'être préparé à l'état ecclésiastique, et avoir fait d'excellentes études au collège des Jésuites d'Amiens, il entra dans la carrière des armes. Etant en garnison à Toulon, à Monaco, il se mit à herboriser ; ce fut là l'origine de son attachement pour les sciences naturelles. Il vint à Paris, où il étudia la médecine, et après avoir rencontré, en une de ses promenades dans la banlieue, Jean-Jacques Rousseau, son goût pour la botanique devint une véritable passion. Il abandonna à tout jamais, non seulement la carrière militaire, mais encore la banque, la musique et la médecine, pour s'adonner exclusivement aux sciences. Bien des déboires l'attendaient, mais aussi la gloire, gloire bien tardive, hélas!

M. Landrieu nous fournit des détails intéressants sur Lamarck pendant la Révolution et sa participation à la fondation du Muséum. D'abord menacé de perdre sa place de botaniste attaché au cabinet du Roi, Lamarck écrivit deux brochures, l'une consacrée à l'histoire de sa vie scientifique, l'autre à la justification de l'utilité de sa fonction ; elles sont reproduites in extenso, ainsi que le mémoire adressé à l'Assemblée nationale, et où l'illustre savant proposait un projet de réorganisation du cabinet d'Histoire naturelle. Devenu professeur de zoologie au Muséum, il fait partie d'un comité chargé d'apprécier la valeur des objets qui pouvaient intéresser les collections publiques et c'est ainsi qu'il écrit un « rapport sur l'examen d'un amas de coquilles déposées à Passy chez la citoyenne Julienne », et qu'il est chargé de faire enlever les deux splendides coquilles de *Chama gigas* qui servaient de bénitiers à Saint-Sulpice, devenu le temple de la Philosophie. En l'an II, la Convention vote trois cent mille francs à distribuer comme indemnités aux citoyens illustres dans les arts ; Lamarck, accablé par les soucis de la vie matérielle, adresse une demande au Comité d'Instruction Publique ; il lui fut accordé une indemnité de trois mille francs. Cette lettre et d'autres écrites dans le même but sont curieuses à lire ; il est réellement pénible de penser que Lamarck eût à les écrire...

A l'âge de quatre-vingt-cinq ans, Lamarck, après avoir écrit *la Philosophie zoologique* et *l'Histoire des animaux sans vertèbres*, mourait, pauvre, découragé, aveugle, abandonné, sauf de quelques

amis comme Geoffroy Saint-Hilaire ; toutefois, comme l'a rappelé Edmond Perrier, « sa fille Cornélie, touchante consolatrice, berçait le vieillard désenchanté en évoquant pour lui le rêve d'une postérité admiratrice et reconnaissante ».

Après avoir raconté la vie de Lamarck, M. Landrieu expose son œuvre scientifique ; il nous montre l'illustre savant, tour à tour botaniste, météorologiste, physicien, chimiste, géologue, paléontologiste, zoologiste, physiologiste, biologiste, psychologue. Mais cette œuvre, pour considérable qu'elle soit, doit, de nos jours, céder le pas à son œuvre philosophique. La définition de l'espèce l'a beaucoup préoccupé ; il avait manié tant d'individus, il en avait tant décrit et tant classé, qu'il sentit que là était la clé de la biologie. Il ne peut constater la fixité des espèces ; dans leur délimitation, il se trouve aux prises avec des difficultés sans cesse renaissantes, tellement les espèces se « nuancent » entre elles. Il voit des continuités entre les diverses espèces. Pour expliquer leur diversification, il a recours à deux notions : celle de l'immensité des temps passés et celle de la variation des circonstances incidentes ; on dirait maintenant : influence des facteurs primaires de l'évolution, ou « facteurs lamarckiens ».

Mais ces notions ne donnent qu'une explication externe de ces phénomènes. Lamarck, en profond déterministe, veut pénétrer dans leur intimité et en saisir le mécanisme : c'est ainsi qu'il voit dans la réaction de l'individu aux conditions de vie, — effort, besoins, habitudes, mots dont le sens a été si généralement mal compris, — la cause même de l'adaptation, là où les finalistes ne savent constater qu'une harmonie préétablie. C'est ainsi qu'il fut amené à formuler ses deux lois, — loi de l'usage et du non-usage, loi de l'hérédité des caractères acquis, — qui en dépit des efforts des néo-darwiniens restent encore à la base de la théorie moderne de l'évolution.

Bien que Lamarck n'ait jamais employé le mot « transformisme », l'acte de naissance du transformisme date du 21 floréal an VIII (11 mai 1800) : c'est *le Discours de l'an VIII*.

Parmi des aperçus fort intéressants sur l'œuvre philosophique de Lamarck, je signalerai le chapitre consacré à Lamarck psychologue. Il y a quelques mois, dans mon livre : *la Naissance de l'intelligence*, j'avais également écrit un chapitre sur le même sujet. Déjà Lamarck entrevoit les *tropismes*, et relègue la *volonté* chez les seuls animaux supérieurs.

Enfin, M. Landrieu nous parle des préoccupations métaphysiques, sociales et morales de Lamarck.

§

Le Monisme de Lamarck, de Claire Richter, envisage l'œuvre de notre grand évolutionniste à un point de vue des plus intéressants. Il vient à son heure.

Depuis un certain temps, les biologistes ont tendance à se parta-

ger en deux camps, tendance fâcheuse d'ailleurs; — les uns manifestent hautement leur amour pour les continuités; les autres voient, au contraire, dans la nature beaucoup de discontinuités; les premiers se déclarent disciples de Lamarck, et veulent accaparer cette pensée géniale.

Eh bien, le grand intérêt du livre de Claire Richter est de montrer que Lamarck n'avait pas tant que cela la haine des discontinuités; il a insisté beaucoup, à plusieurs reprises, sur les hiatus que nous constatons dans la nature.

Pour Haeckel, la *Philosophie zoologique* contient les éléments d'un système de la nature *purement* moniste, fondé sur la théorie de l'évolution.

Je ne peux pas adopter, dit Claire Richter, cette opinion de Haeckel que Lamarck était moniste pur sang, car j'ai trouvé dans son œuvre, à côté de beaucoup de traces monistes, quelques autres qui portent incontestablement un caractère dualiste.

Il n'est pas possible, ajoute-t-elle, de se faire aveugle pour « les hiatus » de Lamarck.

Lamarck voit un « hiatus immense » entre l'organique et l'inorganique. « Les corps vivants et les corps bruts, dit-il, ne peuvent pas être présentés comparativement sur une même ligne, en forme de chaîne continue, parce qu'il y a une distance infinie des uns aux autres. » — « C'est donc sans fondement, ajoute Lamarck, *qu'on a dit qu'il n'y a point de sauts dans la nature, que tout y est gradué et nuancé, et qu'une chaîne immense unit tous les êtres.* »

On pourrait multiplier le nombre des extraits, où surgit « l'hiatus immense », la « distance infinie ». Il semble que Lamarck n'eût pas accueilli avec grand enthousiasme les tentatives modernes de Haeckel et d'Ostwald, pour rapprocher les cristaux des bactéries et des chromacées, et pour démontrer l'analogie entre la multiplication et la régénération de ces protistes et la croissance des cristaux. Cette attitude a été récemment celle de Giard, qui sur ce point pensait comme Lamarck. Je ne sais pas toutefois si cela suffirait pour que Claire Richter, ou que M. Le Dantec, moniste non moins convaincu, déclare Giard dualiste.

Lamarck insiste souvent sur les différences essentielles entre les animaux et les végétaux, il est convaincu qu' « il n'y a pas de véritable nuance par aucun point entre ces deux règnes ». Depuis, Darwin et Claude Bernard ont montré que sur ce point la conception dualiste de Lamarck est foncièrement erronée.

En zoologie, les conceptions de Lamarck, « qui portent en général la cachet de la philosophie moniste », offrent encore des traces dualisti-

ques. — Beaucoup de ces conceptions sont relatives au système le plus important du corps animal, le système nerveux.

Lamarck revient à l'idée de la spécialisation des facultés animales dans les passages qui traitent de l'irritabilité, et où il énonce l'idée que cette faculté est la plus prononcée et commune à toutes les parties du corps chez les animaux inférieurs, tandis qu'elle se localise de plus en plus en des parties particulières chez les animaux plus compliqués. On s'attend à voir le raisonnement de Lamarck aboutir à la conclusion que la sensibilité n'est qu'un plus haut degré de l'irritabilité, une irritabilité, pour ainsi dire, localisée et différenciée. Mais on se trompe. Il s'oppose, au contraire, très énergiquement à l'opinion de Cabanis que « la sensibilité et l'irritabilité sont des phénomènes de même nature et qui ont une source commune ».

En ce qui concerne l'origine de l'homme, Lamarck se montrerait cette fois moniste.

Enfin Claire Richter voit en Lamarck « un déiste convaincu et fervent », ce qui ne se concilie pas avec le monisme. Fervente admiratrice de Haeckel et de Lamarck, Claire Richter ne ferme pas les yeux sur les erreurs et les contradictions que contient l'œuvre de Lamarck. — Se tromper, se contredire, douter de soi sans cesse, se corriger, est un peu le sort de tous les grands semeurs d'idées. Lamarck était le dernier à se croire infaillible et il termine sa *Philosophie zoologique* ainsi : « Malgré les erreurs dans lesquelles j'ai pu me laisser entraîner en composant cet ouvrage, il est possible qu'il contienne des idées et des considérations qui soient utiles, d'une manière quelconque, à l'avancement de nos connaissances, jusqu'à ce que les grands sujets dont j'ai osé l'y occuper soient traités de nouveau par des hommes capables d'y répandre plus de lumière. »

Avec le livre de Wagner : **Geschichte des Lamarckismus**, nous sommes transportés en plein cœur de la discussion qui sépare les néo-darwiniens et les néo-lamarckiens, ou plutôt les néo-vitalistes. Ceux-ci, — l'auteur de ce livre est du nombre — s'appuient sur certaines conceptions de Lamarck pour étayer leur « psycho-biologie » ; ils trouvent le « psychisme » à l'origine même de la vie.

Memento. — M. Camille Flammarion est trop connu pour que j'aie besoin de vanter ses qualités de vulgarisateur. Pour montrer l'intérêt des *Contemplations scientifiques*, il me suffira de citer quelques titres de chapitres : le monde des plantes, la vie des insectes, le chien, le perroquet, les singes, l'homme sauvage, Paris il y a cent mille ans.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

A. Duquet : *Frœschwiller*, avec 3 cartes. Fasquelle, in-18. — Général Canonge : *Trois héros, la bataille de Beaumont*, avec cartes et plans, Garnier, in-18. — Cap. de Maleyssie-Melun : *Souvenirs du chevalier de Graeber* (1800-20), trad. de

allemand, Perrin, in-18. — Général-Major H. zu Dohna : *Napoléon au printemps de 1807*, trad. de G Douare, Edit. de la Revue des Lettres et des Arts. Nice, in-8. — G. Bazaine-Hayter, Bouglé, E. Bourgeois, C. Bouruet, E. Boutroux, A Croiset, Demeny, Sanson, Pineau, Cap. Potez, Rauh : *La Nation armée*, leçons professées à l'Ecole des hautes études, Alcan, in-8. — L. M.V., off. de vaisseau, et Lion, cap. d'art., col. en retraite : *Le Haut commandement dans la marine. Ses défauts, sa réforme*, Chapelot, in-18. — Ch. Humbert : *La Flotte fantôme*, Tallandier, in-18. — Memento.

Il est devenu si rare de rencontrer un historien vibrant qu'on éprouve une sorte de joie supérieure à une telle rencontre. M. A. Duquet est l'historien passionné des plus sombres journées de la guerre de 1870. Ecrire cette histoire avec son tempérament ardent, généreux, sa sensibilité vive, sa loyauté ombrageuse, a été pour lui un impresciptible devoir. Il appartient, en effet, à la génération qui a vécu ces heures honteuses avec toute l'intensité de douleur que permet la maturité de la vie. De plus jeunes, en ces tragiques instants, n'ont pu tout comprendre, tout ressentir.

Sous le titre de **Froeschwiller**, M. A. Duquet nous donne aujourd'hui une révision du premier de toute une série de livres parus, il y a plusieurs années déjà, et qui causèrent, lors de leur parution, des discussions orageuses. On a tenté, maintes fois, de plaider la cause du haut commandement français, auteur des désastres de nos armées, en imputant à des faits secondaires l'origine de ces désastres. Or le livre de M. A. Duquet est le procès de ce haut commandement. Après les magistrales études du général Bonnal, on n'est plus aussi tenté qu'autrefois de juger excessive l'implacable sévérité de M. A. Duquet. Il n'y a rien de plus terrible que de gâcher les qualités exaltées de l'homme, s'il n'est pas de mission plus grandiose que de mettre en jeu et d'exploiter, jusqu'au sacrifice, ces qualités. On ne sera jamais assez sévère pour les chefs dont l'égoïsme, l'imbécillité ou la vénilité, comme l'on voudra, rendent vains de tels sacrifices. Il est hors de doute que la valeur du commandement est presque tout à la guerre. Il faut le répéter sans cesse dans un pays où l'on use de tant d'indulgence à l'égard des défaillances de ceux qui ont la charge et l'honneur de commander. Il entre trop de considération pour les services intérieurs ; ce sont ceux que l'homme peut rendre encore, qu'il importe surtout de considérer. Dans un écrit posthume, publié il y a quelques jours (1), le colonel Stoffel, à qui nous devrions tant de reconnaissance, s'exprime avec netteté : « Le haut commandement a une si grande importance qu'on peut dire, sans trop exagérer, qu'à la guerre il est tout. La supériorité du commandement en chef fait seule la supériorité des armées ; non pas qu'une nation ne doive s'attacher à former une armée disciplinée, instruite, pourvue de bons cadres; mais quelle qu'elle soit, elle ne vaudra jamais que par le chef qui la commande ; de même qu'une épée, plus ou moins bien trem-

(1) *Revue militaire générale* (juin).

pée, ne vaut que par la main qui la tient. » Tolstoï, avec sa théorie mystique de la guerre, a contribué à jeter un voile sur cette vérité essentielle ; et le succès de sa théorie parmi le monde de l'intelligence fut d'autant plus grand qu'elle permettait ainsi de nier le génie militaire et son influence sur les événements. Pour Tolstoï, les desseins des chefs, leur pensée stratégique, leurs dispositifs tactiques, tout cela est néant ; ceux qui obéissent ne sont que des instruments aveugles aux mains d'une Providence qui les dirige à sa guise. Expression du fatalisme de l'âme slave, justification de la tactique de passivité, qui a toujours distingué le haut commandement des armées russes, dont la perpétuelle tradition, de Kutuzoff à Kouropatkine, a été de toujours subir la volonté de l'adversaire. Voilà pourquoi Tolstoï a mis en paraboles la campagne de 1812 ; mais la lecture intensive de l'Evangile reste sans doute insuffisante pour pénétrer la philosophie de la guerre.

Revenons à M. Duquet. Son livre est l'illustration la plus saisissante que la valeur des troupes, leurs qualités de dévouement, de bravoure, de ténacité ne sont rien sans le haut commandement qui les vivifie, les anime, les exalte. Nos grands chefs de 1870 étaient habitués à des *victoires de soldats*, comme Magenta, Solférino. De si minces triomphes peuvent se produire lorsque, de part et d'autre, toute pensée directrice intelligente est absente ; ils deviennent impossibles si, d'un seul côté, il y a seulement la volonté d'agir, de manœuvrer, de tourner l'obstacle.

Il faudrait une longue étude pour montrer, dans le détail, la valeur éducatrice du beau livre de M. A. Duquet. On le lit avec une émotion poignante, et il suffit d'en poursuivre la lecture pour juger que l'historien n'a été ni injuste, ni même d'une sévérité outrée. Pour montrer, par un exemple, la gravité des cas dont M. Duquet s'est fait le juge, on peut citer celui du général de Failly. On se souvient de l'abstention du chef du 5e corps pendant la journée de Frœschwiller ; les causes de cette abstention demeurèrent longtemps obscures. Après sa disgrâce, le général de Failly avait pris l'attitude d'une victime résignée à souffrir silencieusement l'affront fait à son honneur militaire, en le désignant comme le seul coupable de l'inaction du 5e corps. En 1879, Mme de Failly, dont il est impossible de suspecter la bonne foi, s'était laissé arracher, à force d'instances, par M. Duquet, l'aveu que le général n'était pas coupable et qu'il se sacrifiait volontairement pour un autre. Pour étayer cet aveu, le général mettait sous les yeux de l'historien une lettre du maréchal de Mac-Mahon, datée du 6 août, 5 h. du matin, le jour même de Frœschwiller. Dans cette lettre, le maréchal invitait le général de Failly, non pas à le joindre à Frœschwiller, mais seulement à se porter à Philippsbourg. Cette lettre était un trait de lumière pour

M. Duquet; sa loyauté n'eut pas de repos avant d'avoir fait connaître l'injustice qui frappait le général de Failly. Celui-ci avait cependant usé d'une singulière réticence, en ne faisant mention que de cette lettre, comme on va le voir. Celle-ci n'avait d'ailleurs touché le général à Bitche que dans l'après-midi du 6 août, au moment où se dénouait la bataille. Elle n'avait donc pu exercer aucune influence sur le général, touchant sa participation ou sa non-participation à la journée de Frœschwiller. En fait, la missive du maréchal le justifiait, après coup de s'être abstenu de marcher au canon. Mais quelle ne fut pas la surprise de M. Duquet, lorsque, plusieurs années plus tard, parmi les pièces officielles publiées par le ministère de la Guerre, il découvrit, avec tout le monde, une dépêche de Mac-Mahon au général de Failly, datée de la veille de Frœschwiller, c'est-à-dire du 5 août, reçue à Bitche à 11 h. du soir, ainsi conçue : « Venez à Frœschwiller avec tout votre corps d'armée le plus tôt possible. » M. A. Duquet avait été joué; la France aussi, quelques années plus tôt.

Pour achever de juger le stratège, voici maintenant, après le livre de M. Duquet, l'ouvrage d'un officier, et non des moindres : **Trois Héros. La bataille de Beaumont (1870)**. L'auteur, le général Canonge, ancien professeur à l'École de guerre, nous donne un récit rapide, mais très vivant, de la journée de Beaumont; et il a greffé sur ce récit trois épisodes, se rapportant à l'histoire de cette journée, recueillis dans un sentiment de piété militaire pour sauver de l'oubli trois noms très humbles de héros. Ce sont trois médaillons commémoratifs; ils méritent une respectueuse attention. Nous ne dirons qu'un mot, au sujet de l'un d'eux, qui nous ramènera au général de Failly. Une pauvre femme, Mme Bellavoine, a sa ferme située à environ 800 mètres du village de Beaumont. Celle-ci, vers 11 h. du matin, est envahie par les Prussiens, dont le premier soin est de placer des sentinelles et d'interdire qu'on aille vers Beaumont avertir les Français de leur présence. Mme Bellavoine, sentant l'importance d'informer ses compatriotes, se glisse hors de sa maison, essuie le feu des sentinelles et court vers Beaumont... Introduite auprès du général de Failly, qui achève de déjeuner, elle affirme l'arrivée des Prussiens ; « Ma bonne dame, cela est impossible », répond le général, et il la congédie. Il faut noter que l'avis ainsi donné au commandant du 5e corps vient en confirmation de deux avis de même nature, reçus dans la matinée. Il faut encore rappeler que, la veille, le cinquième corps a eu des engagements partiels avec les troupes allemandes. Dès lors, comment qualifier la suffisance, l'aveuglement de ce général? A peine Mme Bellavoine avait-elle quitté l'hôtel du général de Failly que les batteries allemandes ouvraient le feu sur le camp français avec la hausse de 600 mètres. La surprise put être si bien préparée que les officiers allemands, avant de commencer à tirer, dis-

cutèrent un instant s'il n'était vraiment pas contraire aux lois de la guerre d'ouvrir ainsi le feu, à petite distance, sur des troupes désarmées, qui se livraient au repos.

Le général Canonge s'est interrogé sur l'attitude du général de Failly à la suite de la grossière surprise où sa vanité s'est laissé prendre. Longtemps aucun document n'avait pu nous fixer sur cette attitude. Or, le lieut.-colonel en retraite Dominique, alors lieutenant au 86e de ligne, dans une lettre privée, raconte la vision inoubliable qu'il eut, en tête de sa compagnie, au moment où son régiment, marchant en retraite sous les obus prussiens, descendait la grand'rue de Beaumont pour aller prendre position sur une hauteur voisine :

Le général de Failly, seul, courbé sur son cheval, assistait à cette déroute, sans donner un ordre, sans accorder quelque parole d'encouragement ou de consolation à ces pauvres et braves gens qui passaient mornes et silencieux tout autour de lui. On eût dit une épave échouée au milieu d'un fleuve débordé. Le hasard nous amena, mon capitaine Cupillard et moi, auprès de lui. S'arrêtant et se campant bien en face du général, le sabre nu et menaçant, mon capitaine lui cria : « Comment, mon général, surpris ! et en plein jour encore ? Et après s'être battu la veille ? » Et il agitait son sabre devant la tête du cheval du général. La situation était tragique et vraiment émouvante. Le général se mit à ricaner et lui répondit : « Que voulez-vous, mon cher capitaine, ce sont là les hasards de la guerre ! »

Nous haussâmes les épaules de pitié, et j'entraînai mon capitaine vers notre régiment qui continuait sa retraite....

Mais quittons ces temps abominables.

§

Voici de nouveaux mémoires sur les guerres napoléoniennes : **Souvenirs du chevalier de Grueber (1800-20)**. Cette fois, ce sont ceux d'un ennemi ; à ce titre, ils présentent un double intérêt, car il n'est pas sans utilité de pouvoir vérifier les affirmations des nôtres parmi les dires d'un adversaire. Le chevalier de Grueber, fils d'un conseiller privé de l'Electeur de Bavière, après une enfance paisible et une jeunesse studieuse, parmi les riants paysages bavarois, fait le désespoir de sa famille en s'enrôlant dans l'armée autrichienne. Incorporé au régiment des cuirassiers du duc Albert, il prend part à toutes les campagnes contre les Français, reçoit force horions à Hohenlinden, à Aspern, à Wagram, etc., fait la campagne de 1812, aux côtés des Français, dans le corps de Schwarzenberg, passe au service de la Bavière en 1813, assiste à la rossée de Hanau, caracole sur les routes de France en 1814, retourne en Bavière, où, après vingt duels, il est obligé de fuir en Autriche. Là, à 34 ans, il reprend du service comme simple cavalier ; il redevient officier, se bat en duel par ordre du conseil aulique avec un officier bavarois qu'il tue... et, enfin, sa vie s'achève paisible, à un âge très avancé... Etude de

mœurs militaires, sous les aigles autrichiennes ; livre curieux, inédit, mouvementé à plaisir, où perce, chez un ennemi, un vif sentiment d'admiration pour l'Empereur des Français (1). Il est fréquent, d'ailleurs, que les étrangers rendent plus de justice que nous ne le faisons nous-mêmes à nos gloires nationales. Les hommes de haute culture qui se méprennent sur la grandeur de l'œuvre napoléonienne, pour être moins nombreux qu'autrefois, se rencontrent encore trop souvent. La passion politique, une conception toute subjective de l'homme de guerre quelque peu enfantine, les conduisent aux pires méprises. A ceux-là, la lecture d'un livre récent du prof. Max Lenz, le propre successeur de Treitschke à l'Université de Berlin, ménagerait une vive surprise. C'est la première fois, à notre avis, que pleine justice est rendue au génie de Napoléon ; et l'hommage, chose nullement négligeable, vient d'un Allemand. Mais voici une étude plus aisément abordable : **Napoléon au printemps de 1807**, écrite par un général de l'Armée Prussienne, H. Zu Dohna et que M. G. Douare a eu l'excellente idée de traduire. Si l'on passe sur les premières pages, qui ne contiennent que d'inutiles détails, on aborde une étude extrêmement originale, d'une remarquable vigueur de pensée, où, à notre connaissance, se trouve appréciée pour la première fois à sa juste valeur, d'une manière toute objective, l'œuvre accomplie par Napoléon, au moment culminant de sa carrière, c'est-à-dire à la veille d'Eylau et de Friedland. Appréciation très forte qui relève de nombreuses erreurs, et nous paraît s'accorder au mieux avec la réalité historique. Au surplus, il ne s'agit pas d'un panégyrique, mais d'une étude critique, solide, émanant d'un homme dont le piétisme ardent, pris d'inquiétude devant la grandeur de l'œuvre et la dureté des moyens parfois employés, le conduit finalement à étiqueter Napoléon « génie diabolique ».

§

Sept notables universitaires, — nous pourrions les dénommer les sept sages de la Grèce, puisque M. A. Croiset se compte parmi eux — auxquels se joignirent quelques militaires, se réunirent, il y a quelque temps, pour examiner s'il n'existait pas *à priori* une sorte d'incompatibilité d'humeur entre une démocratie et une armée fortement constituée. A force d'ingéniosité d'esprit, ce grave Aréopage décida qu'un mariage de raison était possible, qu'il était même à recommander. Cette décision se retrouve en un certain nombre de conférences, réunies sous le titre : **la Nation Armée**. On y trouve d'excellentes choses. Le général Bazaine-Hayter évalue à 125.000 le nombre des soldats de notre armée, détournés du métier militaire pour des besognes à côté : ordonnances, musiciens, secrétaires, cuisi-

(1) Voir, par exemple, l'hommage rendu à la grandeur d'âme de Napoléon (p. 194).

niers, etc., etc. La tentative que marque cet ouvrage est intéressante : c'est un premier geste de rapprochement entre universitaires et officiers, qui peut être fécond. Un officier n'a qu'à gagner à accroître sa culture intellectuelle, dans toutes les branches des connaissances. La vie est longue quand on apporte un peu d'ingéniosité à bien la remplir ; et aucune science n'est inabordable avec un peu de méthode. Mais il ne faut pas renverser l'ordre naturel des choses, et vouloir, comme certain Directeur de l'École de guerre, remplacer les études militaires par les sciences sociales. Il faut une jolie dose d'ignorance pour croire que la sociologie donne la clef de toutes les énigmes et qu'elle peut suffire à tout.

§

Les questions maritimes sont d'actualité. La marine a été couchée une fois de plus sur la table d'opérations, et un nombre respectable d'opérateurs l'ont fouillée, visitée en tous sens. Il faudrait la recoudre maintenant ; c'est ce qu'on ne fera pas. En un petit livre précis, rigoureux, violent, **le Haut Commandement dans la Marine**, deux officiers, un capitaine d'artillerie coloniale, M. Liron, et un marin, s'accordent pour diagnostiquer le mal dont souffre la marine. Le mal est dans le haut commandement ; et les auteurs l'établissent avec précision et abondance. Il est bien rare qu'une maison bien dirigée soit acculée à la faillite ; il n'est donc pas si extraordinaire de prétendre que si la Marine était conduite avec autorité et compétence elle n'en serait pas aujourd'hui à réclamer pour tout remède du Parlement l'absolution plénière de ses péchés et un vigoureux viatique sous forme de crédits supplémentaires. La manière des auteurs est un peu vive ; mais ce sont des hommes d'action, et non de littérateurs. M. Ch. Humbert a préfacé ce volume, après avoir lui-même, dans **la Flotte-Fantôme**, fait entendre les plus virulentes critiques. Mais l'honorable sénateur a dû rester fort étonné qu'après les avoir secoués comme on secoue un prunier pour faire tomber les prunes blettes, il n'ait pas réussi à troubler davantage les hauts fonctionnaires de la Marine, haut perchés sur les derniers échelons de la hiérarchie. Tel le toucan toco du Jardin des Plantes, ils regardent le spectacle du haut de leur perchoir sans y rien comprendre, et rien ne peut troubler leur sérénité. Toutes les réformes annoncées dans le budget de 1910 se bornent à ceci : il y aura en plus un vice-amiral en escadre et un directeur civil au ministère de la Marine. Voilà à coup sûr deux innovations, absolument nécessaires, dont le besoin était vivement ressenti par les intéressés.

Mouvvro. — *La Revue militaire générale* (juin) commence la publication d'un ouvrage posthume du Colonel Stoffel, sur Waterloo, qui s'annonce comme tout à fait remarquable, avec une documentation en grand

partie inédite. Dans le même nº, du lieut.-col. Klein, un article d'un haut intérêt sur l'organisation générale des armées : la Liaison des armes et des services. — *Revue d'Histoire* (juin) : le Rôle de Pichegru à Mannheim. — Les Services de l'arrière à la grande armée. — Le deuxième passage du Danube (1809). — La guerre de 1870-71. — La Justice militaire à l'armée du Rhin et à l'armée de Rhin et Moselle (1792-96). — Lettres inédites de Napoléon Ier. — *Revue militaire des armées étrangères* (juin) : la Guerre russo-japonaise. — L'armée turque, etc. — *Journal des Sciences militaires* (1er juillet) : la Marche sur Vienne. — L'avancement des officiers. — *Artillerie moderne* (15 juillet) : Impressions d'un officier russe aux grandes manœuvres allemandes. — La journée du 29 août 1870 à l'armée de la Meuse, etc.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Revue : un poème de Léon Dierx en l'honneur d'Alfred de Vigny. — *Le Correspondant :* MM. Marins-Ary Leblond plaident pour la Pologne. — *La Revue critique des idées et des livres :* M. Eugène Marsan et le roi de France présomptif. — *La Grande Revue :* Anecdotes sur l'Académie Française, d'après M. Anatole France. — Memento.

On s'occupe d'ériger un monument à la gloire d'Alfred de Vigny. C'en est un déjà, que cet altier et grave poème du grand Léon Dierx, dédié à l'auteur de *la Maison du Berger* (**La Revue**, 1er juillet) :

Le poète est l'angoisse errante en l'univers.
Il fixe au clair métal, au chant profond du vers,
Tous les reflets vivants du frisson dont il vibre,
Tous les échos perdus d'un battement de fibre

D'autrefois, d'aujourd'hui, de toujours. Il devine.
Il songe, et voit partout l'immensité divine
N'offrir à l'être abject, comme à l'être ennobli,
Que l'absolu silence et l'éternel oubli.

Il regarde. Aussi loin que son œil l'avertisse,
La nature est l'idole ignorant la justice.
Dans ses forfaits sans noms tout rentre amnistié.
Et, seul, le cœur humain porte en lui la pitié,

La révolte éphémère et le remords qui reste.
L'amour ? Il en connaît la vision funeste :
Le spectre éblouissant et puis le spectre affreux,
La trahison qui fuit, les mains sur ses yeux creux.

La gloire ? Il entrevoit, sur un pic sans tempêtes,
Un pur autel, qu'au bruit coutumier de ses fêtes,
N'a pas dressé la foule et qu'embellit le temps.
Sa flamme attire un choix de pèlerins constants.

Il est stoïque. Il suit de haut sa destinée.
Et dans la solitude où sa grande âme est née,

Sous la secrète armure et le secret flambeau,
Il sera le plus fier des chevaliers du beau.

§

Le Correspondant (10 juillet) publie un éloquent et généreux plaidoyer de MM. Marius-Ary Leblond en faveur des Polonais : *les Trois Pologne*. On ne saurait trop louer les frères Leblond de leur enthousiasme à servir les belles causes. Celle de la Pologne, dans notre France russophile encore, malgré tant d'emprunts, est à peu près perdue. Tout de même, voici une lettre relative aux massacres de mai 1908, qui a une épouvantable saveur de poudre et de sang :

La nuit de vendredi fut pour nous une nuit d'horreur et de cauchemar. L'état de siège proclamé avant-hier, l'avis suivant émanant des autorités a été publié hier dans tous les journaux polonais : « On nous demande s'il est permis de sortir après neuf heures du soir. Nous informons les habitants qu'aucune défense n'existe à ce sujet. »

On se sentait rassuré par cette annonce, et, comme c'était vendredi soir, des groupes de promeneurs parurent dans la rue. Après le dîner, je me suis mise avec les enfants à la fenêtre. Vers neuf heures et demie, alors que la rue était déjà à peu près déserte, nous vîmes une femme sortir d'une maison voisine et se diriger hâtivement vers la rue Pavia. Comme nous l'apprîmes plus tard, c'était la femme d'un ouvrier qui allait chercher un médecin pour son fils tombé subitement malade. Un soldat survient, la met en joue et l'abat morte à ses pieds.

Je demeure médusée d'effroi et de stupeur. Les enfants crient. Le soldat lève la tête et, menaçant, se met à viser la fenêtre. Je la ferme brusquement, j'emporte les enfants qui se débattent dans une terreur folle, je leur donne des calmants et je les couche. Après avoir longtemps pleuré, ils s'endorment d'un sommeil agité. Moi, je ne puis fermer les yeux. De temps à autre, j'entends distinctement des coups de fusil qui me glacent le sang dans les veines. Vers quatre heures du matin, je m'approche de la fenêtre. La rue est déserte. On entend le pas cadencé des soldats. Tout à coup un homme sort de notre maison. A la lueur du réverbère encore allumé, je puis distinguer ses traits. C'est M. Jacques Laudan, que tu connais. Il était en visite chez des amis qui ne voulaient pas le laisser partir. Comme on n'entendait plus de sabres, il voulut à tout prix entrer chez lui, où sa famille, pleine d'angoisse, l'attendait. A peine fait-il quelques pas qu'un soldat surgit, l'appréhende et le frappe. Je vois le militaire fouiller dans les poches de M. Laudan et le frapper encore. Puis, un coup de baïonnette à la tête : M. Laudan, tout ensanglanté, tombe.

Le soldat s'éloigne de son pas tranquille. Je reste les yeux hagards, la face collée contre les vitres. Au bout de quelque temps, je vois M. Laudan se traîner à *quatre pattes* dans la direction de Pavia et disparaître au coin de cette rue. La blessure, on me l'a dit ce matin, est très dangereuse et l'état du malade est fort grave.

Michel arrive aujourd'hui de Biélostok. Il se passe là-bas aussi des choses horribles. Un vieux juif, qui récitait à la fenêtre des psaumes, fut tué le psautier à la main. Un enfant de six ans, qui jouait dans une cour, fut

embroché à la baïonnette. Une femme qui était en train d'ôter les rideaux devint une cible vivante pour toute une patrouille et fut trouée de plusieurs balles.

« *La Pologne sera,* parce qu'elle croit en elle-même », écrivent MM. Marius-Ary Leblond. Hélas ! il y a longtemps que la Pologne croit en elle-même ! Sachant que rien ne peut décourager MM. Leblond de leur apostolat, je pousse ce soupir, d'un cœur sincèrement attristé. Et mon pessimisme vient peut-être de ce que, averti de leur scrupuleuse méthode de documentation, le « rôle européen du catholicisme en Pologne », le « rôle patriotique du catholicisme en Pologne », « le rôle politique et social du catholicisme en Pologne », qui inspirent à MM. Marius-Ary Leblond trois chapitres d'excellente discussion, m'inspirent une défiance très profonde. Il est juste d'accuser la Prusse luthérienne et la Russie schismatique de persécuter la catholique Pologne. Mais la très catholique Autriche s'est-elle privée d'agir violemment dans ce qu'elle asservit de l'ancienne Pologne ?

§

Pareils aux grenouilles du « bon La Fontaine », un petit groupe de Français, outre MM. Jules Lemaître, Charles Maurras et Léon Daudet, réclament un roi. Ceux-ci exposent assez copieusement pourquoi : les deux premiers dans un style très supérieur à leurs idées ; le troisième, avec une violence qui l'abuse sur ses propres moyens. Dans **la Revue Critique des Idées et des Livres** (25 juin), M. Eugène Marsan écrit dans une bonne langue, un article qui préconise le duc d'Orléans. Cet article a pour titre *la Revanche de la Banquise.* Il est conçu pour démontrer « le bonheur du prince ». Le second voyage de « la Belgica » fut « en somme malheureux ». Il aurait pu être pire. On prouve ainsi le « bonheur du prince ». Son très réel « bonheur » est de ne pas régner et la France lui doit un peu du sien, pour ce motif même.

M. Eugène Marsan va-t-il vous convaincre ? Lisez ceci, vous ne vous ennuierez pas :

Celui qui écrit ces lignes était républicain il n'y a pas si longtemps. Il est devenu royaliste sur les leçons de Charles Maurras. C'est dire que je pense que la seule présence d'un roi est déjà féconde, le roi étant au « lieu géométrique », pour ainsi dire, des pays, des métiers et de tous les intérêts collectifs. Mais il arrive que le prince en qui nous saluons l'héritier des Rois est de plus un homme particulièrement apte à résoudre tout ce que la république laisse nécessairement en suspens. Écartons, j'y consens, les questions de doctrine auxquelles aussi bien personne depuis dix ans n'a jamais rien objecté qui tînt. Laissons un instant (1) la supériorité permanente de la monarchie sur tout autre régime, y compris un régime à hérédité collective. Je m'adresse à ceux-là, à certains positivistes notamment, qui veulent

(1) Un instant seulement (note de M. Eugène Marsan).

un dictateur pour résoudre les difficultés exceptionnelles de ce moment. Quel est, je ne dis pas le républicain, mais l'aveugle, qui niera l'incertitude, pour ne pas dire plus, où nous sommes au sujet de l'organisation militaire ? Quel est le démenti qui nierait la décadence de notre marine ? Eh bien ! lisez *A travers la Banquise*, lisez *la Revanche de la Banquise* et ce *Voyage d'études militaires du duc d'Orléans*. Vous verrez ici et là de quelle heureuse amitié pour les choses de l'armée et de la mer s'inspirerait le gouvernement de ce prince. Pensez à telle question que vous voudrez (il y en a beaucoup, plus pressantes les unes que les autres), aux complications elles-mêmes qui peuvent en résulter, puis cherchez la réponse et la solution dans les lettres, dans les déclarations du duc. Mais ne dites pas : « Non » avant d'avoir lu.

Regardez enfin les portraits du prince. Apprenez à connaître ses traits, sa haute taille élégante ; puis, imaginez l'une de ces grandes rencontres des rois de l'Europe. Si vous avez la connaissance et le sentiment de l'histoire, vous sentirez qu'un roi manque parmi ce petit nombre de rois, et si les mots sont pour vous autre chose que du bruit, si vous savez associer au son des syllabes, les images et les idées, prononcez à voix basse d'abord et pour vous-même : « Philippe VIII, roi de France... »

Evidemment, ceci sonne bien : Philippe VIII, roi de France. Prononcez : *filipuit*. Filipuit, c'est exquis ! Filipuit, il y a de quoi pâmer ! Le comte de Paris n'a pas régné, parce que « Philippe VII, roi de France », n'a jamais bien sonné. Répétez l'expérience, « à voix basse d'abord et pour vous-même » : *Filipcet*... Sans doute, c'est quelconque ! mais *Filipuit*, ah ! quelle musique ! quelle suavité ! quel délice !

§

M. Paul Gsell, qui est des intimes de M. Anatole France, donne à **la Grande Revue** « les Entretiens d'Anatole France ». C'est le travail d'un parfait disciple. A un visiteur candidat à l'Académie Française, où l'auteur du *Lys Rouge* s'abstient d'aller, celui-ci rappelle l'accueil que fit Royer-Collard à Alfred de Vigny. Ensuite, il raconte ces historiettes charmantes :

Moi qui vous parle, j'ai assisté minute par minute à l'élection de Leconte de Lisle. J'étais alors secrétaire de la Bibliothèque du Sénat, dont il était conservateur.

Ce fut grâce au duc de B... qu'il fut élu.

Le duc de B... sut, on ne devine pas bien comment, que Leconte de Lisle était un poète. « C'est un poète, dit-il, à ses collègues. (Ici France prend une petite voix aigrelette et chevrotante, pour imiter le duc de B...). Comme tous les poètes, il professe certainement le spiritualisme ; car il n'y a pas de poésie en dehors de cette doctrine, et comme le spiritualisme est, pour autant dire, le christianisme en philosophie, Leconte de Lisle est un chrétien. Voilà pourquoi je vous engage fortement à voter pour lui ! »

Il faut vous dire que le duc de B... était chrétien jusqu'à en être criminel. Un médecin lui ayant conseillé les amours extra-conjugales pour mé-

nager sa femme qui était d'une santé précaire, il hésita un moment et répondit : « J'aime mieux perdre ma femme que mon âme ! »

Aussi Leconte de Lisle fut élu comme poète chrétien !

Je soupçonne également que quelques-uns de ses électeurs lui attribuaient *le Vase brisé*. Cela aussi dut influer très heureusement sur le scrutin...

Vraiment je ne plaisante pas !... Il y a quelque temps, j'étais dans une maison académique où l'on parlait de mon pauvre ami Catulle Mendès, qui à ce moment-là vivait encore. « Ah ! quel dommage, me disait-on, que le romantisme de son existence ait rendu son élection impossible. Autrement, il y a longtemps qu'il *en* serait. Tout récemment, ici même, on nous a récité une pièce de lui qui était purement délicieuse !

— Laquelle ?

— Vous devez la connaître ! *Les Prunes !*

C'étaient *les Prunes*, d'Alphonse Daudet. Sans doute, quelque petite actrice intimidée, au moment de dire cette poésie, s'était trompée sur le nom de l'auteur : « *Les Prunes !* de... de... de M. Catulle Mendès ! »

. . . . . .

En réalité, ces scrutins sont des marchés et souvent de cyniques marchés.

Je puis citer telle élection où il y avait deux sièges vacants.

La *gauche* présentait un candidat très difficilement acceptable pour la Compagnie. Mais il se trouva que le candidat de la *droite* était encore plus malaisément admissible. C'était un grand seigneur : il était extrêmement distingué et c'était, sans aucun doute, un titre suffisant, mais à la condition qu'il n'ouvrît pas la bouche.

Ses patrons lui recommandaient fort cette précaution : « Dans vos visites, lui disaient-ils, vous parlerez de la pluie, du beau temps. Vous pourrez demander des nouvelles de la maîtresse de maison et des enfants. Mais *motus* sur tout le reste. Est-ce bien compris ? »

Il suivit assez docilement ce conseil et le pacte put être conclu. La gauche passa à la droite son grand seigneur, et la droite passa à la gauche son anarchiste.

Ce fut tout à fait impudique. Ils eurent tous les deux exactement les mêmes voix.

Memento. — *La Nouvelle Revue Française* (1er juillet). — M. A. Ruyters : « George Meredith ». M. F. Jammes : « Lettre à P. C., consul », poème familier.

Le Voile de Pourpre (cahier de printemps) contient des poèmes de MM. F. Vielé-Griffin, Paul Fort, Louis Chadourne, Guillaume Apollinaire, etc., et deux lettres inédites de George Sand à son fils.

La Revue des Lettres et des Arts (1er juillet) donne des fragments inédits du « Journal du Voyage en Italie » de Gœthe, des « Souvenirs » de M. Armory sur Mécislas Golberg.

« *Pages libres* » (3 juillet). — « L'école de Tolstoï par M. Jules Leroux.

Miscellanées (3 juillet) est une nouvelle revue. Ses fondateurs la présentent ainsi :

« Cette modeste publication, qui doit paraître à des intervalles de temps indéterminés, est l'œuvre de quelques jeunes gens épris de la beauté artis-

tique. A défaut de talent, ils ont de la conscience ; ils ont fait de leur mieux et, sans prétendre lancer un orgueilleux manifeste, ils se contentent de livrer au public des essais poétiques sévèrement coulés dans le moule classique. Désireux de rester hors des querelles d'école, ils n'ont entre eux d'autre lien que leur amour religieux de la pure langue française et de la vigoureuse prosodie constituée par dix siècles de tâtonnements. Au surplus ils ne se font pas d'illusion : ils savent le peu qu'ils valent et sont persuadés que la bonne volonté ne suffit pas ; mais ils penseront avoir atteint leur but si le lecteur indulgent leur dit avec bienveillance : « Allons, courage, jeunes gens ! »

La Revue hebdomadaire (3 juillet) commence un nouveau roman de M. Maurice Maindron et donne un « Chant de Mélancolie » de Mme Mathieu de Noailles. — Lire « la Morale des enquêtes », qui est du meilleur Paul Adam.

La Revue de Paris (1er juillet). — Comte Benedetti : « Du 9 au 15 juillet 1870, à Ems. » « Le mari de Mme Desbordes-Valmore », par M. Jacques Boulenger.

Les Rubriques Nouvelles (15 juin). — M. Nicolas Beaudouin : « Origine et suprématie du vers. »

Les Entretiens idéalistes (25 juin). — Un poème de M. A. Tudesq. « Quelques formes de la tristesse dans la Littérature contemporaine », par M. A. de Bersaucourt.

La Revue bleue (26 juin) publie le premier acte de « l'Aristocratie », poème dramatique en 4 actes, de M. Albert du Bois, qui met en scène Lord Byron, quelques-uns des *lakists* et le comte d'Orsay, le « beau ». De M. F. Maury : « la Carrière et les idées de M. Aristide Briand. »

La Grande Revue (25 juin). — Comme on ne se lasse pas de vouloir prouver l'existence de Dieu, M. Célestin Doublon apporte de « nouvelles preuves » à l'appui de cette thèse ancienne : « Rutland est le véritable auteur des pièces de Shakespeare. »

Les Bandeaux d'or (fascicules IX et X) publient des poèmes de MM. E. Verhaeren, P.-J. Jouve, P. Castiaux, Th. Varlet, R. Arcos, Demailly, A. Allard et de la prose de MM. T. Varlet, A. Mercereau et Ch. Vildrac.

Le Sillon (25 juin). — « Le Suicide d'une race », par M. A. Audebert.

La Revue du Temps présent (2 juillet). — « Albert Mérat », par M. Gabriel Clouzet.

La Nouvelle Revue (1er juillet). — M. Maurice Muret : « le Mouvement littéraire en Belgique. »

Le Feu (1er juillet). — « Doit-on se marier jeune ? » réponses de MM. Paul Adam, Jean de Bonnefon, Alfred Mortier, etc. Celle de Mme Renée d'Ulmès est une autre question : « Doit-on se suicider jeune ? » Mme Tony d'Ulmès répond sans hésiter : « Les hommes et les femmes doivent se marier jeunes, les femmes surtout. » Ces deux avis se suivent. Il n'y a pas, entre eux, de corrélation.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Henri Cazalis (*Le Gaulois*, 17 juillet, et *la Chronique médicale*, 15 juillet). — **La Géographie dans les journaux.**

Henri Cazalis était connu sous trois noms, celui-là d'abord, ensuite

ceux de Jean Lahor et de Jean Caselli. Il était médecin et poète à vues philosophiques, tout imprégné d'un bouddhisme qui venait probablement de Schopenhauer. Il ne mangeait rien qui eût eu vie et se résignait mal aux végétaux, même au pain, parce que ces choses même avaient peut-être vécu. Était-ce affectation ? Plutôt manie douce. Sur ses derniers jours il était tombé dans la philanthropie, l'hygiène, l'art pour les ouvriers, et bientôt encore dans la protection des paysages. Je pense qu'on écrira la vie pleine d'illusions de ce rêveur qui, poète, avait écrit *l'Illusion*. Il y faudrait beaucoup d'ingénuité.

En attendant M. Frédéric Massou, qui fut son ami, a donné de lui une jolie esquisse dans **le Gaulois**. En voici quelques lignes :

Celui-là, Henri Cazalis, qui vient de mourir à Genève, où, d'Aix-les-Bains, on l'avait transporté, était la figure représentative du poète. Il était poète par toutes les puissances de son esprit et de son cœur, poète épris de toute beauté, désireux de tout bien, disposé à tout, générosité et noblesse. Son ingénuité même se tournait en grâce, et l'espèce d'ironie douce qu'il laissait parfois échapper sans l'exprimer toute n'était qu'un agrément de plus en sa physionomie. Il fut un artiste singulièrement habile, qui se plut à perfectionner constamment l'œuvre maîtresse qu'il nous laisse, son poème : *l'Illusion*. D'édition en édition, il s'efforçait à des rimes plus rares, des mots mieux choisis ou plus sonores, et huit fois ainsi a-t-il revu et entièrement corrigé son livre. Aux derniers jours qu'il vécut, il y travaillait encore. Ce souci du mieux n'a-t-il pas nui à sa notoriété ? Avant d'adopter ce titre qui lui semblait répondre à l'entière philosophie de son œuvre, il en avait essayé plusieurs sous lesquels plusieurs éditions s'étaient épuisées ; et, en même temps qu'il variait le titre du livre, il variait le nom dont il le signait : tantôt Jean Caselli, Henri Cazalis ou Jean Lahor. Il se trouvait des gens qui, de bonne foi, admiraient deux de ces poètes, sans se douter qu'ils fussent le même; il s'en trouvait d'autres qui ignoraient que « Jean Lahor » fût un pseudonyme et qui refusaient à Henri Cazalis d'être Jean Lahor. Ainsi s'efforça-t-il à faire la renommée de trois auteurs et de quatre poèmes alors qu'il était lui seul l'auteur et que *l'Illusion* était l'unique poème. S'il eût prévenu ce dispersement et concentré ces renommées, il en eût fait de la gloire. Il ne l'eût pas vivant, telle du moins que ses admirateurs l'eussent souhaitée pour lui. Les nécessités de la vie l'avaient contraint à exercer durant plus de trente années, à Aix, une profession à laquelle il s'appliquait consciencieusement, dont l'étude avait sans doute provoqué et retenu sa curiosité, mais dont la pratique, surtout en de telles conditions, était le moins adaptée à une nature comme la sienne. Il en souffrait, mais il n'était point de ceux qui se plaignent et, portant en son cerveau, tout en courant d'un hôtel à l'autre, des petits poèmes, tels que ses *Quatrains d'El Ghazali*, il les ciselait en marchant, prenant ainsi sa revanche du destin. En réalité, pareil aux innombrables adorateurs de Siva, il s'enfonçait dans son rêve, et se berçait dans le Néant. Ainsi était-il parvenu à un rare détachement des misères coutumières, et nul événement n'eût-il troublé sa souriante sérénité.

Il savait que les hommes étaient pour la plupart méchants et bêtes,

mais il ne les détestait ni ne les méprisait. Au contraire, il chercha toujours à être utile aux autres, sans aucun espoir de reconnaissance, obéissant à sa nature, mais se montrant parfois, malgré sa douceur un peu autoritaire, un peu absolu.

En tout cela, conclut M. Frédéric Masson, il était uniquement guidé par un amour si désintéressé de l'humanité et du théâtre où elle se meut, par une telle joie à jouir de la beauté des êtres et des choses, que, même lorsqu'on différait d'opinion avec lui, la discussion était délicieuse, par la fécondité de ses arguments, la noblesse de ses aperçus, la poésie de ses développements, l'ingénuité de ses raisonnements. Ce brahme avait une âme charmante et naïve, passionnée et profonde, fournie d'admirables images et emplie de sons délicieux. Quant à son œuvre, alors que l'on aura depuis bien longtemps oublié des livres plus retentissants, elle vivra.

M. Frédéric Masson avait soutenu avec beaucoup d'ardeur la candidature de Cazalis à l'Académie, et le poète en avait été très ému. Il eut neuf voix, mais n'en avait sollicité aucune, étant malade, presque mourant.

On ne peut parler de Jean Lahor, sans rappeler l'étude importante de M. Jules de Gaultier dans son volume, *la Fiction universelle*. Les pages consacrées à Jean Lahor se trouvent au chapitre intitulé « le Bouddhisme en Occident ».

La **Chronique médicale**, en s'occupant également du Dr H. Cazalis, insiste sur les idées humanitaires où devait aboutir sa philosophie :

Il se multiplia au service de la santé physique et morale de l'humanité et sentit dans la joie de l'action combien était vraie la maxime de vie de Guillaume le Taciturne : « Point n'est besoin d'espérer pour agir, ni de réussir pour persévérer. » Il la compléta par cette parole de Marc-Aurèle : « Si tout marche au hasard, toi, du moins, n'agis point au hasard », et il eut ainsi la formule de la doctrine qui renouvelait son existence et qu'il avait baptisée « le pessimisme héroïque ».

Le Bréviaire d'un panthéiste, son dernier ouvrage, est moins un livre personnel qu'un recueil de pensées, empruntées à toutes les littératures, de tous les temps, de tous les pays.

Ces pensées, philosophiques, religieuses ou morales, sont groupées de façon à conduire doucement le lecteur pessimiste de son indignation contre la souffrance à une réconciliation avec la nature dont celle-ci fait une partie des frais, puiqu'il s'agit de la dompter et de la corriger. De Schopenhauer nous arrivons, par une série d'étapes, à Pasteur, et après l'inhalation de cette fleur vénéneuse : « Le comble de la folie est de vouloir être consolé; la sagesse consiste à comprendre l'absurdité de la vie, l'inanité de toutes les espérances, l'inexorable fatalité attachée à l'existence humaine », voici venir le dictame bienfaisant : « Je crois invinciblement... que l'avenir appartiendra à ceux qui auront le plus fait pour l'humanité souffrante. »

§

Il y aurait à colliger, pour un désœuvré, un amusant recueil d'erreurs géographiques. Les journaux fourniraient la matière. Mais qui cela amuserait-il, au fait, puisque, hormis quelques spécialistes, tout le monde en ce genre est ignorant ?

Pourtant, personne n'a-t-il remarqué l'embarras de la presse à fils spéciaux devant les affaires de Bolivie ? L'une de ces feuilles, à tout hasard, se fit télégraphier de Baranquilla, au nord de la Colombie, sur l'Atlantique, des nouvelles de La Paz, autant dire qu'un Américain demanderait au Havre des nouvelles de la Perse. Un autre prédisait déjà que la flotte Argentine allait bloquer cette ville insolente, et il incitait les Boliviens à la prudence. Cela, à vrai dire, je ne l'ai pas lu, on me l'a dit. Cela n'en est pas moins drôle. Qu'on se figure l'Angleterre mobilisant sa flotte contre Berne.

Connaît-on mieux la France ? Nullement. Un journal m'offre l'autre jour un agréable article sur la Normandie inconnue. C'est le récit d'un véritable explorateur qui a remonté en une petite embarcation longue, étroite et légère le cours de l'Orne depuis Ecouché jusqu'à la mer. Je lis. Le récit m'intéresse, car je connais le pays. Mais ne voilà-t-il pas que l'Orne conduit notre explorateur fluvial à Deauville ! Textuel : « L'Orne descend vers la mer, voici Deauville, et un petit virage au large amène le *canoë* à l'entrée des jetées de Trouville. »

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théâtre du vieux chateau de Chinon : *Pantagruel*, farce en trois actes, de M. Hubert-Fillay (31 mai 1909). — Théâtre antique de la nature de Champigny-la-Bataille : *Hylæos*, un acte en vers de Mme Marie de Sormiou (comtesse de Ferry) (27 juin). — *Le Festin du Roi*, pièce en trois actes, de MM. Charles Méré et Henri Fescourt (14 juillet). — Theatre d'Athéna Niké a Marseille : *Briseis*, tragédie antique en trois actes et un prologue de M. Paul Barlatier, musique de scène de M. Jean Barlatier (27 juin).

Le théâtre en plein air est aisément plus lyrique que l'autre. Il semble que, sous le libre azur des cieux, le public accepte plus facilement les longues émotions, les lieux communs développés en alexandrins sonores et même « les idées », si l'exposition d'une *idée* est possible et même souhaitable au théâtre. Jusqu'à présent, hélas ! — et je crois qu'il convient de le répéter, les pièces jouées en plein air, pour la plupart, manquent d'action. Je veux croire que les beaux vers s'y sont réfugiés, mais leur puérilité demeure déconcertante. Or ce ne sont pas les beaux vers qui font une pièce.

Il y a quelques années on siffla le *Dionysos* de M. Gasquet à Orange et c'est une des tragédies les mieux écrites que connaisse ce

genre de théâtre. Dans cette même saison et sur la même scène, on applaudissait une *Cynthya* de valeur moindre, certainement, au point de vue poétique, mais qui présentait l'attrait d'une intrigue claire.

De plus en plus, il apparaît que les œuvres de pure psychologie et les œuvres de sentiment, si elles ne sont pas traitées par brusques oppositions, ne peuvent réussir en plein air. Dès à présent, je ne crois guère qu'une œuvre de composition parfaite puisse triompher en plein air, *Bérénice* et *Phèdre*, ces deux sommets de notre littérature dramatique, sont étouffés devant le mur d'Orange. Le *Polyphème* de Samain n'a dû son succès qu'à son côté brutal et à ses scènes antithétiques.

Je ne crois pas que le théâtre de plein air nous révèle jamais des chefs-d'œuvre, mais il contribuera à l'éclosion d'œuvres *bien faites* — (nous en manquons !) — et à maintenir un certain « idéal » dans le public. L'œuvre des spectacles de plein air, dans le domaine esthétique, est parallèle de celle de la Comédie-Française et de l'Odéon. Le plein air est essentiellement « conservateur » et rétrospectif.

M. Hubert-Fillay, poète, conteur, critique, avocat également très estimables, a fait jouer un **Pantagruel** à Chinon. Rien n'est plus nationaliste, si j'ose dire, dans ce décor de Touraine grasse et fraîche, gaillarde et saine. Truculente, passionnée, pleines de rires, d'éclats, de chants, sa pièce titube, s'exalte, rayonne et vibre. On l'eût désirée moins asservie souvent au texte de Rabelais ou à la légende du joyeux et du grand prosateur. Telle quelle, elle fait honneur à qui la composa. Mlle Pacitti avant de triompher au Conservatoire s'y était révélée ; on applaudit longtemps son sourire voluptueux et jeune. Mlle Lucie Pacitti a depuis partagé avec la très belle Mlle Madeleine Céliat un premier prix de Comédie. A Chinon, elle l'avait déjà mérité. Si Mlle Céliat n'a pas été suffisamment admirée pour sa grâce contenue, sa flamme rayonnante, son art savant et sobre, Mlle Pacitti a eu tous les suffrages par son entrain, son charme élégant et vif.

Mme Marie de Sormiou, en vers sonores, bruissants d'images, de lumière, de parfums, nous conta l'histoire d'**Hylæos**. C'était un beau pâtre que la courtisane Dircé préféra à son riche et jeune — cependant déjà, las ! — protecteur. Puis elle s'en fatigua comme toutes ses pareilles. Mais comme il la voulait quitter pour la guerre, elle lui revint et se tua même à cause de ce départ. M. Camille Garde sauva l'interprétation de cet acte agréable.

Je n'étais point à Marseille lorsqu'on joua la **Briseis** de M. Paul Barlatier. Nous devons la revoir à l'Odéon, dit-on ! Soit ! J'ai, l'an dernier, je crois, montré quelque sévérité pour les vers d'une *Hypathie*

de M. Paul Barlatier, dont les vers sont à la fois boiteux et plats, négligés et prétentieux. J'ignore quel accueil reçut sa *Briseis*. Je l'ai lue seulement. M. Paul Barlatier me semble fort en progrès. Il y a là maints passages heureux, pleins de mouvement et de charme. Si souvent, l'expression demeure encore hésitante et le mot impropre, on y note du lyrisme, de la couleur, des images nombreuses et justes. M. Paul Barlatier a fait de très grands progrès :

O cœur changeant qui cours au hasard des chemins
De l'aujourd'hui connu vers d'inconnus demains,
O cœur tumultueux comme une mer profonde
Où le flux des désirs sans espoirs monte et gronde,
N'arrête point, mon cœur, ton invincible élan :
Rêve de l'avenir dans les bras du présent ;
Aux pâles lits humains ne brise point tes ailes,
Mais, puisant en chacun une force nouvelle,
Réchauffe tes désirs en les rajeunissant
Et demeure éternel, en aimant des passants.

Par contre MM. Charles Méré et Henri Fescourt ont écrit et fait jouer — entre deux orages — une des meilleures pièces qu'on ait encore applaudie en plein air : **le Festin du Roi**.

Dès le seuil ils nous prévenaient.

Ceci n'est pas une adaptation.

Nous avons seulement dégagé de l'Odyssée une situation dramatique. Notre intention n'étant pas d'écrire ce qu'on appelle aujourd'hui une « tragédie antique » — c'est si familier et si vivant l'Odyssée ! — nous avons dans la construction de la pièce employé des moyens tout modernes.

Certaines parties du dialogue ne sont que la traduction du texte grec, d'autres en sont la transposition. Si les exigences du théâtre nous ont conduits à certaines libertés d'imagination, nous n'avons jamais interprété qu'avec respect le bon Homère.

Ils ont fondu, en trois actes, les XI derniers chants de l'*Odyssée*. Les XIII^e, XIV^e, XV^e, XVI^e chants ont fourni les éléments du I^er acte. L'acte II est né des XVII^e, XVIII^e et XIX^e chants. Le dernier acte est la mise à la scène des chants XX^e, XXI^e XXII^e, XXIII^e. Le drame s'achève sur une réplique qui transpose un peu le texte homérique.

PÉNÉLOPE

Tout sera disposé comme avant ton départ : je ferai transporter ta couche.

L'ÉTRANGER, *interrompant*.

Qui donc a déplacé mon lit ? Jadis, dans une cour du vieux palais, un olivier avait poussé, — avait grandi !... C'était l'aïeul de la maison, le protecteur... Le père de mon père, enfant, vit ses premières feuilles et l'olivier périt l'hiver où le vieillard mourut. Et je dis à Laërte : « Ce tronc, gros comme une colonne, dur comme le granit, je veux qu'il soit le lourd pilier

de mon foyer. » Je bâtis, au-dessus et autour, un toit et des murailles ! Et pour que notre amour fût indéracinable, je fis du tronc la base de mon lit ! C'est là que tu devins ma femme !:.. c'est là que Télémaque est né !

Le texte grec dit :

« Femme, ce que tu viens de dire afflige mon cœur. Qui donc a déplacé mon lit ? Un Dieu seul aurait pu le faire, car ce lit façonné par moi porte un signe remarquable. Le rejeton puissant d'un olivier aux larges feuilles avait poussé dans la cour, je traçai et bâtis une chambre tout autour, puis coupant le tronc près de la racine et le travaillant avec habileté, j'en fis le pied d'un lit que je sculptai patiemment. Je l'incrustai d'or, d'argent et d'ivoire. J'ignore, femme, si ce lit est encore en place ou si quelque mortel a coupé l'olivier.

Il dit et Pénélope sentit défaillir son cœur, car elle reconnaissait les signes décrits par Ulysse.

MM. Charles Méré et Henri Fescourt ont fait preuve d'un sens dramatique admirable. Dans cette sorte de transposition, ils ont suivi la vraie méthode classique, sobre et nette, ils ont créé en demeurant pieux envers le vieil Homère.

Ils ont conservé à l'aventure d'Odysseus, aux divers épisodes de son retour en Ithaque, son caractère de vérité éternellement humaine, son réalisme souple. On eût désiré peut-être les voir hausser le ton au dernier acte, on eût désiré plus de sentiment et de tendresse ; mais le deuxième reste un des plus sobres, des « mieux faits qui soient au théâtre. La langue y est simple, bien frappée, d'aujourd'hui et de toujours.

Un des auteurs, M. Charles Méré, qui joue à l'italienne dans un mouvement très rapide, avec souplesse et vigueur, régla la mise en scène heureusement. On applaudit longtemps M. Camille Gorde, qui devrait avoir sa place à la Comédie-Française et qui trouvait enfin un rôle à sa taille. Il fut un Ulysse plein de finesse et de noblesse. Sa voix sonnait haut. M^lle^ Mirval était une Pénélope bien belle, mais bien asiatique, M. L. Segond se montra jeune et vibrant dans le rôle difficile de Télémaque, M^lle^ Neith-Blanc, M. Chevillot, M. Dieudonné furent excellents. M^lle^ Déa eut des grâces de Nymphe de Van Loo et de soubrette de Marivaux, dans ce décor helladique.

ERNEST GAUBERT.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Legs Piet-Lataudrie et Chauchard. — Au Musée de Versailles. — Vente des collections du roi des Belges. — Le *Portrait de Christine de Danemark*, par Holbein, à la National Gallery de Londres. — Un musée du Greco à Tolède. — Encore l'affaire Tschudi. — Memento bibliographique.

Les libéralités continuent d'affluer dans nos musées et sont, cette fois, de particulière importance. Un des premiers amateurs de ce

temps, M. Piet-Lataudrie, décédé en avril dernier, a laissé un testament aux termes duquel il lègue à nos musées nationaux, au Musée des Arts décoratifs, et au musée de Niort, sa ville natale, la fleur de ses collections renommées. Il offre d'abord au **Musée du Louvre** son portrait par Bastien-Lepage, puis « une coupe rouge en faïence de Rhodes, un aquamanile en faïence de l'Argolispo, une petite aiguière en bronze damasquiné portant la date de 1190, un grand chandelier arabe en cuivre damasquiné orné d'une double frise de lions accroupis et d'oiseaux en ronde-bosse, un grand plat en faïence orientale à fond bleu avec inscription cunéiforme, une boîte aux saintes huiles avec émaux sur fond bleu et rouge, plus vingt autres pièces, au choix, dans l'ensemble de la collection ». M. Piet-Lataudrie lègue en outre : à **Cluny**, 20 pièces à choisir parmi les plaquettes en bronze ; au **Cabinet des médailles**, une statuette de Tanagra (éphèbe assis dans l'attitude de la pensée), une statuette en bronze (mime drapé dans son manteau), et 8 pièces au choix dans la collection d'antiques ; à **Sèvres**, 10 pièces au choix dans la collection de céramique ; aux **Arts décoratifs**, 10 pièces au choix dans la collection des émaux peints ; au **Musée de Niort**, 24 pièces au choix dans la collection d'orfèvrerie. Le donateur exprime le désir que le Louvre exerce son choix le premier.

La mort de M. Chauchard, qui a tant fait couler d'encre au commencement de juin, enrichit à son tour le **Louvre** des collections que ce commerçant multimillionnaire avait réunies dans son hôtel de l'avenue Velazquez, collections plus célèbres par les récits qui ont couru sur la façon dont elles furent composées, et où souvent le snobisme ne fut pas étranger, que vraiment connues, car fort peu d'intimes avaient été admis au privilège de les visiter. Elles consistent surtout en œuvres marquantes de notre école de 1830, dont elles réunissent les plus grands noms, et elles représentent, dit-on, une somme de vingt-sept millions. Aussi, lorsqu'il y a deux ans M. Chauchard promit de les léguer à l'Etat pour le Louvre, le gouvernement ne crut pas payer trop cher cette donation en conférant au riche amateur la plus haute dignité dans l'ordre de la Légion d'honneur. Il ne faut pas trop s'en offusquer : la conservation à la France de nombreux chefs-d'œuvre de notre école qui sans doute, comme tant d'autres, eussent émigré en Amérique (1), vaut bien cette satisfaction donnée à la

(1) Rappelons que les collections publiques et privées des Etats-Unis renferment déjà plus de tableaux de notre école française que toutes les collections d'Europe réunies, *y compris celles de la France*. Signalons à ce propos, comme témoignage de l'intérêt porté en Amérique à nos peintres de 1830, une série de six leçons faites l'an dernier par M. John La Farge à l'Art Institute (Musée) de Chicago sur notre école romantique et qui viennent d'être réunies en un beau volume illustré de 64 reproductions d'œuvres de Chassériau, Géricault, Delacroix, Millet, Decamps, Diaz, Rousseau, Dupré, Daubigny et Corot, conservés pour la plupart en Amérique et dont, plusieurs sont de premier ordre : *The higher life in art. A series of leçons on the*

vanité d'un collectionneur. Parmi les tableaux qui vont ainsi entrer au Louvre, on cite : sept peintures de Millet : l'*Angelus*, ramené d'Amérique au prix de 800.000 fr. ; *la Bergère*, qui coûta 1 million, *la Rentrée des moutons la nuit*, payée 1.100.000 fr., *le Vanneur*, *la Fileuse*, *la Fermière*, *la Petite Bergère ;* de Corot, vingt-huit toiles, notamment : *l'Amour désarmé*, *la Danse des Nymphes dans la clairière*, *la Danse rustique à l'entrée du bois*, *la Charrette*, *le Matin à Ville-d'Avray*, etc. ; de Troyon, *la Vache blanche*, *les Bœufs allant au labour*, *le Retour du marché*, *le Garde-chasse et ses chiens*, *les Vaches au pâturage*, *la Mare*, etc. ; de Théodore Rousseau : *la Charrette*, *l'Orage*, *l'Avenue de la Forêt de l'Isle-Adam ;* de Jules Dupré, *la Vanne*, *le Chêne*, *la Mare aux chênes ;* de Daubigny, *la Vallée d'Arques*, *Cavernes au bord de l'Oise*, *Soleil couchant ;* d'Isabey, *le Déjeuner de la reine*, *le Mariage royal*, *la Sortie du prêche*, *le Départ du Duc d'Albe*, *la Séparation ;* plusieurs toiles de Ziem, Diaz, Delacroix, Decamps, Fromentin ; enfin quarante Meissonnier, dont le fameux *1814*, *le Fumeur*, *la Confidence*, *le Liseur blanc*, *le Liseur noir*, *l'Homme à l'épée* (de la collection Van Praët), *le Poste d'avant-garde*, *l'Auberge de Poissy*, *le Rieur*, *la Route d'Antibes*, etc. M. Chauchard ajoute à cette collection des tableaux de Gainsborough, Nattier, Drouais ; des sculptures assez médiocres, dit-on ; une belle série de bronzes de Barye en premières épreuves ; enfin son propre portrait par Benjamin Constant.

En attendant que le départ du ministère des Colonies permette d'installer au pavillon de Marsan, comme il en est question, les salles de l'école française contemporaine, la Direction des Beaux-Arts a décidé d'exposer dans les salles du Jeu de Paume, aux Tuileries, la série des peintures, le reste devant être distribué entre les châteaux de Maisons-Laffitte et d'Azay-le-Rideau et des musées de province.

Au **Musée de Versailles**, depuis mai, plusieurs salles très intéressantes ont été ouvertes au public. Ce sont d'abord trois pièces qui firent partie, sous Louis XIV, de l'appartement des Bains et furent occupées, sous Louis XV et Louis XVI, par Mesdames de France. On a placé dans la principale de ces pièces, qui fut le cabinet commun de Mme Adélaïde et de Mme Victoire, les portraits de ces princesses par Mme Labille-Guiard, qui figurèrent aux Salons de 1787 et de 1789, et celui de Mme Infante, commandé à la même artiste en cette dernière année, trente ans après la mort du modèle. La rivale de Mme Labille-Guiard, Mme Vigée-Lebrun, est représentée à son tour dans ces salles par d'autres portraits. Mentionnons encore, parmi les

Barbizon school of France inaugurating the Scammon course at the Art Institute of Chicago, by John La Farge (New-York, Mc Clure Company, in-8).

nouveautés offertes au public, un médaillon en marbre de l'atelier de Pajou représentant Marie-Antoinette en 1774 ; un gracieux tableau de Mme Filleul : *les Enfants du comte d'Artois*; le portrait, récemment acquis par le Musée, du sculpteur Julien, par le Suédois Roslin, et celui du peintre Ducreux par lui-même, donné par les héritiers de M. Mühlbacher.

En juin s'ouvraient ensuite, dans l'attique du Midi, les nouvelles salles consacrées à l'époque de Louis-Philippe et qui font suite à celles de l'Empire et de la Restauration inaugurées il y a trois ans (1). Aménagées de la façon la plus heureuse par l'érudit conservateur-adjoint du musée, M. A. Pératé, elles racontent aux yeux, par des œuvres dont beaucoup étaient restées dans les magasins, toute l'histoire de la monarchie de Juillet : portraits du roi-citoyen et de sa famille par Winterhalter, Hersent, Decaisne, etc., y compris la célèbre effigie du *Duc d'Orléans* par Ingres ; ou tableaux retraçant les principaux événements du règne, depuis le prélude des journées de Juillet célébrées par Horace Vernet, Lordon, Bourgeois, Devéria, les toiles de Heim montrant le duc d'Orléans recevant les délégués de la Chambre des Députés et de la Chambre des Pairs, jusqu'aux nombreuses peintures (la principale nouveauté de l'exposition) de Meyer et Morel-Fatio, Siméon Fort, Pingret, Jacquand, et surtout Eugène Lami et Isabey, narrant, sur la commande du roi, les principaux épisodes des visites échangées par lui en 1843 et 1844 avec la jeune reine d'Angleterre Victoria. Et, dans l'intervalle, voici *l'Attentat de Fieschi* par Eugène Lami, le *Mariage du duc de Nemours*, par Philippoteaux ; le *Mariage du duc de Montpensier*, par Karl Girardet ; un charmant petit tableau d'un peintre presque ignoré, Lafaye, montrant *Louis-Philippe et sa famille visitant les salles des Croisades à Versailles ;* une remarquable toile de Granet : *Louis-Philippe remettant la barette au cardinal de Cheverus ;* l'émouvante composition d'Isabey : *Transbordement des restes de Napoléon Ier sur la Belle-Poule ;* le charmant tableau de Heim : *Une lecture d'Andrieux au foyer de la Comédie-Française*, etc. ; enfin, des portraits de généraux, d'artistes et écrivains parmi lesquels un puissant *Berlioz* de Daumier, et un romantique *Baudelaire* de Deroy, acquis tout dernièrement à l'hôtel Drouot.

En même temps que cette inauguration avait lieu dans la Galerie des Batailles, l'ouverture d'une exposition de tapisseries des Gobelins et de tapis de la Savonnerie qui, dans ce cadre somptueux, constituent le plus magnifique des décors. M. Dujardin-Beaumetz a choisi dans le trésor du Garde-meuble la série des dix tentures royales dite des *Loges du Vatican*. Exécutée sur des copies faites par les élèves de

(1) V. *Mercure de France*, 1er août 1906, p. 444.

l'Académie de France à Rome d'après les originaux de Raphaël, elle fut livrée par les Gobelins au Garde-meuble en 1691. Les pièces en furent tendues, à l'occasion de quelques solennités, sur le passage de Louis XIV et de sa cour ; elles n'avaient depuis lors jamais été exposées. Une trentaine de tapis que Louis XIV avait commandés pour la Grande Galerie du Louvre forment à ces tentures un accompagnement digne d'elles. Et l'on a accroché en outre sur le palier qui précède la Galerie des Batailles quatre tapisseries tissées par Audran d'après Coypel : *la Colère d'Achille*, *le Sacrifice d'Iphigénie*, *Didon et Enée*, *Achille courant venger la mort de Patrocle*.

§

A l'étranger se sont produits deux événements considérables : la vente des collections du roi des Belges ; l'acquisition par la National Gallery de Londres du célèbre portrait de Christine de Danemark, par Holbein, dont elle était seulement dépositaire.

Ceux qui ont eu la bonne fortune d'admirer, dans les galeries de M. Kleinberger, à Paris — où quelques-unes de ces œuvres sont encore visibles, — la **collection de tableaux anciens du roi des Belges**, dont cette maison s'est rendue dernièrement acquéreur, comprennent l'émoi suscité en Belgique par l'annonce de la dispersion à l'étranger de trésors qu'on considérait un peu comme un patrimoine national (1). Cédant au mouvement de protestation de l'opinion publique, le roi réserva seulement pour le **Musée de Bruxelles**, auquel il le vendit 150.000 francs, le célèbre portrait du sculpteur bruxellois François du Quesnoy, par Van Dyck, œuvre infiniment séduisante, peinte par le jeune maître anversois lors de son séjour à Rome, où il avait rencontré son compatriote. Mais tous les autres tableaux anciens (une vingtaine environ) ont quitté la Belgique. Ce sont surtout des œuvres des écoles flamande et hollandaise : de Rubens, Pourbus, Téniers, Rembrandt, Wouwerman, Hobbema, Jan Steen, van Goyen, Mierevelt, van der Neer, Snyders, Dirk Hals, etc., auxquelles s'ajoutent un Fra Angelico et deux Delacroix (2). Les morceaux capitaux sont, en premier lieu, une vaste composition de Rubens : *les Miracles de saint Benoît*, et une extraordinaire copie qu'en fit Delacroix. Dans cette page saisissante de puissance dramatique, d'abondance, d'harmonie, peinte à son retour d'Italie et qui le résume tout entier, Rubens a figuré, en haut, saint Benoît démasquant le faux prince envoyé par Totila, roi des Goths, et, au bas, les malades, paralytiques, épileptiques, tendant vers le saint des mains suppliantes et réclamant

(1) Une interpellation eut même lieu à ce sujet à la Chambre belge.
(2) La revue anglaise *The Connoisseur* publie dans sa livraison d'août, sur cette collection, un article de M. W. Roberts, illustré de 10 reproductions.

son intervention près du Sauveur, qui apparaît dans le ciel, au milieu d'un cortège de saints et de petits anges. Le peintre attachait lui-même une grande importance à cette toile, qu'il conserva dans son atelier jusqu'à sa mort et légua à son ami Gaspard de Crayer. La copie de Delacroix — comme toute interprétation d'un maître par un autre grand artiste — est d'un intérêt non moins puissant, en ce qu'elle montre, superposée au génie du modèle, l'individualité du traducteur transposant dans sa langue propre les beautés qu'il avait sous les yeux. — C'est, ensuite, de l'angélique maître de Fiesole, une exquise *Madone avec l'Enfant, entourée d'anges*, semblable à une grande miniature sur fond d'or, d'un charme de coloris comparable à celui du *Couronnement de la Vierge* du Louvre et dans un état de conservation exceptionnel ; — une admirable petite tête de Rembrandt jeune, par lui-même, de la facture la plus libre et la plus magistrale, avec laquelle contraste l'exécution très achevée d'un portrait de femme non moins expressif, sans doute peint sur commande au début de son séjour à Amsterdam, et qui le montre dès cette époque en possession de toute sa maîtrise ; — un grand paysage de Hobbema, *Chaumières sous des chênes*, qui compte parmi ses chefs-d'œuvre et que l'Amérique a déjà enlevé ; — un charmant petit portrait de Téniers par lui-même, d'une large facture et d'un coloris délicat ; — deux jolies petites scènes d'intérieur par Dirk Hals ; — une *Noce* de Jan Steen où, dans une vaste salle au plafond tendu de somptueux tapis d'Orient, s'ébattent avec la verve que l'on devine une infinité de personnages ; — enfin, un petit tableau de Delacroix, *Saint Sébastien secouru par les saintes femmes*, exposé au Salon de 1836 et dont les premiers critiques du temps louèrent comme il convenait le grave sentiment, la maîtrise d'exécution, le magnifique et délicat coloris.

L'association des Musées de Bruxelles, annonce-t-on, ne voulant pas laisser partir les belles collections d'antiquités égyptiennes données jadis à Léopold II par le khédive, en négocie le rachat. Ces collections seraient placées au Musée du Parc du Cinquantenaire.

En Angleterre également ce fut un émoi considérable lorsqu'on apprit, en mai dernier, la vente, par le duc de Norfolk, pour la somme de 1.550.000 francs, à la maison Colnaghi, du célèbre portrait de Christine de Danemark, duchesse de Milan, par Holbein (1), prêté depuis vingt-huit ans par son possesseur à la National Gallery de Londres et qui avait fini par passer, aux yeux du public, pour faire partie des trésors inaliénables de ce musée. Les acheteurs, pourtant, s'engageaient à le recéder à la galerie, au prix de 1.800.000 francs, pourvu que cette somme fût versée avant le 1er juin,

(1) Le *Connoisseur* en a donné une reproduction en couleurs dans sa livraison de juillet.

sans quoi le tableau partirait pour l'Amérique, où l'on en offrait une somme encore plus considérable. L'on vit alors se renouveler le bel effort collectif qui, il y a trois ans, conservait à l'Angleterre la *Vénus couchée* de Velazquez (1) : un généreux anonyme fournit une somme d'un million, à laquelle le « National Art Collections Found » (équivalent de nos « Amis du Louvre ») ajouta 550.000 francs recueillis parmi ses membres, et l'Etat anglais 250.000 francs; et le chef-d'œuvre est resté dans la galerie, que désormais il ne quittera plus (2). Mais, depuis ce jour, la presse anglaise réclame la promulgation en Angleterre, comme en Italie, — et la France devrait bien suivre ce mouvement — une loi interdisant l'exportation des chefs-d'œuvre conservés dans les collections privées.

L'institution des musées d'artistes se propage en tous pays. A Tolède, un admirateur du Greco, le marquis de la Vega-Inclan, a fait restaurer avec beaucoup de goût la maison habitée autrefois par le peintre, en la rétablissant dans l'état où elle se trouvait de son vivant et en la garnissant de meubles et de peintures. Il y a adjoint une construction, bâtie avec des matériaux anciens et soigneusement harmonisée avec les maisons environnantes, qui portera le nom de **Musée du Greco** et où seront transportées notamment les œuvres du peintre conservées jusqu'ici au musée municipal de Tolède.

Nous croyions bien en avoir fini avec l'**affaire Tschudi** (3). Il n'en était rien : à peine réinstallé à la Galerie nationale de Berlin, d'où il avait été, pour un temps, si maladroitement exilé, le distingué conservateur s'est vu offrir par le prince-régent de Bavière la direction générale des musées royaux de peinture bavarois, et il s'est empressé d'acquiescer à cette flatteuse proposition. C'est une spirituelle leçon faite par Munich à celle qui s'intitule pompeusement « l'Athènes de la Sprée » et qui, dans la circonstance, ne s'est montrée que la capitale de la Béotie.

Memento. — C'est de l'étranger, comme il arrive bien souvent, que nous parviennent, cette fois, les plus importantes publications sur les musées. A Anvers a paru chez l'éditeur Zazzarini un grand et luxueux album sur *le Musée d'Anvers; Cinquante héliogravures, avec introduction* par Pol de Mont (in-folio, 50 pl. avec 17 p. de texte; 180 francs) où sont reproduits avec la fidélité parfaite des procédés photo-mécaniques modernes les plus beaux chefs-d'œuvre de cette riche galerie, présentés chronologiquement : tableaux de van Eyck, Dirk Bouts, Roger van der Weyden, Fouquet,

(1) V. *Mercure de France*, 1er mai 1906, p. 137.

(2) Frappés des heureux résultats obtenus en ces deux circonstances par l'initiative privée, et désireux de voir nos collections bénéficier de semblables succès, deux généreux anonymes viennent de faire parvenir à la Société des Amis du Louvre chacun dix mille francs destinés à constituer le commencement d'un fonds de réserve où la Société pourrait puiser dans les grandes occasions pour sauver quelque œuvre capitale. Souhaitons que leur exemple soit compris et suivi.

(3) V. *Mercure de France*, 1er mai 1908, p. 155, et 16 janvier 1909, p. 347.

Memling, Albrecht Bouts, Metsys (entre autres le grand triptyque de *l'Ensevelissement du Christ* et la délicieuse *Vierge en prières*), Gossart, Gérard David, Clouet, Breughel le vieux, Rubens, van Dyck, Martin et Simon de Vos, Jordaens, J. van Craesbeck, Rembrandt, Frans Hals, Koedijk (la charmante *Petite garde-malade*), van der Neer, etc. Dans sa préface, M. Pol de Mont, conservateur du musée, après avoir fait ressortir le caractère particulier, avant tout national et presque local, de cette galerie, qui lui donne un attrait tout spécial, en retrace l'histoire depuis sa création, remontant à la fondation de l'Académie d'Anvers en 1613, jusqu'à nos jours, puis donne l'énumération succincte, et néanmoins critique, des richesses qu'elle contient. On a ainsi, par le texte et par l'image, une fidèle vision d'ensemble de ce beau musée.

A Bruxelles a paru, chez l'éditeur Vromant, un excellent petit livre : *l'Art égyptien, choix de documents accompagnés d'indications bibliographiques*, par M. Jean Capart (in-8 carré, 31 p. et 100 planches ; 10 fr.). L'auteur, conservateur adjoint des antiquités égyptiennes aux Musées royaux de Bruxelles, a eu l'heureuse idée de grouper dans ce manuel, de format commode, les monuments de l'art égyptien les plus dignes d'admiration; il en a réuni cent, reproduits en bonnes photogravures accompagnées de légendes sommaires et — chose non moins utile — précédés de notices donnant pour chacun d'eux la nomenclature des écrits à consulter. On ne saurait trop applaudir à cette intelligente initiative qui met à la portée de tous un choix bien compris des chefs-d'œuvre que nous a laissés la plus ancienne des civilisations.

D'Allemagne nous est arrivée la suite de la belle publication des dessins de maîtres anciens du Cabinet des estampes de Berlin, entreprise par le regretté Friedrich Lippmann : *Zeichnungen alter Meister im Kupferstichkabinett der k. Museen zu Berlin* (Berlin, Grote éd. ; in-folio ; 15 marks le fasc.). A l'heure actuelle, 26 fascicules ont paru, contenant chacun 10 planches en phototypie reproduisant de la façon la plus exacte, *dans la grandeur et avec les teintes des originaux*, les plus belles pièces de toutes les écoles. Entre autres feuilles admirables publiées dans les six dernières livraisons, signalons des études de Pollaiuolo, Rembrandt, Goya, Chodowiecki, Brouwer, J. van Ruisdael, Liotard, et — les dernières livraisons sont particulièrement riches en œuvres françaises — F. Clouet, Claude Lorrain, Watteau, Oudry, Fragonard, Pater, Lancret, Boucher, A. Pesne, Augustin de Saint-Aubin, Hubert Robert, etc.

A Vienne vient de se terminer, chez l'éditeur F. Schenk, la publication d'un recueil du même genre, de format et de prix plus modestes, mais qui, par la quantité et la fidélité de ses reproductions, n'est pas moins indispensable aux historiens d'art, à qui il offrira de précieux éléments d'étude : la publication des dessins de l'Albertina de Vienne — une des plus belles et des plus riches collections de dessins du monde, célèbre surtout par ses Dürer et ses Rembrandt — et d'un choix de dessins empruntés à d'autres collections européennes, telles que celles de Budapest, de Bâle, de Francfort, de Stockholm, des Offices, de l'Académie de Venise, de l'Ambrosienne de Milan, de l'Académie de Vienne, des collections Lanna à Prague, Liechtenstein à Vienne, etc. : *Handzeichnungen alter Meiter aus der Albertina und anderen Sammlungen* (prix total : 60 couronnes). Commencée sous la direction

du conservateur de l'Albertina, M. Joseph Schönbrunner, puis continuée et achevée sous celle de son successeur, M. Josef Meder, cette belle publication s'est poursuivie par fascicules mensuels de 10 planches durant douze années et constitue ainsi un recueil de 1440 planches, en phototypie, où toutes les écoles sont représentées. Pour faciliter les recherches dans cette mine de documents, l'éditeur vient de publier à part une table méthodique détaillée, qui, même à elle seule, est un répertoire très précieux.

Voici maintenant des monographies de collections particulières. La collection d'objets d'art du baron Adalbert von Lanna, de Prague (dont le riche cabinet d'estampes vient d'être dispersé aux enchères) compte parmi les plus anciennes et les plus belles d'Autriche, ayant été successivement enrichie, depuis quarante ans, des dépouilles de toutes les grandes ventes européennes ; mais, en dehors des pièces libéralement prêtées par leur propriétaire au Musée d'art industriel de Prague, elle est, en réalité, peu connue. On accueillera donc avec joie la publication que s'est décidé à en faire son possesseur, en un catalogue somptueusement édité et dont la rédaction a été confiée à un éminent spécialiste, M. Julius Leisching, conservateur du Musée des arts décoratifs de Brünn. Le premier volume, consacré aux objets exposés au Musée de Prague, vient de paraître : *Sammlung Lanna, Prag. Ier Band* (Leipzig, K.-W. Hiersemann ; in-folio, XLIX-142 p., av. 58 fig. et 50 planches, dont 10 en couleurs ; 100 marks). Après une étude d'ensemble sur la collection et les différentes branches d'art appliqué qui y sont représentées, M. J. Leisching nous y donne le catalogue descriptif détaillé de plus de 2.000 objets, dont 160 sont reproduits soit dans le texte, soit hors texte en belles planches héliogravées en noir ou même en couleurs. Il faut tirer hors de pair, dans cette réunion, une admirable série de majoliques italiennes — parmi lesquelles deux charmantes *Vierges* de Mino de Fiesole et de Luca della Robbia, — des faïences émaillées de la Renaissance française, dont plusieurs de Palissy, et surtout de curieuses faïences émaillées, carreaux de poëles, plats, etc., d'origine allemande ou autrichienne ; ensuite une riche collection de porcelaines de Chine, de Saxe et de Vienne ; des grès allemands ; des étains ; des plaquettes en plomb ; de petites sculptures en bois, en cire ou en ivoire ; des émaux peints de Limoges ; une série de jolies miniatures ; etc.

Une autre collection, celle du professeur Wilhelm von Miller, de Munich, a été aussi publiée naguère par l'éditeur F. Bruckmann, à Munich : *Die Kunstsammlung des kgl. Professors Dr Wilhem von Miller in München* (in-4, 39 planches, avec 78 p. de texte ; 30 marks). C'est une réunion choisie, non seulement d'objets d'art, mais encore de sculptures et de peintures. On y remarque notamment des orfèvreries et émaux du Moyen âge, des armes et armures, et de belles sculptures sur bois des diverses écoles locales allemandes. Un écrivain particulièrement compétent, M. E. Bassermann-Jordan, a catalogué et décrit en détail toutes ces œuvres, dont les plus belles sont reproduites, en phototypies d'une finesse remarquable, sur 39 planches.

Enfin, l'excellent établissement photographique J. Lœvy, de Vienne, qui a édité en cartes postales les chefs-d'œuvre des galeries publiques viennoises, nous envoie une série de vingt-cinq cartes semblables (à 12 *heller* : 12

cent. 1/2) consacrées aux peintures anciennes de la collection d'un célèbre amateur et mécène de Vienne : le comte Lanckoronski. Ce sont des œuvres des écoles italienne, allemande, hollandaise et française, parmi lesquelles on remarque surtout une charmante *Jeune fille à la licorne* de Mariotto Albertinelli, une *Annonciation* de Fra Angelico, un *Christ en Croix* d'Andrea del Castagno, un superbe *Saint Georges* de Paolo Uccello, une *Adoration des bergers* de Taddeo Gaddi, un curieux *Portrait de femme* de l'école de Nuremberg, un *Portrait d'Erasme* par Georges Pencz, deux autres effigies par Holbein le vieux et Holbein le jeune, plusieurs Rembrandt, dont *Saint Pierre repentant*, et une prétendue *Fiancée juive*, qui nous paraît bien être un portrait du fils de Rembrandt, Titus, adolescent, un *Fumeur* d'A. van Ostade, des *Patineurs* d'Avercamp, un *Portrait du roi Antoine de Navarre* par François Clouet, *la Dernière messe de Louis XVI à Versailles*, par Moreau le jeune, etc.

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DU MIDI

Ernest Gaubert et Jules Véran : *Anthologie de l'Amour Provençal*, Paris, Mercure de France. — Armand Praviel et R. de Brousse : *Anthologie du Félibrige*, Paris, Nouvelle librairie Nationale. — J. Bourrilly, A. Esclangon et P. Fontan : *Flourilege Prouvençau*, Toulon, Escolo de la Targo. — Xavier de Cardaillac : *Propos Gascons*, 3e série, Paris, Juven. — La *Gazette Aptésienne*. — Un article sur Mistral.

C'est une fort bonne idée qu'ont eue Ernest Gaubert et Jules Véran de réunir en un volume quelques-unes des meilleures poésies consacrées à l'amour par les poètes provençaux. Leur **Anthologie de l'Amour Provençal** ne comprend que les poètes contemporains. Quand ces mêmes auteurs auront publié le recueil qu'ils annoncent et dans lequel ils remonteront jusqu'aux origines de la littérature provençale, on verra que si l'amour a toujours fait le fond de cette littérature, il diffère totalement chez les troubadours et chez les félibres.

Ernest Gaubert et Jules Véran, dans leur introduction, font très bien ressortir cette différence :

Artificiel, conventionnel, subtil, compliqué dans l'œuvre des troubadours, chez lesquels le sentiment rompt difficilement la cuirasse d'or de la culture littéraire, l'amour devient simple et vrai chez les félibres. Cette différence s'explique facilement par les milieux différents où, à six ou sept siècles de distance, ont vécu les poètes provençaux. Les troubadours chantaient pour une aristocratie, l'aristocratie qui les faisait vivre, et ne célébraient que des beautés haut placées, dont ils n'osaient même pas prononcer le nom : les félibres chantent pour le peuple... L'amour, chez les poètes provençaux contemporains, est d'essence populaire. Il ignore les raffinements de préciosité. Il ne joue pas sur les mots ; encore moins s'ennuage-t-il d'images obscures.

Parmi les traits distinctifs de la poésie amoureuse des félibres

Ernest Gaubert et Jules Véran notent : la simplicité, la vérité et la chasteté. Un seul, disent-ils, fait exception et, en effet, la chasteté n'est pas la vertu du plus grand de ces poètes de l'amour, Théodore Aubanel, qui triomphe dans cette *Anthologie*.

L'auteur de *la Grenade Entr'ouverte*, *les Filles d'Avignon* et du *Pain du Péché* est ici le véritable représentant de l'amour provençal et ses pièces brûlantes font trouver presque froides les chansons parfaites de Mistral, de Paul Arène et de Charloun Rieu. Lisez ces admirables cris de désir, ces pièces païennes intitulées : *la Vénus d'Arles*, *Belmone*, *la Main*, *Tourment*, *le Bal*, et tant d'autres laissées aux livres cités plus haut.

Aubanel étant, aux yeux du public français, la principale révélation de cette *Anthologie*, je ferai à Ernest Gaubert et Jules Véran le reproche d'avoir donné de ses poèmes des *traductions en vers* qui sont, plus que jamais ici, des trahisons. La littéralité seule convenait pour rendre, sinon dans sa plénitude, en tous cas dans sa franchise, le libre génie d'Aubanel. Quand Aubanel écrit, dans *Tourment : lou boui dou rable*, la traduction mot à mot : *le bouillonnement du râble*, est seule admissible. A la place de ces termes énergiques, nous lisons, hélas ! dans une traduction en vers due à M. Paul Mariéton : *la flamme inexorable !* De même Ernest Gaubert, dans *la Vénus d'Arles*, traduit : *venès teta* par : *venez boire*.

Mais je laisse ces vétilles pour louer, comme il sied, les excellentes notices dont chaque choix est précédé et, notamment, celle sur Auguste Fourès. Parmi les poètes les plus remarquables, je citerai : Marius André et Joseph d'Arbaud, deux jeunes de grand talent, Folco de Baroncelli, Estieu, P. Arène, Auguste Marin, dont la *Margaï*, merveilleusement traduite par Jules Véran, est un chef-d'œuvre, Mathieu, Mistral, Perbosc, Philadelphe de Gerde et Charloun Rieu au talent malicieux et naïf.

En somme, un beau bouquet de Provence, composé avec goût.

§

Le livre d'Ernest Gaubert et de Jules Véran ne prétendant pas être une anthologie complète de la littérature d'oc, on trouvera, dans **l'Anthologie du Félibrige** de MM. Armand Praviel et J. R. de Brousse, des poésies naturellement plus variées, car elles ne sont pas ici restreintes à un seul sentiment.

De plus MM. Praviel et de Brousse ont adopté la classification par province et nous avons ainsi une vivante illustration du livre de M. Praviel, *l'Empire du Soleil*, dont je parlais dans ma dernière chronique.

Dans ce tableau de l'activité littéraire des provinces méridionales, la Provence et le Languedoc tiennent la tête, la Provence avec

Roumanille, Mistral, Mathieu, Aubanel, Félix Gras, Paul Arène, Clovis Hugues; le Languedoc avec Fourès, Estieu et Perbosc. Pour chacun de ces poètes, les pièces choisies m'ont paru caractéristiques et j'ai particulièrement goûté, en dehors des poèmes classiques de Mistral et d'Aubanel, les chansons de Paul Arène et de Clovis Hugues retrouvées dans l'*Armana Provençau*, la superbe invocation d'Auguste Fourès *A une épée du XIII^e siècle* et les rudes poèmes d'Estieu et de Perbosc.

Les autres provinces : Béarn, Bigorre, Gascogne, Agenais, Périgord, Limousin, Rouergue, Auvergne, sont représentées par un seul poète, qui est, presque chaque fois, de premier ordre : Michel Camélat, dont la *Béline* est comme la sœur montagnarde de *Mireille;* Philadelphe de Gerdes, dont les poèmes ont la couleur, la sauvagerie et la tristesse du pays de Bigorre; Arsène Vermenouze, qui chante l'Auvergne avec une éloquence impressionnante; et Paul Froment, le petit paysan d'Agenais, « l'une des plus attachantes personnalités du Félibrige, tant par la spontanéité de son talent que par la cruauté et la brièveté de sa destinée ».

Je voudrais pouvoir citer toute la notice que MM. Praviel et de Brousse consacrent à Paul Froment, à cet humble valet de charrue pour qui la vie fut toujours une maratre et qui, à vingt ans, se suicida en se jetant dans le Rhône, à Lyon, où le service militaire l'avait exilé.

Le charme de la poésie de Paul Froment, c'est sa rusticité même. Ce petit paysan chante comme il eût parlé ; il dit tout haut, avec une verve primesautière et dans une langue sans détours, ses rares joies et la dureté de son sort. Son humble philosophie est faite d'ironie légère et de résignation, non sans aller jusqu'à l'amertume qui lui fera parfois préférer la mort à la vie, — comme, après tels sonnets, sa fin l'a prouvé. Il y a dans son œuvre un peu de l'accent de Villon, qu'il ne connut certes pas, et il semble que c'est ainsi qu'eussent chanté les paysans de J.-F. Millet, avec, en plus, la finesse ajoutée par le sang latin.

Tout cela n'est pas exagéré quand on lit les vers suivants du « pitiou paysan », comme il s'appelle lui-même :

L'AUTOMNE

Il fait froid. Après souper je m'assieds — Dans le coin de la cheminée pauvre de lumière — Tisonnant le feu continuellement, — Dans quelque songe fou je me jette...

Salut, ô beaux jours que je regrette, — Jours évanouis comme cette fumée! — Les arbres fiers sont, un par un, — Dépouillés et semblent implorer la pitié.

Hélas! printemps, soleil d'été, — votre heure passe, mais elle revit, — Brillante après la saison sombre.

Et mon jeune âge partira — Sans retour, une fois, il s'en ira — Pour toujours se noyer dans l'ombre...

Qu'on lise encore ces quelques vers, les derniers que le pauvre Paul Froment écrivit et qui, datés de Lyon, dépeignent bien les sentiments de nostalgie qui le poussèrent au suicide :

Que l'Amour me tourne l'échine; — Que me fuie la gloire, ainsi; — Qu'elle me fit si froide mine, — La Fortune, encore, cela m'est égal!
Je gardais la libre étendue, — La paix des champs verts ou roux, — La chanson fraîche des oiseaux — Et de la source cachée;
J'avais le grand air et les fleurs! Emaillant la jeune verdure — Les beautés de la nuit sombre — Et le clair de lune si doux;
D'un large horizon la perspective, — Le ciel toujours peint de frais; — Plus que tout cela, plus que toute chose, — je t'avais, Liberté bénie!.....

§

Une troisième anthologie, parue également ces derniers temps, complète les deux précédentes : c'est le **Flourilege Prouvençau**, que publient à Toulon MM. J. Bourrilly, A. Esclangon et P. Fontan, membres de l'école félibréenne de la Targo.

Il serait à souhaiter que tous les groupements félibréens fissent preuve d'une iniative aussi louable. Le premier volume de ce florilège, qui en aura deux, est, en effet, remarquable par le nombre et le choix des morceaux qui sont vraiment, ainsi que les auteurs l'ont voulu, « représentatifs des diverses manières de la littérature provençale ».

Voici, ajoutent-ils, la sérénité, la belle vigueur, l'inspiration toujours relevée, mais toujours tempérée de sain réalisme de F. Mistral; voici Aubanel, romantique qui retrouve la plastique et le sentiment quattrocentistes; voici la simplicité bonhomme de Roumanille; le rêve austère traversé d'enthousiasmes de F. Gras; la truculence, la richesse verbale du Marseillais V. Gélu; etc.

Ce Victor Gélu, abondamment représenté dans ce volume, est le type du chansonnier populaire, socialiste et naturaliste, et les auteurs du *Flourilege* disent de lui :

Grossissement d'images, passions véhémentes, rire énorme, l'œuvre de Gelu grouille d'une vie puissante. Le poète, d'un trait impitoyable, amer, mais juste, châtie les vices de ses héros; mais il sait aussi s'attendrir, en homme, sur la misère fatale et indéfinie de l'humanité... Ses chansons sont l'épopée de la plèbe marseillaise. Elles sont rudes, brutales, elles ont des heurts d'images, des raccourcis d'idées, d'une audace admirable en provençal et qui perdent toute saveur à la traduction. Le trait pittoresque, le mot vivant ne manquent jamais. Et, pour tout dire, ce poète d'allures rustres et cyniques est au fond le plus artiste des poètes.

En dehors de Gelu, le *Flourilège* contient trois autres poètes marseillais de talent : François Delille, dont le poème *Lou Revestidou*, renferme en germe le *Poème du Rhône* de Mistral; Auguste Marin,

dont plusieurs chansons sont célèbres; et Valère Bernard, le peintre du vieux Marseille et de la vie populaire.

§

M. Xavier de Cardailhac vient de publier la troisième série de ses **Propos Gascons**. Amusants, variés et pleins de verve, ils constituent un commentaire pittoresque aux événements, aux mœurs, aux hommes et aux choses de Gascogne.

§

Je signale avec plaisir l'apparition à Apt (Vaucluse) de la **Petite Gazette Aptésienne** qui, sous la direction de M. Sauve et avec la collaboration de MM. Henri Dagan, Paul Cavaillon, Ch. Boudon, etc., est un journal de province unique. Il ne s'occupe pas, en effet, de politique et s'efforce de discerner seulement la vérité ou la beauté dans le chaos contemporain.

§

Un des rédacteurs de cette *Gazette*, M. Henri Dagan, a fait paraître, dans la revue *les Documents du Progrès*, un article sur **Frédéric Mistral et la littérature provençale**, qui, parmi tous ceux que le cinquantenaire de *Mireille* a suscités, se recommande par son ton sincère. Sans louange outrée, M. Henri Dagan caractérise bien la poésie de Mistral quand il dit :

J'ai souvent remarqué que la lecture des vers de Mistral, outre l'enchantement du cœur, procurait aux Provençaux de race une volupté particulière. Pour nous, je puis le dire, c'est comme un parfum, une mélodie, une brise qui nous touche et nous caresse le corps, autant que l'âme. « Lengo d'amour », dit l'auteur de Calendal. Rien de plus vrai...

PAUL SOUCHON.

LETTRES ALLEMANDES

Emil Lucka : *Eine Jungfrau;* Berlin, Egon Fleischel u C°, M. 3.50.— Karl von Perfall : *Vaterschaft;* Berlin ib. id., M. 4. — Sofie Jansen : *Friede Wend;* Berlin, ib id., M. 3. — E. Zahn : *Christen Russi*, traduit de l'allemand par C. Boutiponne; Paris, Calmann-Lévy, fr. 3.50.— Max Bruns : *Die Gedichte* (1903-1908); Minden, J. C. C. Bruns, M. 5. — André Gide : *Die enge Pforte*, traduit par Félix Paul Greve; Berlin, Erich Reiss, M. 3. — Memento.

Eine Jungfrau. — Les romans féminins et féministes abondent en Allemagne plus que dans tout autre pays. Si les innocentes histoires de jeunes filles réjouissaient il y a cinquante ans les personnes sentimentales, on y dévore aujourd'hui de copieux ouvrages où les émancipées de tout poil déversent leur âme inapaisée. A côté de celles qui luttent pour l'égalité de l'homme et de la femme, il y a les curieuses qui ont plus ou moins de vice dans le cerveau et qui étudient les déclassées, les filles perdues et leur bonheur éphémère.

Mais toujours elles cachent sous des apparences objectives leurs propres aspirations. Mme Laura Marholm disait-il, y a quinze ans, que la femme seule pouvait parler de la femme. A lire toutes les niaiseries qu'elles ont écrites, en s'appuyant sur ce principe, on est tout prêt à adopter la maxime contraire et à affirmer que l'homme connaît la femme mieux qu'elle-même. Quand il décrit son âme, il écrit sans parti-pris, car, sous des dehors d'impartialité, il ne cache pas telle ou telle « revendication ».

C'est peut-être la satire d'un roman féministe qu'a voulu nous donner M. Emile Lucka dans les charmantes pages qui s'intitulent *Une jeune fille*. L'auteur analyse un caractère féminin tel qu'il a pu naître dans cette atmosphère d'absurdité qui est le propre de notre époque. Mauvaise éducation, instruction décousue et médiocre, surveillance imparfaite, tout cela est l'apanage de cette charmante Meta Heilwald, qui deviendrait une exquise jeune fille si l'on parvenait à mettre un peu d'ordre dans sa cervelle d'oiseau. Les parents, très braves gens en somme et qui dépensent sans compter pour satisfaire les caprices de leur fille (leurs moyens le leur permettent), ne comprennent absolument rien au caractère de Meta. D'une mère groudeuse, mais résignée, d'un père faible et très occupé par ses affaires, elle obtient tout ce qu'elle veut. Evidemment il y a des scènes terribles, des accès de sévérité féroce, mais qui ne tiennent pas devant l'entêtement de la petite. M. Emile Lucka a fait de son héroïne une personne sans tempérament, dont toute l'exaltation est dans le cerveau et ainsi présentée elle est bien le prototype de l'émancipée. Que serait-ce si elle avait le sang chaud ! A seize ans elle loue une chambre dans un hôtel borgne où, en compagnie d'une amie, elle écoute un collégien de dix-huit ans, spécialement convoqué, lire d'interminables tragédies en vers. Les parents finissent par découvrir le pot aux roses. Mais il ne s'est rien passé et l'on se contente de donner à Meta une gouvernante qui l'accompagnera partout. Aux premières que l'on engage, elle rend la vie impossible, mais elle s'amourache de la quatrième, une douce créature éthérée qui fait des vers, écrit un journal et fait coucher son élève dans son lit. Mais il ne se passe encore rien. Quand l'institutrice se met à flirter avec un oncle de Meta, qu'elle finit par épouser, celle-ci est si furieuse qu'elle en oublie le manger et risque de trépasser dans une aventure romanesque.

Maintenant Meta est seule, abandonnée à elle-même. Elle lit énormément, sans choix, Schopenhauer d'abord, puis les mystiques et enfin les auteurs modernes. On essaye en vain de la marier. Elle refuse de se décolleter pour aller au bal. Durant l'été elle fait seule de longues excursions en montagne et, passant la nuit dans une cabane, elle est presque la victime d'un métayer qui se trompe de chambre. Cette aventure achève de la dégoûter de l'homme.

Après avoir lu pêle-mêle les philosophes et les poètes, au point que ses parents lui coupent son crédit chez le libraire, elle s'emballe pour l'art et court les musées. Son père veut l'emmener dans un voyage à Londres, mais à Munich elle s'échappe et il faut la faire ramener par la police. Enfin on lui conseille, pour s'occuper, de faire ses études classiques. Pendant quelques années nous la voyons étudiante, entichée des spécialités les plus invraisemblables, jusqu'à ce qu'enfin, devenue doctoresse en philosophie, mais profondément désabusée, elle finisse comme institutrice dans un pensionnat. L'attachement qu'elle aura pour les enfants des autres, dont elle s'efforcera de ne pas faire des monstres comme elle, lui tiendra lieu de toute autre affection.

M. Emile Lucka, à qui l'on doit deux recueils de nouvelles et une attachante monographie sur Otto Weininger, l'auteur de *Sexe et Caractère*, se révèle ici comme romancier de premier ordre. Dans un style simple et élégant, avec le détachement le plus parfait, il nous conte les aventures de son excentrique héroïne. A peine s'il a défiguré jusqu'à la charge quelques-unes des silhouettes amusantes qui passent dans son livre. Mais toutes ces « dames sociales », aux théories plus ou moins féministes, ne manqueront pas de l'accabler d'injures.

§

Friede Wend. — Mme S. Jansen a écrit le roman du sens maternel inapaisé. Son héroïne aime son mari, certes, mais elle l'aime surtout comme le père de son futur enfant, et comme cet enfant ne vient pas, elle est profondément malheureuse. Le milieu où se passe cette douloureuse histoire est décrit avec beaucoup d'art. L'esprit étroit et cancanier de la bourgeoisie saxonne de Dresde, dont Friede Wend souffre jusqu'à l'accablement, est stigmatisé non sans une certaine tendance à l'exagération.

Vaterschaft. — Les héros de ce livre ont tous la fibre paternelle extrêmement développée. Comme ils ont des petites aventures, avec des suites que notre frivolité latine considérerait comme fâcheuse, leur vie en est extraordinairement compliquée. L'étudiant Hans Krukenbach accepte sans murmurer d'être le père d'un enfant dont la mère tourne mal ; il s'attache à cet enfant et oriente toute son existence vers l'avenir de celui-ci. D'autres personnages ont des aventures semblables, ce qui complique infiniment l'intrigue de ce roman, qui pourtant aboutit à une conclusion infiniment paisible : l'honnête acceptation de la vie avec tous ses hasards. *Paternité* est un des bons romans de M. Karl von Perfall, auteur infiniment goûté par le public de la bourgeoisie allemande.

Christen Russi. — M. C. Boutibonne a traduit à l'usage du

public français le livre le plus connu du romancier suisse Ernest Zahn, curieuse figure de la vie littéraire, car M. Zahn joint à la profession des lettres celle de « buffetier » de la gare de Gœschenen, à l'entrée du tunnel du Saint-Gothard. Idylle champêtre où se mêlent des scènes tragiques d'une belle intensité. La traduction française est correcte et très littéraire.

Geditchte. — Max Bruns s'est fait connaître surtout par d'excellentes adaptations de Baudelaire et de Rimbaud, de Mallarmé et de Verlaine. Il réunit aujourd'hui, en un recueil assez compact, ses productions poétiques des six dernières années. Son inspiration suit celle de ses grands modèles et c'est le meilleur éloge que l'on puisse faire de ses vers qui ont à la fois de la souplesse et de la puissance.

Die enge Pforte. — Ce n'est pas l'endroit de dire ici tout le bien qu'il faut penser de la dernière œuvre de M. André Gide. M. Félix Paul Greve a su en donner une version allemande parfaitement adéquate au texte original. La sobriété du style, la hauteur morale de *la Porte étroite* plairont à ce public allemand, infiniment artiste, que l'auteur des *Cahiers d'André Walter* a su lentement se conquérir. Les illustrations dont on a agrémenté le texte n'ajoutent rien à son intelligence.

§

Memento. — L'excellent essayiste munichois J. Hofmiller publie, dans la revue hebdomadaire *Allgemeine Zeitung* (19, VI), une étude sur *l'Ile des Pingouins* dont la traduction allemande vient de paraître. Le morceau s'intitule « un roman historique à clef » et tranche singulièrement sur les appréciations publiées en France et en Allemagne. M. Hofmiller pense que cet ouvrage de vieillesse d'un homme qui ne fut jamais jeune serait d'un effet épouvantable s'il démontrait véritablement la décomposition de la France et non pas seulement la décomposition d'un écrivain. « Or, ce livre n'est que la petite banqueroute d'un *bouquiniste* qui s'enferma parmi les livres et les œuvres d'art, jusqu'à ce qu'il ne fût plus capable de voir, dans toute la riche et merveilleuse histoire de son peuple, qu'une douzaine de globules de sang et une douzaine de globules de boue. C'est l'expectoration d'un raffiné qui, par sa participation à l'Affaire, s'est compromis devant l'Affaire et devant lui-même ; la conclusion pessimiste d'un désabusé... Une confusion de Paris avec la France, rien de plus ! Une confusion d'Anatole France avec la France, rien de plus ! Le renversement à la fois tragique et ridicule d'une perspective. La conception historique d'un esprit fatigué qui de Napoléon ne voit que le sang et de tous les efforts humains que l'appétit de l'or et de la femme... Mais n'avons-nous pas toujours eu trop bonne opinion d'Anatole France ! L'ironie et la satire ne sont-elles pas à la fois le moyen le plus rapide et le plus facile pour être surfait ? Celui qui n'est qu'ironiste est en somme toujours un peu boiteux, un peu phtisique, un peu castrat. Les *grands esprits* ne sont pas si facilement ironistes, si exclusivement ironistes, si uniquement ironistes... Un gourmet de l'humanisme, un abbé du XVIIIe siècle devenu bibliothécaire, Anatole France est

tout cela. Mais, en fin de compte, il est stérile. Nous sommes attristés de voir que le dernier Français de l'ancienne génération, dont nous croyions qu'il avait encore quelque chose à nous dire, ne nous apporte presque plus rien. Nous ne voulons pas nous le dissimuler et nous en tenir aux bonnes choses de sa période de maturité. A la *Rôtisserie de la reine Pédauque*, à la blonde *Thaïs*, à *Monsieur Bergeret* et son chien. »

Das Theater, nouveau périodique illustré, de grand format, vient de publier son premier fascicule. L'aspect est absolument conforme aux publications françaises similaires, mais le prix en est infiniment moins élevé. M. René Schickelé fait paraître dans ce fascicule le premier acte d'une comédie, *l'Europe*, d'un effet dramatique très saisissant. Il faudra lire cette pièce dans son ensemble pour pouvoir juger de sa valeur théâtrale.

Nord und Süd (juillet) contient deux études d'art, l'une sur Whistler, de M. Hans Rosenhagen, l'autre de M. Erich Felden sur Franz Stuck. Toutes deux sont illustrées de belles gravures hors texte. M. Otto Braun, à qui nous devons d'excellents ouvrages sur la philosophie de Schelling, s'est fait remettre par le fils cadet de celui-ci, actuellement ministre d'État à Berlin, une quantité de papiers posthumes parmi lesquels des lettres inédites de Humboldt, de Fouqué, de Steffens, de Platen, de Rückert, etc., qu'il présente au public.

Dans *Deutsche Rundschau* (juillet), M. Richard Fester étudie le rôle de Bismarck au moment de la candidature Hohenzollern en Espagne. M. Jonas Fraenkel donne quelques pages sur Conrad Ferdinand Meyer, à propos de la publication de sa correspondance.

Hochland (juillet) s'ouvre par une étude de M. Karl Storck : *Qu'est-ce que le style?* M. M. Oeftering publie un article assez sévère sur Swinburne, tout en concédant que le défunt était un des quatre grands poètes anglais du XIXe siècle.

L'article de tête de *Oesterreichische Rundschau* (1er juillet) est signé Carmen Silva et a pour titre *Un Leitmotiv*. Il y est question de l'amour et aussi de l'amour libre que l'auteur appelle « un grand malentendu ». Franz Servaes étudie Hans von Marée, le grand peintre dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises.

Süddeutsche Monatshefte (juillet) publie une longue élégie de R. A. Schroeder, dédiée à Hugo von Hofmannsthal; et M. J. Hofmiller consacre un article laudatif au jeune poète.

Das literarische Echo (1er juillet). — Etude d'ensemble de M. Otto Stœssel sur l'écrivain viennois Ferdinand von Saar, à propos de la publication de ses œuvres complètes en douze volumes (chez l'éditeur Hesse, à Leipzig). Un auteur dramatique américain, Richard Hovey, est présenté par M. A. von Ende. — Le talent du romancier Alfred Bock, qui a publié jusqu'à présent neuf volumes, est analysé par M. R. Krauss (15 juillet).

Maerz (1er juillet). — Un article de M. Kurt Aram est intitulé *Derrière les coulisses des théâtres berlinois*. Il y est constaté qu'on n'a joué l'hiver passé que l'opérette et le vaudeville, même sur les scènes réputées comme « classiques ». — Berthold Molden fait quelques observations intéressantes sur l'Allemagne, vue du dehors (15 juillet).

Neue Revue (10 juin). — Magnifiques reproductions de dessins de

Rodin (17 juin, le dernier qui nous soit parvenu). Fantaisie sur Boccace, de M. Hubert Eulenburg.

Deutsche Kunst und Dekoration (juillet). — Le peintre Fr. Osswald, de Munich, est présenté par M. W. Michel. M. Richard Schaukal publie une lettre imaginaire, pastiche du XVIIIe siècle, adressée à Diderot, Cazotte, Chamfort et Rivarol.

Politisch-Anthropologische Revue (juillet). — O. Schmidt-Gibichenfeld : *Le Problème du meilleur ordre social.*

HENRI ALBERT.

LETTRES POLONAISES

Stanislaw Witkiewicz : *Matejko*, Société d'édition des Professeurs des hautes écoles à Lemberg, 12 cour. — L'historiographie de l'art en Pologne. — Feliks Jasienski et Adam Lada Cybulski : *Sztuka Polska; Malarstwo (l'Art polonais; La Peinture)*, H. Altenberg. — Memento.

Le rôle de l'art dans la vie nationale polonaise au XIXe siècle ne peut pas être comparé à celui qu'il a joué dans les autres pays du monde civilisé. Ce fut le domaine presque unique où pût s'affirmer l'âme de la nation et sa volonté de vivre et de persister *quand même*. Les grands poètes romantiques de la Pologne furent, en même temps que des artistes, les messies et les éducateurs de la nation. Ils ont habitué le peuple non seulement à chercher dans les œuvres d'art les éléments de la beauté et des sensations esthétiques, mais encore à y puiser la force de vivre et la foi en l'avenir. C'est pourquoi la formule de *l'art pour l'art* n'a pas eu de prise pendant longtemps, même sur les esprits les plus avisés et les plus cultivés de la nation. L'art fut considéré comme un sacerdoce, une sorte de mission patriotique. L'œuvre d'art devait être en même temps nécessairement « une action sociale ». La critique absolvait facilement tout péché contre la beauté, au nom de la morale et de l'utilité publique. Les idéals politiques et sociaux changeaient, mais la conception de l'art restait intacte. Si elle ne pouvait nuire au génie d'un Mickiewicz, d'un Slowacki, d'un Krasinski, car en eux l'âme nationale s'incarnait tout entière, elle fut néanmoins néfaste pour la poésie et la littérature en général. Mais ce furent les arts plastiques qui en pâtirent peut-être le plus. Il serait curieux et utile d'établir le bilan des pertes subies de ce chef par la peinture polonaise, dont le développement avait été entravé par ces formules esthétiques, utilitaires et absurdes. Au moment, où la peinture polonaise moderne naissait avec les œuvres d'un Chelmonski, d'un Podkowinski, d'un Gierymski, les salons officiels faisaient fête aux « compositions » mort-nées d'un Lesser ou d'un Gerson, où l'on voyait des scènes théâtrales, prétendues historiques, jouées par des marionnettes et acteurs de beuglants de province. Ce ne fut que vers la fin du siècle qu'éclata une réaction violente contre ce courant esthétique, omnipo-

ent et nuisible. La lutte pour l'art, haut et libre, fut engagée par es réalistes. A leur tête se plaça un peintre de talent et écrivain d'un grand tempérament, Stanislaw Witkiewicz. Point n'est besoin de le présenter aux lecteurs du *Mercure*. Au courant de mes chroniques, j'ai eu maintes fois l'occasion de parler de son œuvre. Au début de ma collaboration (voir numéro du 1er septembre 1904), je lui ai consacré un article auquel je renvoie les curieux.

Dans son dernier ouvrage, monographie de **Matejko**, Witkiewicz montre à quel point cette conception utilitaire de l'art fut néfaste même alorsqu'il s'agissait d'un génie tel que l'auteur immortel du *Sermon de Skarga*.

Matejko présente un cas rare dans l'histoire de l'art. A lui seul il contredit la théorie du milieu de Taine. Peintre national polonais au sens le plus exact du mot, quoique natif de Cracovie, il fut d'origine étrangère. Son père était Tchèque, sa mère portait le nom allemand de Rosberg. Et pourtant c'est lui qui sut le premier évoquer l'âme ancienne, pétrifiée dans les murs de la vieille capitale polonaise. Ce fut lui qui sut ressusciter le passé incarné dans les vieilles pierres, dans les débris des armes, dans les morceaux d'étoffes, dans les tombes royales de Wawel. N'étant sorti d'aucune école artistique, n'ayant reçu aucune instruction systématique et solide, presque ignorant au point de vue de l'histoire de l'art et de la civilisation, par la puissance de son seul génie, par son propre labeur presque surhumain, par la profondeur de son sentiment et par la force de son intuition, il se fit parent et héritier direct de Michel-Ange et des grands Vénitiens du XVIe siècle. A l'âge de vingt-cinq ans il peint son chef-d'œuvre, *le Sermon de Skarga*, qui, grâce à sa puissance de vision, à sa composition large et savante, à son dessin impeccable et serré, à la force de son sentiment et de son expression, est un des monuments les plus précieux de l'art de toutes les écoles et de toutes les époques.

« Peintre d'histoire » par excellence, Matejko fut en même temps un réaliste acharné, épris de la vérité plastique et du document. Grâce ces qualités et à la magie évocatrice de son talent, il a su, comme a très judicieusement remarqué Witkiewicz, ressusciter l'histoire polonaise à ce point qu'il est difficile de se représenter aujourd'hui les hommes, les choses et les scènes des temps passés de la Pologne, autrement que sous la forme qui leur fut donnée par cet artiste.

Dans le labeur constant de Matejko, il n'y a pourtant rien d'une « patience d'un bœuf au labour », rien du pédantisme d'un professeur allemand ; c'est une tension perpétuelle de l'énergie créatrice, ce sont des éruptions incessantes de la passion, c'est une faim inassouvie d'acte créateur. Et toute cette force qui éclate sur ses toiles immenses avait son siège dans un corps petit et chétif, surmonté d'une

tête trop grande, au nez presque cassé et aux yeux myopes, dont le regard profond et infiniment triste était voilé par des lunettes cerclées d'or.

La tristesse du peintre, dont la source toujours vivante jaillissait des malheurs de sa patrie, passa tout entière dans les figures des personnages créés par lui. Même lorsqu'il peint les moments les plus brillants de l'histoire polonaise (*Hommage de la Prusse au roi Sigismond sur la place du marché de Cracovie*), il ne peut s'empêcher de donner à ses héros l'expression d'une tristesse et d'une douleur profondes et pour ainsi dire prophétiques. Tous ses héros semblent prévoir la fin tragique de leur patrie, même aux moments de sa plus grande prospérité et de sa gloire.

Mais si « cet amour de la patrie inspirait une force sublime à sa vertu, il détruisait en même temps son art ». Du moment que l'entourage le plus proche de l'artiste, cet entourage composé de tout ce que la réaction politique comportait alors de plus aristocratique et de plus clérical, avait réussi à lui suggérer la foi en sa mission patriotique, c'en était fait du génie et de l'art de Matejko. La source de son inspiration, qui fut toujours, quoi qu'on en ait dit, l'art et la vérité, perdit sa force primitive. Ses compositions n'ont plus leur élan, leur logique, et deviennent froides et compliquées à l'excès. Elles ne partent plus de l'émotion directe de l'artiste et ont toujours un but particulier, placé en dehors des soucis purement artistiques. Mais même alors, même dans ses compositions fausses et calculées, on trouve toujours des « morceaux » de peinture admirables et des têtes d'expression dont la tradition s'était perdue depuis les temps de la chapelle Sixtine. Car justement ces têtes d'expression, ces têtes d'un caractère surprenant d'émotion et de vie font de la peinture de Matejko un art presque unique qui ne fut surpassé par personne, même par Michel-Ange.

La monographie de Witkiewicz n'épuise pas le sujet. Elle ne suit pas par étapes l'évolution du génie merveilleux de Matejko. Elle n'analyse pas avec minutie ses œuvres. Elle ne s'attarde pas aux détails des compositions et du travail du Maître. Mais, par contre, elle donne la synthèse de son individualité et de son œuvre, et, à ce point de vue, elle est définitive.

Ornée d'un grand nombre d'illustrations choisies et exécutées avec amour, science et soin, elle constitue une contribution précieuse à l'histoire de la peinture polonaise moderne.

Précieuse, car **l'historiographie de l'art en Pologne**, c'est bien le cas de le dire, est foncièrement insuffisante. Le grand ouvrage du comte Mycielski sur *Cent ans de la peinture polonaise* n'est qu'un *testimonium paupertatis* d'un professeur de l'histoire de l'art à l'université de Cracovie. Une petite brochure de

Jaroszynski ne traite que des origines de la peinture polonaise. *Le Développement de la peinture polonaise* de M. Olszewski (1re partie parue seulement) n'est qu'un petit travail de vulgarisation mal écrit, en somme. L'Académie des sciences de Cracovie essaie de remédier au mal en publiant assez régulièrement ces *Contributions à l'histoire de l'art en Pologne*. Mais personne n'a encore profité du matériel ramassé par elle. Et le concours pour une histoire complète de l'art en Pologne, proposé par cette même Académie, reste encore ouvert. Et si nous ajoutons à tout ce qui précède que notre Musée National de Cracovie (pour ainsi dire le seul que nous possédons) ne donne qu'une idée absolument insuffisante de l'art polonais, si nous ajoutons que les œuvres de nos artistes sont dispersées aux quatre bouts du monde, que nous n'avons aucun périodique destiné spécialement aux arts plastiques, il sera aisé de comprendre à quels obstacles on se heurte, dès qu'on essaie d'étudier l'histoire de l'art sur le sol polonais.

D'autant plus il faudra louer l'initiative de la maison d'édition H. Altenberg, à Lemberg, qui tenta de combler la lacune, en publiant un album raisonné de la **Peinture polonaise**, sous la direction de MM. Félix Jasienski et Adam Lada Cybulski. J'ai dit « tenta », car cette publication, s'étant arrêtée après la parution d'un seul volume, ne peut prétendre avoir atteint le but qu'elle s'est proposé. L'album de la maison H. Altenberg donne une cinquantaine de reproductions des œuvres de vingt-trois artistes, suivies de commentaires, en commençant par les « anciens », tels Matejko, Grottger, Rodakowski et en finissant par les œuvres des jeunes, tels Weiss, Ruszczyc, Debicki. Toutes ces reproductions sont tirées en couleurs et exécutées avec un grand soin. Mais, par contre, leur choix laisse beaucoup à désirer. Quelle notion peut-on se faire, par exemple, du talent intime et psychologique d'un Weiss d'après le portrait sec et ennuyeux de M. F. Jasienski? Le charme puissant et la poésie romantique de Grottger, auteur des cycles inoubliables de cartons consacrés à « la Guerre », « la Vallée de Larmes », « la Pologne » et « la Lithuanie » ne nous seront pas révélés par les œuvres de cet artiste que reproduit l'album. Que saura-t-on d'un Debicki, si l'on n'a sous les yeux que son étude du « Petit rabbin », non dépourvue de valeur, mais en somme si peu personnelle ? Je ne partage nullement non plus l'enthousiasme de M. Jasienski pour « le Bois de sapins » de Maslowski, dont le talent est de beaucoup au-dessus de cette pochade habile et insignifiante.

Non, l'album de M. Altenberg ne donne pas encore une notion même approximative de la peinture polonaise contemporaine. La continuation de l'entreprise qu'il a commencée s'impose donc. D'au-

tant plus qu'une nouvelle édition, lancée récemment prouve que le besoin d'une pareille publication se fait vivement sentir.

Memento. — Volumes reçus. — Jan Lorentowicz : *Mloda Polska*, I, Nouvelles littéraires, S. Sadowski. — Jerzy Kurnatowski : *Moralnosc i zycie*, ibid. — A. Nowaczynski : *Car Dymitr Ioannowicz*, II ed., Caisse des employés de Librairie.

MICHEL MUTERMILCH.

LETTRES TCHÈQUES

Jan Herben : *Do tretiho i ctvrtého pokoleni*, Telc, Emile Sole. — Karel B. Mádl : *Umeni vcera a dnes*, Prague, F. Topic. — *Pohadky*, Hodonin, Sdruzeni vytv. umel. moravskych. — Vojtech Preissig : *Barevny lept a barevna rytina, technické poznamky*, Prague, Edition de l'auteur.

Voici un lourd volume, de 572 pages compactes, qui ne forme que la première moitié d'un grand roman, ou plutôt d'une vaste et pittoresque chronique, et qui en est déjà à sa seconde édition. Or, en Bohême, les éditions sont d'autant moins truquées que le plus complet succès de librairie n'y connaît, en aucun cas, les centaines de mille, qui plus guère ne nous étonnent. Enregistrons donc le décisif succès de M. Jan Herben, que son livre **Quatre générations** (mot à mot : *Jusqu'à la troisième et quatrième génération*) mérite pleinement. Il représente un peu, pour la Moravie, ce que les *Nasi* de l'autre jour, par M. Holecek, sont pour le Sud de la Bohême. Seulement au lieu du discours, direct et capricieux, d'un homme qui se souvient, raconte, disserte et va de fil en aiguille au fil de l'heure, nous avons cette fois un récit, suivi et impersonnel, qui porte des dates précises et dont le vrai sujet devient le tableau local d'un petit monde antique, troublé par les plus grands événements de l'avant-dernier changement de siècle. Mais ce tableau, qui ira de l'époque du servage, sous Marie-Thérèse, jusqu'à nos jours, pour obtenir sa belle unité, enclave en quelque sorte l'histoire, trop fréquente partout, d'une famille Hrabec, endurcie, âpre au gain, vraiment le type de ces familles vivaces, énergiques, dénuées de scrupules, qui ne reculeront devant rien pour gravir, coûte que coûte, l'échelle sociale.

Le premier de ces Hrabec, mis en scène, est, en 1762, un jeune paysan, qui s'est avisé de rapporter honnêtement au seigneur de Czobor un fer à cheval d'argent, trouvé sur la charrière. Le terrible sire le fait tout d'abord fouetter jusqu'au sang,— en effet, n'a-t-on pas douté de son opulence, au point de croire que lui pût attacher la moindre importance à si peu de métal, même précieux, — mais ensuite aussi attacher *illico* à l'économie de ses domaines, puisque le jeune homme s'est prouvé par le fait intègre et soigneux. Ce premier vieux Hrabec, détesté dans son village, perverti par la cupidité, la

haine et l'avarice, devient le sous-tyran de la contrée. L'auteur va nous dévider le chapelet de ses exactions. La banqueroute de 1811 le ruine. Il rentre durement dans son village, où il essuiera tous mépris et avanies. Au moment où, en 1848, finit ce premier volume, nous en sommes déjà à la troisième génération. Mais aussi à la liberté, à l'émancipation à peu près complète, qui ne permettront plus d'édifier promptement des fortunes colossales par l'exploitation des peuples et des vices des grands.

Qu'on ne se hâte nullement de conclure qu'il s'agisse ici, comme de coutume en pareil prédicament, d'un copieux fatras de déclamations humanitaires ou d'un mauvais procès à l'ancien régime. Halte là! Pas un mot qui sente Paul-Louis Courier, ni George Sand, ni Proudhon, ni Vallès. Rien d'un pamphlet, rien d'un livre de propagande, rien de doctrinaire, en un mot. C'est de l'histoire vue le nez dessus, de très près, en ses aboutissements, par un lettré, qui la sait tout aussi bien dans ses origines. C'est de l'histoire, telle qu'un homme, marchant sur la cinquantaine, peut la raconter, non seulement d'après les récits *du bon vieux temps*, d'un pays où « le bon vieux temps » n'a pas encore tout à fait cessé; d'après ces respectables traditions de famille qui, dans le même village, se contrôlent et se complètent les unes par les autres; mais aussi par tous les actes administratifs oubliés, sur lesquels il a pu remettre la main. C'est ainsi que les arrêtés, appelant à la corvée ou la fixant, qui se placardaient aux portes de la maison communale, sont cités textuellement. Le seul et légitime parti-pris, auquel l'auteur tende, est de donner une image complète du peuple morave et des grandes étapes de son émancipation : une chronique locale, en somme, je le répète, mais écrite, non pas d'en bas, par qui ne sait rien d'en haut, mais au contraire par un observateur qui, de haut, suit la réaction des grands événements politiques sur les gens de sa province ou de son village.

Comment analyser en quelques lignes un pareil livre, farci de faits et de renseignements, où chaque visage, chaque type, chaque dialogue est du document vivant? Un long essai y suffirait à peine. Et toujours cette difficulté que tous les termes, dont j'aurais à me servir, devraient être spécialisés. J'ai dit tout à l'heure *maison de commune;* c'est aussi faux que si j'avais dit *mairie* ou *hôtel de ville*. La Moravie n'a jamais été une *province*, mais un margraviat, vivant sous un spécial régime. Et si j'écris très bonassement *village*, voici qu'il faudrait expliquer immédiatement les bizarres conditions d'existence que créent l'antagonisme des races, des langues, des religions et des classes. Autrement dit un chapitre autrichien de quelque *Esprit des lois*, appliqué à un tableau des mœurs, que l'on pourrait extraire du livre de M. Herben singulièrement expressif et concentré. Nous n'avons rien, à ma connaissance, en pays français, ni

comme fond, ni comme forme, qui ressemble à des livres tels que *les Nôtres* ou *Quatre générations*, et pour bonne raison : c'est que les circonstances, dont ils sont le résultat, sont moins proches de nous; que des abîmes nous en séparent et que, du reste, ces circonstances ne se sont pas produites là-bas comme chez nous. Rien en Autriche n'a ressemblé à la Révolution française : on n'en a éprouvé que des contre-coups, et vous, d'autre part, n'avez pas assisté chez vous au réveil de nationalités tenues pour anéanties. Des livres de bonne foi et de talent comme ceux-ci, d'un intérêt tellement captivant par le fond même, ne s'analysent pas, ils se traduisent. Pas un épisode qui n'apporte un renseignement. Un seul exemple : les quelques paragraphes consacrés au sort des familles françaises d'agriculteurs, que François de Lorraine voulut installer en Moravie et en Hongrie.

Document de premier ordre, parce que rigoureusement impartial en même temps que complet, sur le peuple slovaque-morave de la région de Hodonin, qui s'y est reconnu lui-même très bien. *Quatre générations* restera l'un des livres d'aujourd'hui où, pour l'étranger épris des questions slaves, il y a le plus à apprendre. Il est entendu du reste que c'est un beau livre, sobrement écrit et sans prétentions. Les faits y parlent trop par eux-mêmes, pour qu'il soit utile de les accommoder au goût d'une certaine heure ou d'une certaine chapelle. Est-ce une œuvre d'art? C'en est une en tous cas de saine littérature.

Les artistes du Margraviat, dont la belle activité commence à se faire jour même à l'étranger, à tel point que partout l'on arrive enfin à proclamer l'existence d'une école de peinture morave, entre la tchèque et la polonaise, ont l'heureuse idée d'offrir à leurs amis et adhérents un petit souvenir annuel, dont le dernier consiste en ce charmant volume de **Contes** (*Pohadky*) où tout est morave, depuis l'illustration par quelques-uns d'entre eux, jusqu'au signet, un de ces rubans de soie, semé de petites fleurs violettes et pourpre, qui jouent un si grand rôle dans les costumes de fête des heureux paysans de cette glèbe bénie. Il s'agit naturellement de contes vieux comme le monde, en la forme devenue traditionnelle, sous laquelle d'excellents écrivains et sérieux folkloristes les ont recueillis, K. J. Erben, B. M. Kulda et Bozena-Nemcova. Cette dernière s'est emparée de l'histoire de *Pecko le bâtard* qui, ayant entendu dire au prêche qu'on va au ciel par un chemin d'épines, s'enfonce dans un fourré, aboutit à un couvent, y devient domestique et partage tous ses repas avec le Christ du crucifix dans le corridor. Et le miracle s'accomplit, un bras se détache de la croix et Jésus mange avec Pecko, jusqu'au jour où il lui est annoncé, par le crucifix miraculeux, qu'à son tour il mangera au ciel avec Jésus. On dit, en Bohême, né derrière le poële (*pec*) d'un enfant idiot, ou d'un qui ne sort jamais

de son trou : *Pecko* signifie donc cela. L'illustration de M. Jano Koehler est d'un caractère tout populaire de vieux calendrier. Celle de M. Aloys Kalvoda pour *Janicko aux bouquets* trahit le plantureux, le fécond paysagiste, auquel nous devons tant des aspects les plus saisissants des campagnes, rocheuses sous le ciel gris de la Bohême, et molles, sous le ciel doré de la Moravie. Nous avons là le type du « conte bleu » de partout, avec princesses conquises par des princes, déguisés en bergers et qui ont su asservir les forces élémentales, symbolisées par des géants. M. Jozka Uprka, le maître morave par excellence, s'est réservé le frontispice du livre, où il a figuré ce que put être un tel prince sous les antiques apparences slaves.

L'Aumône, de Erben, encore un conte chrétien, est échu à M. Antos Frolka, autre beau peintre de la vie slovaque, lequel n'a eu qu'à représenter des scènes de ses chaumières de Kniezdoub et de Hroznova Lhota, pour nous montrer, avec la plus parfaite vérité paysanne, les deux ménagères, l'une, généreuse, qui partage le pain de ses enfants avec le Christ et qui, en récompense, poursuivra jusqu'au soir l'occupation qu'elle a interrompue — or, elle pliait de la toile — et l'autre, avare, dont l'hypocrisie, voulant bénéficier du même miracle, a feint la même charité, préparé beaucoup plus de toile à plus largement plier, et qui se voit condamnée, par un hasard providentiel, à tirer de l'eau de son puits jusqu'au soir. Outre *Janicko aux bouquets*, B. M. Kulda a encore recueilli : l'*Histoire du cordonnier* et *le Charbonnier malin*, dont le premier, où il s'agit d'un ramoneur pris pour le diable, a valu à l'aquafortiste Adolf Kaspar l'occasion d'un spirituel clair-obscur, et l'autre enfin, à M. Stanislav Lolek, encore un paysagiste, celle d'un magnifique, très simple et, dans sa simplicité, très fantastique intérieur de forêt, à l'heure des crépuscules sanglants. Le grand intérêt de ces contes est, pour nous, que, sauf le premier, qui pourrait être de partout, ils ont un caractère nettement local, qui les situe incontestablement dans les villages de la Morava, et qu'ils sont d'une origine extrêmement récente pour des contes. Ne s'en crée-t-il pas encore tous les jours du reste, dans ces vallons reculés, où vit en beauté et en poésie un peuple merveilleux, encore tout populaire, et qui, dans ses vertus et ses fautes, comme dans ses fêtes et ses costumes, conserve l'exacte image de la campagne du moyen-âge.

Le savant et bienveillant critique K. B. Madl, qui depuis tant d'années rend compte, dans les premiers journaux de Prague, de toutes les manifestations artistiques de la vie nationale et de chacune des belles expositions étrangères, organisées par la société Manes, réunit enfin en volumes une série de vingt-cinq de ses meilleurs feuilletons sous le titre : **Art d'hier et d'aujourd'hui**, pour ne pas dire de demain. La grande force de M. Madl est de joindre à une érudition

absolument dénuée de pédantisme, un gros bon sens à la Francisque Sarcey, mais infiniment plus loyal, et une parfaite ingénuité de cœur en présence des plus extrêmes et des plus contradictoires preuves de vitalité et d'universalité de l'immense art moderne. Certes, il croit comme nous à une tradition tchèque et à la nécessité d'un nationalisme artistique, sur les bords de la Vltava comme sur ceux de la Morava et de la Vistule, mais il n'est jamais agressif, même contre ceux qui lui ont le plus manqué de respect et d'égards, et son impartialité pousse le pardon des offenses jusqu'à un point où, étant donné le caractère slave, il devient héroïque. C'est l'un des plus nobles exemples de générosité qui ait été donnés dans le monde des lettres, à Prague, que certains de ses feuilletons. Esprit ouvert à tout, et plein de bonne volonté, son activité est infiniment précieuse en Bohême, parce qu'elle est le seul pont qui franchisse le gouffre creusé entre la nation, encore tout à fait primaire ou bourgeoise, dans ses convictions artistiques, plus que rudimentaire dans son sens esthétique, et un groupe d'esprits entreprenants à l'affût de toutes nouveautés étrangères, qu'ils s'assimilent avec une remarquable aisance, sans avoir franchi les étapes intermédiaires. Il y a parfois une abnégation patriotique bien grande à jouer un pareil rôle. M. Madl pourrait, tout comme un autre, se réfugier dans une tour d'ivoire. Mais si cela peut se faire sans trop de scrupules à Paris ou à Londres, il y a de trop pressantes besognes slaves en Autriche-Hongrie pour que, de gaieté de cœur, un cœur slave puisse s'en abstraire. Autre observation générale à propos de ce livre : ne faites que d'en feuilleter la table des matières et l'index des noms propres, vous aurez l'impression que, à Prague, un critique de grand quotidien connaît mieux l'ensemble de l'art européen que même l'élite à Paris. Tels noms étrangers qui, pour Paris sont encore plus ou moins des énigmes (Ludwig von Hofmann, les peintres de Worpswede, Munch et des quantités de Russes et de Scandinaves) y voisinent avec les plus grands de France, les plus célèbres de partout et tous ceux de Bohême et Moravie.

Et, pour finir, j'aurai le toupet de vous signaler un simple manuel technique : l'**Eau-forte et l'impression en couleurs** du spécialiste Vojtech Preissig. Mais quand un manuel de ce genre se présente, il faut crier au chef-d'œuvre. Forme et fond, apparence extérieure, reliure, papier, typographie, illustrations et exemples probants, c'est la perfection. Aucune autre nation n'a rien de pareil. On ne peut aller plus loin dans la concision, dans la clarté et dans les soins de bibliophile. L'auteur s'est non seulement édité, mais imprimé lui-même. S'agirait-il de l'art du boulanger tchèque, qu'un tel « manuel Roret » mériterait les honneurs de figurer dans l'histoire littéraire et dans les annales de la bibliophilie slaves, car exprimer tout le nécessaire d'une technique en quelques pages aussi sobres et

aussi limpides, c'est déjà de l'art. Que dire alors des figures explicatives ? Nous voici revenu aux beaux temps de la librairie, où les premiers artistes des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ne rougissaient pas de se charger de besognes semblables. M. Preissig, qu'on reconnaît, à l'heure qu'il est, pour l'homme qui, dans l'Europe centrale, possède et pratique le plus parfaitement toutes techniques de l'eau-forte en noir et en couleurs, était prédestiné à nous restituer ce bon exemple des siècles classiques.

WILLIAM RITTER.

VARIÉTÉS

Un Tartarin au XVIII^e^ siècle. — L'abbé Laurent Bordelon, né à Bourges en 1653, et mort en 1730, n'est pas un écrivain complètement médiocre, si l'on admet que l'on peut être un écrivain sans avoir du style. Et Laurent Bordelon n'en avait pas. Les critiques du temps l'accusèrent d' « écrire si pesamment » qu'il en était fâcheux. Aujourd'hui, on lui ferait grief de trop de longueur et de niaiseries ; pourtant on lui tiendrait compte de ses idées, de tout ce qu'il savait si confusément et enfin d'une certaine curiosité intelligente et d'une imagination féconde. On achète, paraît-il, encore ses Entretiens sur l'astrologie judiciaire et l'on oublie qu'il est l'auteur d'un roman en deux volumes (avec figures et du format in-12) (1) ornés de nombreuses notes curieuses, érudites, exactes et claires. Ces notes ont fait tort au texte et ce n'était pas justice, car ce roman, qui se modèle un peu sur *Don Quichotte*, prépare déjà *Tartarin de Tarascon*. Le titre n'est pas bref. Le voici :

HISTOIRE
DES IMAGINATIONS EXTRAVAGANTES
DE MONSIEUR OUFLE

Causées par la lecture des livres qui traitent de la magie, du grimoire, des démoniaques, sorciers, loups-garoux (sic), *incubes, succubes, et du sabbat, des fées, ogres, esprits follets, génies, fantômes et autres revenants ; des songes, de la pierre philosophale, de l'astrologie judiciaire, des horoscopes, talismans, gens heureux et malheureux, éclipses, comètes et almanachs, enfin de toutes sortes d'apparitions, de divinations, de sortilèges, d'enchaînements et d'autres superstitions pratiques.*

Monsieur Oufle est un brave bourgeois qui a une femme, esprit-fort, très au courant des opinions scientifiques et déjà *féministe ;* deux fils, l'abbé Dondon et le financier Sansugue ; deux filles, Camèle et Ruzine, de caractère dissemblable. L'une sotte et crédule, l'autre, faisant par artifice ce que sa sœur faisait par simplicité. Enfin, M. Oufle possédait un frère, M. Noncrède, plein de sagesse et

(1) Paris, chez Gosselin, et à Amsterdam, 1710. — Nombreuses rééditions.

de probité, « mais adoptant trop facilement les idées téméraires des philosophes ».

Après avoir exposé ainsi l'état de fortune, de famille et d'esprit de M. Oufle et des siens, Laurent Bordelon commence le récit de ses aventures, qui restent assez amusantes, bien que mal contées.

Un soir de carnaval, M. Oufle, qui a bien traité ses hôtes et pris plus de vin que sa tête n'en peut porter, se sent assailli d'une de ces inquiétudes qui ne permettent pas de rester en place, sans qu'on puisse dire pourquoi on se met en mouvement. Il se promène dans la maison, entre dans la chambre de Sansugue, absent, et, dans l'espoir d'effrayer sa femme, revêt un costume de carnaval « se composant d'une défroque d'ours ». Comme à l'acteur Piegelé de Courteline, ce travestissement ne lui vaudra que des coups. « Il va sous les fenêtres de son épouse », mais s'apercevant qu'elle se trouve en compagnie de sa femme de chambre, M. Oufle se retire chez lui et s'endort en lisant la *Démonomanie de Bodin*. Il n'a pas retiré son déguisement et lorsqu'il se réveille, au milieu de la nuit, en sursaut, devant la glace, « le vin, le feu, le sommeil interrompu subitement, l'habit qu'il se « voyait sur le corps, tout cela joint à la lecture qu'il venait de faire « lui causa un tel bouleversement de la cervelle qu'il se crut être « réellement, non pas un ours, mais un loup garou. Ce bouleverse- « ment était si fort qu'il avait entièrement détruit la mémoire de « l'endroit où il avait trouvé l'habit; et de l'usage qu'il avait pro- « jeté d'en faire, il ne lui resta que l'idée de sa prétendue transmu- « tation en loup, avec le dessein d'aller courir les rues, d'y hurler de « son mieux, d'y mordre, d'y mettre en pratique tout ce qu'il avait « ouï dire que les loups garous avaient coutume de faire. Il part donc « sans différer, sort dans la rue et commence à hurler de façon « effroyable ».

Et comme M. Oufle était un homme fort, gros, grand, robuste et bien empoitraillé, sa voix était naturellement haute, ferme, tonnante, et il effraya tout le quartier et entre autres des musiciens qui donnaient sérénade et s'enfuirent à son approche. Il mit en fuite également quelques jeunes ivrognes et des joueurs attablés dans un tripot. Un voyageur passe en chaise de poste et M. Oufle se jette sur les chevaux qui se cabrent et renversent la voiture ; cependant, mais après avoir réveillé la moitié de la ville, il tomba d'épuisement et une patrouille le ramena à son domicile.

Tour à tour M. Oufle se figure qu'il est un grand magicien, qu'il a découvert la pierre philosophale, qu'il est maître des secrets de Salomon et que les sept légions infernales lui obéissent.

Il veut faire successivement le bonheur et le malheur de l'humanité. Il rêve de conquêtes et d'inventions, de trésors et de princesses fabuleuses aux yeux clairs. Toutes les légendes, tous les mythes,

tous les olympes voisinent et se confondent dans son cerveau.

Comme Tartarin et comme Don Quichotte, dupe d'un perpétuel mirage, il marche dans ses songes, à la poursuite des images rêvées. Sa folie est héroïque et douce. Les livres seuls l'ont suscitée comme ils ont suscité celle de Don Quichotte et de Tartarin ; c'est par la lecture qu'il renouvelle ses imaginations, c'est en elle qu'il rencontre les détails par lesquels il donnera une apparence de raison un germe, une base à ses plus folles équipées de visionnaire. Il n'est pas fou, en cela qu'il se conduit régulièrement dans les actes ordinaires de la vie, qu'il compte bien et ne se laisse point duper par ses fournisseurs.

Il n'a pas la sobriété de Don Quichotte, mais, comme Tartarin, il est... bon vivant, conteur loyal, obligeant, et buveur.

Il voit des diables dans tous les chiens et s'indigne dès que son menuisier le vient voir accompagné d'un barbet dans lequel M. Oufle reconnaît un prince des démons.

Comme Tartarin, M. Oufle s'est fourni de toute une panoplie formidable, poignards et épées, destinée à combattre Belzebuth et ses suppôts. Il se livre, comme le héros de Tarascon et comme M. Jourdain, à de longs exercices d'escrime qui mettent sa demeure en rumeur, excitent le rire de M^me^ Oufle et les réclamations des voisins.

Il redoute les envoûtements et pleure en écoutant la musique. Mais ses frayeurs sont courtes. Sa volonté reprend le dessus, un goût d'aventure l'emporte; cependant il y a deux hommes en lui : l'un qui ne rêve qu'aventures, l'autre qui réclame sa camomille et son bonnet de nuit : Tartarin-Quichotte, Tartarin-Sancho.

Et ce sera malgré lui que M. Oufle assistera au sabbat et fera connaissance avec le souverain des puissances souterraines....

M. Bordelon donne des détails fort précis sur cette entrevue.

Il était curieux de signaler ce caractère qui précède de deux siècles le héros d'Alphonse Daudet et première ébauche, ébauche grossière, en offre déjà la figure sans expression, sans doute, ni malice, vivante toutefois, et qui continuait, dans un cadre bourgeois, la légende héroïque et absurde de Don Quichotte, frère exilé et malheureux de Parsifal, en quête du Graal vers Montsalvat fermé...

ERNEST GAUBERT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Beaux-Arts

Ingres d'après une correspondandance inédite. Introd., commentaires et notes par Boyer d'Agen. 90 planches ; Daragon. 25 »

Esotérisme

Victor-Emile Michelet : *L'Amour et la Magie ;* Libr. Hermétique. 5 »

Géographie. — Voyages

Capitaine Roald Amundsen : *Le Passage du Nord-Ouest ;* Trad. par Ch. Rabot. 86 gr. : Hachette; 12 »

Jacques Bacot : *Dans les Marches Tibétaines ;* Plon. 3 50

Pierre Marge : *Le Tour de l'Espagne en automobile ;* Plon. 3 50

Baron et baronne Conrad de Meyendorf : *L'Empire du Soleil. Pérou et Bolivie ;* 123 gr. ; Hachette. » »

Histoire

François Bournand : *L'Amour sous la Révolution ;* Préface par Victorien Sardou ; Grethlein. 3 50

Chevalier de Cussy : *Souvenirs (1795-1866)* ; publiés par le Comte Marc de Germiny ; II. Plon. 7 50

Hector Fleischmann : *Dessous de Princesses et Maréchales d'Empire ;* Libr. des « Annales ». 3 50

Louis Guimbaud : *Auget de Montyon ;* Emile-Paul. 7 50

L. Ladreit de Lacharrière : *Les Cahiers de Mme de Chateaubriand ;* Emile-Paul. 5 »

Andrew Lang : *La Jeanne d'Arc de M. Anatole France ;* Perrin. 2 »

Albert Savine : *L'Espagne en 1810 ;* Illustrations documentaires ; Louis Michaud. 1 50

Littérature

Aurel : *Voici la Femme ;* Sansot. 3 50

Etienne Frère : *Louis Bouilhet. Son milieu. Ses hérédités. L'Amitié de Flaubert ;* Soc. franç. d'imp. et de libr. 3 50

Henri Martineau : *Louis Thomas ;* « Divan ». » »

G. Normandy et M.-C. Poinsot : *Les Poètes sociaux ;* Louis Michaud. 1 »

Philosophie

Alexandra David : *Les Théories individualistes dans la philosophie chinoise, Yang-Tchou ;* Giard et Brière. 2 »

Poésie

André Leblanc : *La Maison du Passé ;* Grasset. 3 50

Claude Lorrey : *Poésies ;* s. l. » »

Jean Morel ; *Pour l'Ame errante ;* Ed. du « Divan ». » »

Maurice Soroczinski : *La Lyre qui pleure ;* Soc. française d'imprimerie et de librairie. » »

Germain Trezel : *Les Heures Parfumées ;* Libr. des « Annales ». 3 50

Psychologie

William James : *Précis de psychologie,* traduit de l'anglais par E. Baudin et Bertier : Rivière. 10 »

Questions coloniales

Gabriel Hanotaux : *Fachoda ;* Flammarion. 3 50

Questions religieuses

Joubert : *Pensées ;* Introd. et notes par Victor Giraud ; Bloud. 1 20

André Meyer : *Etude critique sur les relations d'Erasme et de Luther ;* Préface de Ch. Andler ; Alcan. 4 »

Romans

Serge Basset et Rodolphe Bringer : *Fine Mouche ;* « Monde illustré ». 3 50

Octave Béliard : *Les Caquets du Docteur ;* Tassel. 2 50

Pierre Besbre : *L'Aiguillon ;* Libr. des « Annales ». 3 50

Augustin Billot : *Le Roman d'une Versaillaise sous la Révolution ;* Soc. d'édit. franç., et étrangère. 3 50

Michel Corday : *Les Révélées ;* Fasquelle. 3 50

Henri Duvernois : *Les Marchandes d'Oubli ;* Albin Michel. 3 50

Blaise Fallerges : *Mariage d'inclination ;* Librairie Molière. 3 50

Max et Alex Fischer : *La Revue d'été ;* Librairie Universelle. 3 50

Florian-Parmentier : *Déserteur ;* Gaston-Serge. 3 50

Antonio Fogazzaro : *Pereat Rochus et autres nouvelles ;* trad. de l'italien ; Perrin. 3 50

G. Le Rouge : *Le Prisonnier de la Planète Mars ;* Méricant. 1 25

Paul Margueritte : *La Flamme ;* Fayard. 1 50

M. Nadaud : *Coups de griffes... Pattes de velours...* Saussac-Gamon. » »

Alexis Noël : *Mon Prince Charmant ;* Plon. 3 50

G. de Pawlowski : *Polochon ;* Fasquelle. 3 50

J.-H. Rosny : *Nymphée ;* Soc. franç. d'imp. et de lib. 3 50

Alexis Tolstoï : *Ivan le Terrible ;* trad. du russe par E. Halpérine-Kaminsky ; Soc. d'édit. franç. et étrangère. 0 65

Sciences

Ch.-Ed. Guillaume : *Initiation à la Mécanique ;* Hachette. 2 »

Ernest Lebon : *Henri Poincaré ;* Gauthier-Villars. 7 »

Sociologie

B. Dmowski : *La Question polonaise ;* tr. du polonais par V. Gasztowtt ; Colin. 4 »

Emile Faguet : *Discussions politiques ;* Soc. franç. d'imp. et de libr. 3 50

J. Leroy-Alleis : *Une campagne criminelle. Avortement et Néomalthusianisme :* Maloine. » »

Alfred Fouillée : *L'Elitê ;* Giard et Brière. 3 50

Pensez et Polonais. Enquête internationale organisée par Henryk Sienkiewicz ; bureau de l'Agence polonaise presse. 5 »

Théâtre

Henry Bauër : *Chez les bourgeois ;* Stock. 3 50

Charles de Bussy. *Avant la Rampe ;* Stock. 2 »

Laurent Tailhade : *La Feuille à l'envers ;* Messein. 2 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Un jugement intéressant : M. Paul Rops contre le *Mercure de France*. — Pro « Schola ». — Le Prix du roman en Angleterre. — Le Théâtre du Peuple de Bussang. — Le Salon d'Automne. — Le Sottisier Universel.

Un jugement intéressant : M. Paul Rops contre le « Mercure de France ». — Dans notre numéro du 16 juin 1903 (n° 264), nous avons publié, sous le titre : *De Stevens et quibusdam Aliis*, une lettre inédite de Félicien Rops qui nous avait été remise par M. Georges Groffe. Or, tout dernièrement, nous avons été assignés, à la requête de M. Paul Rops, à comparoir devant la justice de paix de Bruxelles, aux fins d'entendre dire que nous étions pendables pour avoir publié cette lettre sans autorisation des héritiers de Félicien Rops et nous voir condamner à 100 francs de dommages-intérêts, avec interdiction, bien entendu, de vendre désormais en Belgique le numéro contenant la pièce susdite. Nous n'avons point l'honneur de connaître M. Paul Rops, mais il n'ignore pas, sans doute, dans quelle estime nous tenons l'œuvre et l'esprit de son père, et nous avons été un peu choqués, nous l'avouons, de recevoir une brutale assignation au lieu d'une simple lettre dans laquelle il eût exposé les droits qu'il... croyait avoir. Cet acte de courtoisie lui eût épargné la leçon que vient de lui infliger la justice de son pays. Car Me Maurice Frison, du barreau de Bruxelles, qui a bien voulu se charger de notre affaire, n'a pas du tout admis que M. Paul Rops avait raison, et M. Joseph Halflants, juge de paix du troisième canton de Bruxelles, a rendu le jugement suivant, conforme aux conclusions et à la plaidoirie de l'éminent avocat :

JUGEMENT RENDU LE 23 JUIN 1909 PAR MONSIEUR JOSEPH HALFLANTS, JUGE DE PAIX DU TROISIÈME CANTON DE BRUXELLES

Sur la recevabilité de l'action. — Attendu que chacun des héritiers reste libre de poursuivre en son nom et sans l'intervention des autres l'atteinte qui serait portée au droit d'auteur et de réclamer des dommages-intérêts pour sa part ;

Au fond. — Attendu que l'action tend à voir dire que c'est sans titre ni droit que le défendeur a publié dans le n° du 16 juin 1908 du *Mercure de France* des lettres de Félicien Rops ;

Attendu que le destinataire d'une lettre missive en devient propriétaire par la transmission qui lui est faite *animo donandi ;* son droit de propriété n'est toutefois

pas absolu, mais restreint dans une certaine mesure par le principe de l'inviolabilité du secret des correspondances privées (Aubry et Rau, t. VIII, § 756).

Attendu que la protection spéciale de la loi du 29 mars 1887 sur le droit d'auteur, ne paraît devoir s'étendre aux lettres missives que pour autant qu'elles constituent une œuvre littéraire, c'est-à-dire la production d'art que la loi protège; œuvre musicale, œuvre plastique, œuvre de littérature; or, la plupart du temps, la correspondance privée n'est pas une œuvre littéraire, elle se borne à la communication de faits divers, à l'expression de sentiments à une occasion, sans qu'il se révèle chez l'auteur la moindre préoccupation d'art;

Attendu que, dans ces de mêmes conditions, il convient de rechercher uniquement si les lettres sont ou non confidentielles, ou si l'auteur a marqué sa volonté d'en demeurer le propriétaire;

Attendu que la correspondance privée, non littéraire, et non confidentielle, est la propriété du destinataire, qu'il lui est loisible de la publier à ses risques et périls;

Attendu que semblable publication pourrait, en effet, constituer, suivant la nature des lettres, une indiscrétion, une transgression du code des devoirs de l'amitié qui vaudrait à celui qui la publie la mésestime non seulement de l'auteur des lettres, mais éventuellement de tous « les honnêtes gens », ou bien même une offense à la considération ou à la mémoire de l'auteur pouvant donner ouverture à son profit ou au profit de ses héritiers à une action en dommages-intérêts;

Attendu que la lettre de Félicien Rops, publiée dans le n° du 16 juin 1908 du *Mercure de France*, quelque intéressante qu'elle soit tant en raison de la personnalité de son auteur qu'en raison des idées qu'elle exprime et de son style primesautier, ne peut être classée parmi les œuvres littéraires protégées par la loi du 22 mars 1887; que, d'autre part, elle n'a pas le caractère confidentiel, puisqu'elle se termine même par les mots : « Garde ma lettre, j'en ferai un jour un article sur tout cela, ou tu le feras »;

Attendu que le demandeur, loin de nuire par cette publication à la mémoire de Félicien Rops, a certainement contribué à rehausser l'éclat du nom de cet artiste;

PAR CES MOTIFS :

Donnons acte au demandeur de ce qu'il évalue la demande à trois cents francs pour la compétence. Déclarons l'action recevable, mais non fondée, l'en déboutons et le condamnons aux dépens.

§

Pro « Schola ». — Nous recevons de M. G. Tribe II. la lettre suivante :

Paris, 5 juillet 1909.

Monsieur le Directeur,

Lecteur assidu du *Mercure*, je me hasarde à vous demander de vouloir bien accueillir dans votre revue les réflexions suivantes que l'article de M. Jean Marnold, paru dans le numéro du 16 juin dernier, sur « *La Nouvelle* et la *Schola* » m'a suggérées et qui pourront être de quelque intérêt pour vos lecteurs.

M. Marnold, dans l'article cité, nous dit n'avoir pu assister aux concerts de la saison dernière. Il est fâcheux que la grippe et le rhumatisme l'en aient empêché, car retraite forcée, la mauvaise humeur inhérente à toute maladie l'ont amené à des idées par trop erronées sur le mouvement musical actuel et lui ont fait attribuer à d'inexactes causes les défauts de nos jeunes compositeurs. C'est ainsi qu'il prétend que « la crise inquiétante » qu'a su avec raison *La Nouvelle* est dûe à l'influence prépondérante de *la Schola* dans le courte direction. Accusons la réalité de cette crise. D'où provient-elle ? De cette épidémie dangereuse déjà constatée à plusieurs reprises, le debussysme. Le concert d'orchestre de *la Nouvelle* en est le plus convaincant témoignage, comme le fit remarquer un critique connu.

Ce n'est pas *la Nouvelle* qui traversa cette crise, c'est l'art national lui-même et il est naturel que cette société nous serve de thermomètre pour mesurer le mal, puisqu'elle nous révèle la plupart des œuvres nouvelles. M. Marnold se trouve de rencontrer si rarement, même chez « les plus jeunes élus », à une instinctive assimilation des innovations debussystes ». D'après lui le défaut des compositeurs d'aujourd'hui — sauf M. Ravel, qui suit les pas du Précurseur — c'est le retard de l'harmonie. C'est ainsi que M. Marnold trouve le quintette de Schmitt, à cet

égard, vieux d'un demi-siècle, et les œuvres que nous révéla le concert mentionné de *la Nationale*, en retard « de quelque chose comme entre vingt-cinq et quarante ans ». On voit clairement que M. Marnold n'a pas assisté à ces concerts et qu'il juge *ad referendum*. Comparons les appréciations de M. Marnold à celles de M. Lalo dans le feuilleton du *Temps* du 13 mars : « Hormis deux ou trois compositeurs gardés par une discipline plus forte, tous ont produit des morceaux uniformément, intrépidement, candidement, éperdument debussystes ou ravelistes, comme il vous plaira ; je sais mal distinguer. ...... La forme, ils la rejettent, ils la méprisent, ... ce n'est point parce qu'ils ont vaincu et dominé la forme ; c'est tout au contraire parce qu'ils sont impuissants à concevoir et à remplir une forme musicale. » Et qu'y voit-on ? L'amour des formules, le goût de « cette collection de menus clichés qui constituent tout leur style », cette reproduction mécanique de « certaines suites d'harmonie et certains timbres d'orchestre empruntés à l'auteur de Pelléas ».

M. Marnold nous apprend, non sans indignation, pourquoi M. Ravel a donné sa démission à *la Nationale*, nous laissant deviner par là ce qui nous vaut les bizarres affirmations que nous nous sommes proposé de réfuter. M. Marnold veut que non seulement les innovations les plus hardies y soient favorablement accueillies, mais encore les œuvres des débutants « en respectant le plus de [illegible] ». Belle idée, d'une ampleur idéale et dont la presse, je crois, nous offre le plus remarquable exemple.

Les critiques qui s'adressent au système d'enseignement pratiqué à *la Schola* sont d'une injustice flagrante. M. Marnold qualifie cet enseignement d'arbitraire et de dogmatique, et prétend que le programme tracé par M. d'Indy lors de la fondation de cet institut n'a pas été suivi. — Quel est ce soi-disant dogmatisme ? N'est-ce pas un fait parfaitement constaté que l'enseignement de *la Schola* vaut précisément par son esprit large, qui n'exclut aucun des procédés modernes, voire même ceux de M. Hugo Riemann, qui semblent tant inquiéter M. Marnold ? « Cette éducation si forte, et que certains ont coutume de prétendre étroite et tyrannique, est au contraire celle qui sait le mieux laisser intacte la nature et la personnalité ; elle nourrit chacun de principes et de raison, sans imposer à personne une manière et une empreinte ; cette discipline sévère, fondée sur l'étude approfondie de toutes les formes et de toute la musique, est plus propice à l'indépendance que ne sont d'autres enseignements. » Ainsi s'exprime M. Lalo en parlant de *la Schola*.

L'esprit religieux de M. d'Indy préoccupe M. Marnold. Il ne peut admettre qu'un traité de composition s'occupe des sept facultés de l'âme. En admettant que le chapitre d'introduction soit faux, que la genèse de l'idée musicale ne se fasse pas comme l'indique M. d'Indy, quelles influences pourraient avoir dans la [illegible] ces quelques principes de philosophie ? Le caractère d'enseignement assigné à cette œuvre d'art par M. d'Indy pourrait-il arrêter l'essor de l'art musical français ? Il me semble qu'il y a plus de dogmatisme, au contraire, plus d'intolérance à ne vouloir reconnaître d'intérêt qu'à des œuvres modelées sur celles de M. Debussy.

On analyse à *la Schola* les œuvres musicales, à partir des premiers documents connus de l'époque médiévale jusqu'aux productions actuelles. On y étudie la structure de chaque forme et ses transformations. L'élève n'est nullement tenu de suivre telle ou telle règle, telle ou telle école. Il est bien libre de s'engager dans la voie que son bon criterium, formé par l'étude des maîtres, lui aura indiquée. Jamais, à *la Schola*, une composition ne sera mal notée parce que telle idée est plus ou moins belle. L'idée ne s'acquiert pas : celui qui n'en saurait avoir ne fera jamais rien qui vaille. On n'y reproche pas non plus aux élèves le choix de leurs harmonies. L'harmonie évoluant sans cesse ne saurait être à elle seule la base de la musique. Le compositeur peut employer telle ou telle harmonie : son œuvre paraîtra demain surannée si ses trouvailles dans ce sens en constituent le seul mérite. Sur quoi portent alors les corrections ? Sur des erreurs de plan, sur la forme, sur les proportions, surtout sur la structure générale, c'est-à-dire sur ce que le maître, seul, est à même de discerner, grâce à sa longue expérience. De là, comme on l'a fait remarquer, cette diversité dans les œuvres des élèves de *la Schola*. Chacun d'eux, tout en acquérant une parfaite connaissance de la construction, conserve ses qualités propres, sa personnalité.

M. Marnold trouve le *Traité de Composition* de M. d'Indy incomplet, superficiel, insuffisant, ce qui est en désaccord avec l'accueil enthousiaste et unanime qui lui fut fait. Partout, en Europe comme en Amérique, on attend l'apparition du second

volume de ce traité avec impatience. Quant à nous, les disciples du Maître, nous sommes sûrs de l'immense intérêt que ce volume éveillera dans le monde musical. (Notons en passant que l'ouvrage de M. d'Indy doit comprendre plusieurs tomes, ce dont M. Marnold ne paraît pas se douter.)

M. Marnold connaît-il maintenant un autre traité moins incomplet, mieux ordonné, un traité qui *mentionne* seulement les matières traitées par M. d'Indy ? Le *Traité de Composition* de M. d'Indy viendra combler une inconcevable lacune, car ce sera le seul ouvrage sérieux existant sur la composition, basé sur des principes irréfutables.

Soutenir l'autodidactisme des grands musiciens est une absurdité qui témoigne d'une médiocre connaissance de leurs œuvres. Comment Bach, Beethoven et Wagner, pour ne citer qu'eux, auraient-ils réalisé leur œuvre sans une culture acquise, sans l'étude profonde du métier que leur art nous révèle, sans la connaissance des prédécesseurs dont l'influence dans leurs premières productions est telle qu'elle devient presque une imitation ? Le génie n'a rien à recevoir ? Allons donc ! Doit-il par contre s'inquiéter des opinions des musicographes?

Pour fulminer contre *la Schola* il était nécessaire d'encenser le Conservatoire. M. Marnold est un de ceux qui ont le plus critiqué, avec raison, l'enseignement du vieux Conservatoire, « les formules de conventions caduques perpétuées chez nous par l'établissement officiel... l'ignorante routine d'un enseignement gangrené par les intrigues des concours ». Quelles sont donc les réformes tant prônées dudit « établissement » ; A l'exception des classes d'ensemble où professe depuis peu un Paul Dukas, qu'y a-t-il de changé rue Bergère ? Y emploie-t-on d'autres systèmes dans les cours de composition ? Ou bien ces systèmes sont-ils les mêmes où se formèrent MM. Debussy, Ravel, Schmitt, etc.? M. Marnold nous cite ces trois compositeurs comme sortis du Conservatoire. On pourrait ajouter à ce compte M. d'Indy et même le « père Franck » qui y étudièrent. De deux choses l'une, ou l'enseignement n'y était pas mauvais quand M. Debussy y figurait comme élève, ou il l'était et alors on ne peut considérer l'œuvre de M. Debussy comme en émanant. D'autre part d'où sont sortis MM. Magnard, Albeniz, Séverac, Roussel, Labey et maints autres? Du dogmatisme dangereux de M. d'Indy, ce qui ne les empêche pas d'être considérés aujourd'hui comme des représentants du génie musical français.

Tout en aimant et en admirant beaucoup M. Debussy, surtout le Debussy de *Pelléas*, on ne saurait voir en lui un chef d'école. A moins que l'école ne consiste, comme semble le croire M. Marnold, à ne pas étudier du tout, à se rire du passé. L'idéal du compositeur serait dans ce cas M. Rébikoff, comme l'a d'ailleurs observé un critique avancé. Celui qui « veut affranchir la musique de ses entraves, la forme et la tonalité », voilà le compositeur de l'avenir. Je n'oublierai jamais la soirée mémorable où il me fut donné d'entendre M. Rébikoff. Je possède un spécimen de ses compositions que j'aime particulièrement. C'est un morceau qui a pour titre *les bémons s'amusent* (il en est d'autres qui s'intitulent *Il danse, Elle danse, le Quadrupède danse*) avec la note suivante : « L'auteur aurait désiré que, dans ce tableau vivant, les démons ressemblent au Lucifer de Franz Stouk » (*sic*). Chacun des chefs-d'œuvre que M. Rebikoff, caché derrière une toile afin de nous éviter toute distraction, nous révéla, ne durait que quelques secondes. Ce sont de pareilles mystifications que nos savants critiques veulent opposer au génie des Franck, des d'Indy, des Dukas. Le génie n'a rien à recevoir ? Du moins n'a-t-il que faire de leurs assertions.

Je vous prie d'excuser, monsieur le Directeur, la longueur de ces réflexions que je n'ai pu abréger vu l'importance de l'article de M. Marnold, et d'agréer, avec mes remerciements anticipés, l'assurance de ma considération très distinguée.

G. URIBE H.

§

Le prix du roman en Angleterre. — Les éditeurs anglais, tout comme leurs confrères de France, se trouvent aux prises avec les difficultés que cause l'avilissement du prix de vente des romans. Un roman nouveau se vend habituellement six shillings (7 fr. 50) et les réimpressions, non illustrées, coûtent six pence (0 fr. 60), au meilleur marché, si bien qu'un volume de 120.000 mots (on compte en mots en Angleterre) coûte le même

prix qu'un volume de 40.000. Il n'y a donc aucun rapport entre le coût de la fabrication et le prix de vente, et si l'acheteur estime n'avoir pas son compte en certains cas, dans d'autres l'éditeur n'y trouve pas le sien.

Les maisons d'édition anglaises les plus anciennes et les plus importantes ne semblent guère se préoccuper de cet état de choses : leur fonds, la plupart du temps formidable, et les moyens dont elles disposent pour répandre les livres de leur marque, leur permettent de rester indifférentes à la crise et de n'en sentir que peu les effets.

Mais les maisons de fondation plus récente éprouvent de grosses difficultés à soutenir la lutte, et il leur est malaisé de constituer un fonds d'une vente courante. Nombreux sont les éditeurs qui vivent « au jour le jour » pour ainsi dire, comptant surtout sur le succès plus ou moins vif de leurs nouveautés, espoir qui ne répond pas toujours à leur attente, tel ouvrage dont on escomptait la vente rapide n'étant définitivement qu'une « panne ». Un de ces éditeurs, homme actif et intelligent, M. William Heinemann, va tenter un effort pour pallier le danger. Il envoie aux libraires une circulaire dans laquelle il annonce qu'il publiera cet automne une série de romans nouveaux dont le prix de vente sera proportionné au prix de revient. Certains romans seront publiés en un ou deux volumes à trois shillings *net* par volume; d'autres, en deux volumes, coûteront seulement deux shillings le volume, de sorte qu'en certains cas le prix des nouveautés dépassera le prix actuel, d'autres fois il ne l'atteindra pas. M. Heinemann déclare avoir pour but de mettre à la disposition du lecteur des volumes aisément maniables, bien présentés et bien imprimés.

Ce n'est certes pas là une innovation. Le système a déjà été appliqué à diverses reprises, et, par exemple, les ouvrages qui paraissent dans la *Tauchnitz Edition* sont parfois en deux et trois volumes vendus au public 1 fr. 85 l'un. Reste à savoir quels résultats donnera l'initiative de M. Heinemann. Il est fort probable que ce système d'ouvrages en deux volumes contrariera les grandes bibliothèques circulantes, Mudie's, Smith's, Boots', le Times Book Club, qui doivent fournir à leurs souscripteurs un certain nombre d'ouvrages complets par semaine ou par mois. Les souscripteurs de ces bibliothèques de prêt se chiffrent par centaines de milliers et les envois périodiques qui leur sont faits seront grandement compliqués par ce nouveau genre de publication.

Parmi les nouveaux romans qu'il se propose de faire paraître dans cette série, M. Heinemann annonce des œuvres de Hall Caine, de W. de Morgan, de Robert Hichens, de Mrs H.-E. Dudeney, de Raph Strauss, de Philip Gibbs, de F.-C. Price, etc. Le premier de ces auteurs est des plus populaires et ses tirages vont jusqu'à deux cent mille exemplaires du même roman. Les autres sont fort connus et ils ont leur public. Lancée dans ces conditions, avec des auteurs dont le nom est déjà « fait », la tentative de Mr Heinemann présente des chances de succès, et les éditeurs français peseront peut-être à l'imiter.

§

Le Théâtre du Peuple de Bussang (Vosges) donnera, le 8 et le 29 août, deux représentations de son grand succès de l'an dernier, *le Château de Hans*, pièce fantastique en 4 actes, tirée d'une légende d'Alsace,

par Maurice Pottecher, musique de Lucien Michelot. Ces deux représentations auront lieu, comme d'habitude, l'après midi, à deux heures, à l'arrivée du train spécial. La dernière sera gratuite.

On sait que le Théâtre du Peuple est le premier en date et le plus connu des théâtres populaires. Il doit l'originalité qui, depuis quinze ans, a assuré son succès auprès des artistes et des curieux aussi bien que la grande foule, non seulement au beau paysage des montagnes où il se dresse, à sa vaste scène dont le fond peut s'ouvrir sur un décor naturel d'arbres et de prairies, à sa troupe, formée, comme à Oberammergau, d'amateurs et de gens du pays, mêlant en eux toutes les classes, mais aussi à son répertoire spécial d'œuvres écrites pour lui, adaptées à ce cadre, reflétant les mœurs, l'histoire et l'esprit de cette contrée, et que l'on ne peut encore actuellement voir jouer ailleurs.

§

Le Salon d'Automne aura aussi cette année une Section étrangère annexée : c'est le tour à l'Italie, venant nous montrer les produits modernes de son art.

La section s'annonce déjà comme devant être très intéressante, car on a fait appel, non seulement aux Artistes, peintres et sculpteurs, mais aussi aux Industriels d'art, de décoration, etc.

Le Comité de la Section Italienne dont est président d'honneur S. E. le Comte Gallina, ambassadeur d'Italie à Paris, en a confié le secrétariat général à notre confrère M. Rossi-Sacchetti.

Les bureaux du secrétaire sont au Grand Palais, avenue d'Antin, porte C, et restent ouverts tous les jours de 3 heures à 5 heures.

§

Le Sottisier universel.

484. BISMARCK (de) : *Les Allemands singuliers.* — Catalogue de la bibliothèque de garnison de Nancy (Cercle militaire), 4e supplément, p. 12.

C'est à nous, maintenant, de répéter à satiété le beau vers de Théodore de Banville :

« Il pleut dans mon cœur comme il pleut sur la ville. »

Fin de siècle, 11 juillet.

« Argent ! Or ! Lard ! Saindoux ! Saucisses ! » criait l'un d'eux, car Berruyer, pour n'être pas trahi par son bégaiement, procédait par monosyllabes. — *Le Journal*, 8 juillet.

GUILLAUME II AU DANEMARK. On télégraphie de Bergen : « Hier, après avoir pris le thé chez le ministre d'Etat M. Michelsen, l'empereur s'est rendu, à six heures moins un quart, à bord de son yacht *Hohenzollern*, où il a reçu à dîner le roi Haakon. Il est parti à deux heures du matin pour Alsund. » — *Le Journal*, 2 juillet

... Elle descend du Dante, le grand visionnaire, qui déjà au XVIe siècle, dans Vérone toute proche, etc. — *L'Illustration*, 3 juillet, p. 16, col. 3.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé. — (Paris-VIe)

FRÉDERIC NIETZSCHE

ce Homo, suivi de Poesies, traduit par Henri Albert. Vol. in-18........ 3,50

PERCIVAL LOWELL

ars et ses Canaux, ses conditions de Vie,
aduit de l'anglais par Marcel Moye, Professeur à l'Université de Montpellier, membre de la Société astronomique de France. Avec soixante-quatre figures. Vol. in-8. 5 fr.

LOUIS DUMUR

s trois demoiselles du Père Maire, roman illustré de 58 dessins
Gustave Wendt. Vol. grand in-16.................................... 3,50

THOMAS CARLYLE

ouveaux Essais choisis de Critique et de
orale, (Du Genre biographique. Voltaire. Diderot. Gœthe. Novalis. Identite de la Force et du Droit.) Traduit de l'anglais avec une
troduction par Edmond Barthélemy. Vol. in-18.......................... 3,50

HENRI MALO

s Surprises du Bachelier Pétruccio. roman. Vol. in-18. 3,50

PAUL CASTIAUX

Joie vagabonde, poésies. Vol. in-18. 3,50

LÉON BLOY

nvendable, pour faire suite au « Mendiant Ingrat », à « Mon Journal » et à « Quatre ans de captivité à Cochons-
r-Marne », 1904-1907, avec deux gravures. Vol. in-18............... 3,50

EDMOND PICARD

stave Le Bon et son Œuvre, Collection « Les Hommes et les Idées » avec un portrait
un autographe. Vol. in-16... 0,75

ERNEST GAUBERT ET JULES VÉRAN

thologie de l'Amour provençal, Morceaux choisis, (texte provençal et traduction) accompagnés de Notices biographiques et d'un Essai de Bibliographie. Préface de J. Anglade, professeur à l'Université de Nancy. Vol. in-18.. 3,50

ALFRED MORTIER

Temple sans Idoles, poèmes. Vol. in-18;............ 3,50

MERCVRE DE FRANCE

5e ANNÉE **POESIA** 5e ANN

REVUE INTERNATIONALE

ORGANE DU FUTURISME

Publie dans leur langue originale les vers inédits des plus grands poètes de t
pays.

POESIA ne publie que de l'inédit.

POESIA a publié des vers inédits de :

Mistral, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Ka
Viélé-Griffin, — Verhaeren, — Francis Jammes, — Mauclair, — Jules Bois, — St
Merrill, — Paul Fort, — Rachilde, — La Comtesse de Noailles, — Jane Catulle Men
— Hélène Picard, — Hélène Vacaresco, etc.

G. D'Annunzio, — Pascoli, — Marradi, — Bracco, — Butti, — D. Angeli,
Negri, — Colautti, — Lucini, — Tumiati, — Lipparini, — Cavacchioli, — De Maria
Buzzi, — Govoni, etc.

Swinburne, — Symons, — Yeats, etc.

Dehmel, — Arno Holz, etc.

Salvador Rueda, — E. Marquina, etc.

DIRECTEUR : F. T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

REVUE DE HONGRI

Paraissant le 15 de chaque mois

Par fascicule in-8 de 130-150 pages. — Deuxième année, 1909. — Le Numéro, 2 fr.

Organe de la Société Littéraire Française de Budapest

SOMMAIRE DU 15 JUILLET 1909

I. — LE COQ NOIR (5), par **M. Kalman de Mikszath**

II. — LES IDÉES HISTORIQUES DU COMTE ÉTIENNE SZÉCHENYI (fin),
M. David Angyal, Professeur à l'Université de Budapest

III. — LES LOIS SCOLAIRES APPONYI (fin), par **M. Louis de Navay**, V
président de la Chambre Hongroise des Députés.

IV. — LES RUINES DE TIMGAD, par **M. Gabriel Hanotaux**, de l'Acadé
Française.

V. — VILLÉGIATURES PARISIENNES, par **M. J. Ernest Charles**

VI. — LE MODELEUR DE STATUETTES DE CIRE, nouvelle de **M. Jules Sz**
traduite du hongrois par **Mlle Élisabeth Marczali**

VII. — LE ROMAN D'UN MAJOR HONGROIS, par **M. Alfred Masson Forest**

VIII. — REVUE LITTÉRAIRE. — *SULLY PRUDHOMME ET RICHEPIN*,
M. Zoltan de Szasz.

IX. — CHRONIQUE FRANÇAISE DES LETTRES ET DES ARTS. — *LES BIBL
THÈQUES. — M. CLAUDE MONET. — LES SALONS DE 1909*,
M. Edmond Pilon.

X. — REVUE DRAMATIQUE PARISIENNE, par **M. Félix de Gerando**

XI. — XXXe BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE
BUDAPEST.

VIENT DE PARAITRE :

PARIS-POSTES

Indispensable à tous

SOMMAIRE:

1re PARTIE

— France, Algérie, Tunisie,
Nomenclature alphabétique et par département de tous les bureaux de poste. Marche et mode d'expédition des courriers pour chaque bureau.
— Pays étrangers d'Europe.
— Colonies Françaises.
— Pays étrangers d'Outre-mer.
Liste alphabétique des pays étrangers d'Europe, des Colonies Françaises et des pays étrangers d'Outre-mer.
Tarif postal télégraphique et mode d'expédition pour chaque pays.

2me PARTIE

— Liste par arrondissement des bureaux de poste de Paris, jour d'ouverture les dimanches et jours fériés, heures des levées à chaque bureau, à chaque boîte aux lettres pour chaque direction.
— Distribution des correspondances pour Paris.
Heures de distribution des correspondances originaires de Paris, des départements, de l'Etranger.

3me PARTIE

Renseignements généraux sur le service des Postes, Télégraphes et Téléphones.

Cette publication qui contient 950 pages de texte, est mise en vente, richement reliée, au prix de : 7 fr. 50.

Direction et administration : 6, rue Régis, Paris (VIe)

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

La Compagnie organise, avec le concours de l'*Agence des Voyages Modernes*, les excursions suivantes :

1° DAUPHINÉ ET TARANTAISE

Départ de Paris, le 14 Août.
Retour à Paris, le 28 Août.
Durée de l'excursion : 15 jours.
Prix (tous frais compris) — 1re cl. **490 fr.**; 2e cl. **440 fr.**

2° GORGES DU TARN

Départ de Paris, le 14 Août.
Retour à Paris, le 24 Août.
Durée de l'excursion : 11 jours.
Prix (tous frais compris) — 1re cl. **425 fr.**; 2e cl. **365 fr.**

3° SUISSE

Départ de Paris, le 3 août.
Retour à Paris, le 18 Août.
Durée de l'excursion : 16 jours.
Prix (tous frais compris) — 1re cl. **650 fr.**; 2e cl. **600 fr.**

S'adresser, pour renseignements et billets, aux bureaux de l'Agence des Voyages Modernes, 1, rue de l'Echelle, à Paris.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues
Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

VILLE DE PARIS

A adj. s. 1 ench. Ch. des Not., Paris, 3 Août 1909,

TERRAIN ANGLE, R. de **Bretagne** et de **Picardie** 161m56. **M. à pr. 825 fr.** le m. S'ad. Mes MAHOT DE LA QUERANTONNAIS et DELORME, 11, r. Auber, dép. ench.

Département de la Seine, Terrains de Mazas

A adj. s. 1 ench. Ch. des Not., Paris, 10 Août 1909,

TERRAIN rue **Traversière**. Ses 830m30. **M. à pr. 160 fr.** le m. S'ad. Mes DELORME et MAHOT DE LA QUERANTONNAIS, 14, r. des Pyramides, dép. de l'ench.

Maison à Paris ANGLE BOUL. HAUSSMAN, 53, r. Aubert, 18. Sup. 212m. Rev. location prée 52.000 fr. Charges supp. pr local. sauf imp. foncier. **M. à pr. 650.000 fr.** Adj. ch. not., 27 juill. Me DURANT DES AULNOIS, not., 15, r. Tronchet, Paris.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

BAINS DE MER

Jusqu'au 31 octobre 1909

L'Administration des Chemins de fer de l'État, le but de faciliter au public la visite ou le séjour plages de la Manche et de l'Océan, fait délivrer, à part de Paris, les billets d'aller et retour ci-après comportent jusqu'à 40 0/0 de réduction sur les pr tarif ordinaire :

1° BAINS DE MER DE LA MANCHE

Billets individuels valables, suivant la distance et 10 jours (1re et 2e cl.) et 33 jours (1re, 2e et 3e Les billets de 33 jours peuvent être prolongés ou deux périodes de 30 jours moyennant supplé de 10 0/0 par période.

2° BAINS DE MER DE L'OCÉAN

(a) — Billets individuels de 1re, 2e et 3e cl. val 33 jours avec faculté de prolongation d'une ou périodes de 30 jours moyennant supplément de 1 par période.

(b) — Billets individuels de 1re, 2e et 3e cl, val 5 jours (sans faculté de prolongation) du Vendre chaque semaine au Mardi suivant ou de l'avant- au surlendemain d'un jour férié.

VACANCES

(Jusqu'au 1er Octobre 1909)

Billets de familles valables 33 jours (1re, 2e et 3e cl avec faculté de prolongation d'une ou deux périod 30 jours moyennant supplément de 10 0/0 par pér Ces billets sont délivrés aux familles composées moins trois personnes voyageant ensemble, pour l les gares du Réseau de l'État (ancien) situées à 12 lomètres au moins de Paris ou réciproquement.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

BILLETS D'EXCURSIONS

En Touraine, aux Châteaux des bords de la L

ET AUX STATIONS BALNÉAIRES

De la Ligne de SAINT-NAZAIRE au CROISIC et à GUÉRA

1er ITINÉRAIRE

1re Classe : **86** francs — 2e Classe : **63** fran Durée : **30 jours** avec faculté de prolongat *Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonce* et retour à *Tours, Loches*, et retour à *Tours, geais, Saumur, Angers, Nantes, Saint-Naz Le Croisic, Guérande*, et retour à *Paris*, via ou *Vendôme*.

2e ITINÉRAIRE

1re Classe : **54** francs — 2e Classe : **41** franc Durée : **15 jours** sans faculté de prolongatio *Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonce* et retour à *Tours, Loches*, et retour à *Tours, geais*, et retour à *Paris*, via *Blois* ou *Vendôm* Ces billets sont délivrés toute l'année.

CARTES D'EXCURSIONS EN TOURAIN

Ces cartes, délivrées toute l'année à Paris et principales gares de province, comportent la fa de circuler à volonté dans une zone formée pa sections d'Orléans à Tours, de Tours à Langeai Tours à Buzançais, de Tours à Gièvres, de Buzan Romorantin et de Romorantin à Blois.

Elles donnent, en outre, droit à un voyage all retour, avec arrêts facultatifs, entre la gare de d du voyageur et le point d'accès à la zone défini dessus.

Leur validité est de **15 jours**, non compris le du départ à l'aller, ni celui de l'arrivée au re avec faculté de prolongation à deux reprise **15 jours** moyennant supplément.

Des cartes de familles sont délivrées avec une ré tion de **10** à **50** °/° sur les prix des cartes in duelles, suivant le nombre des membres de la fam

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.
SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, O. ✱
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✱
Directeur, Administrateur : M. P. BOYER, ✱

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de Chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

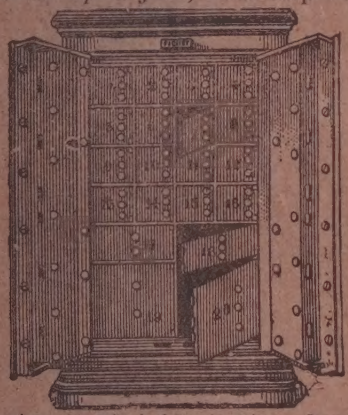
AGENCES

37 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue — 144 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 11 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain ; 49, avenue des Champs-Élysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Brest, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Compiègne, Dax, Dieppe, Dunkerque Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Nice, Pau, St-Germain-en-Laye, Trouville-Deauville, Vichy, Tunis, St-Sébastien, Monte-Carlo, Le Caire, Alexandrie (Egypte), etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de lettres de crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales, Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.